# LES CONQUISTADORS

PAR

JEAN CASSOU







GALLIMARD

**LA DÉCOUVERTE DU MONDE**

Colléction dirigée par Raymond Burgard

JEAN CASSOU

# LES CONQUISTADORS



*CINQUIÈME ÉDITION*

GALLIMARD

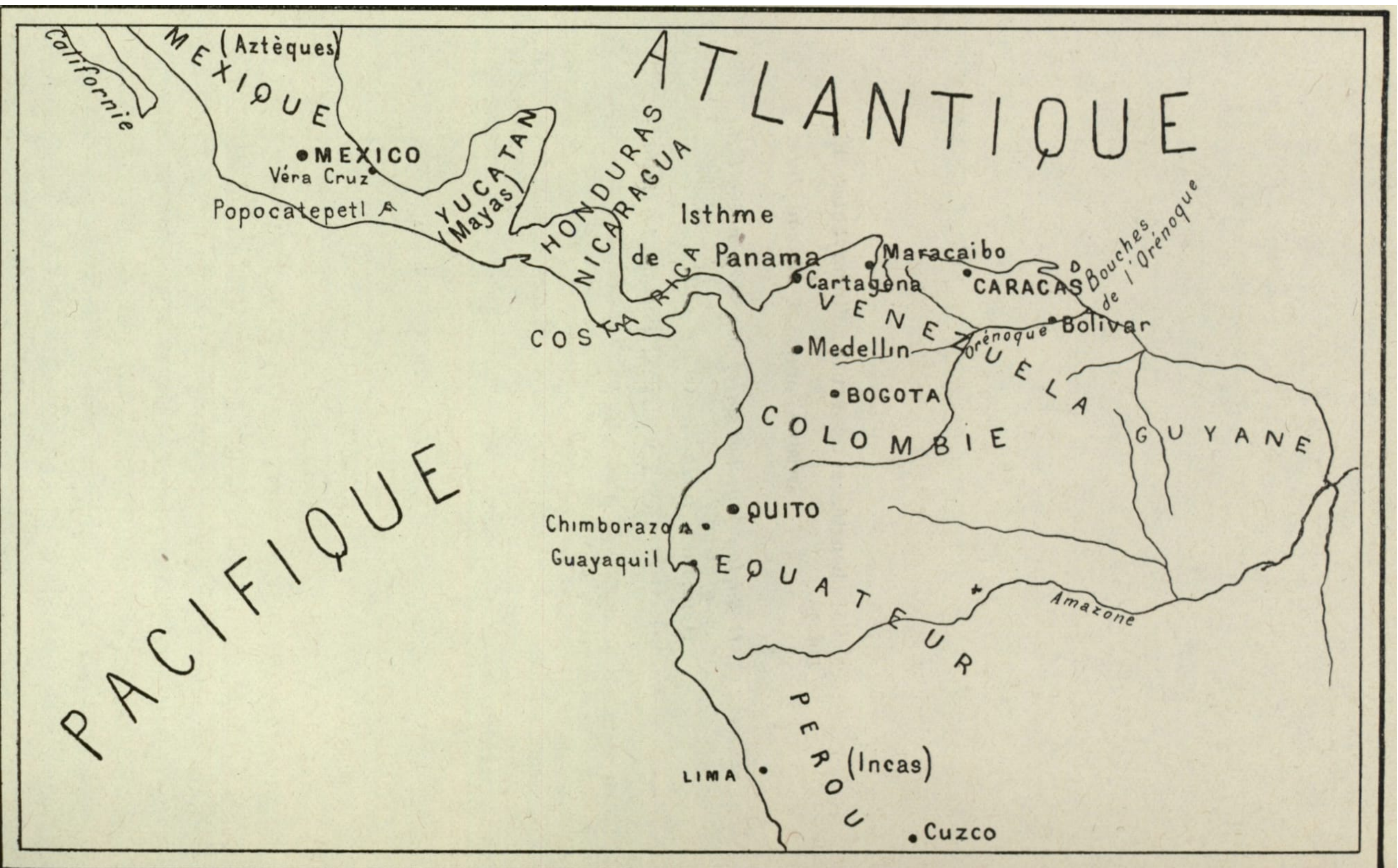
*A ROBERT GANZO*

*J'ai heurté, savez-vous ? d'incroyables Florides...*

ARTHUR RIMBAUD, *Bateau Ivre.*

*O daring joy, but safe ! are they not all the seas of God ?*
*O farther, farther, farther sail !*

WALT WHITMAN, *Passage to India.*


ATLANTIQUE
PACIFIQUE
Californie
MEXIQUE
(Aztèques)
MEXICO
Véra Cruz
Popocatepetl
YUCATAN
(Mayas)
HONDURAS
NICARAGUA
COSTA RICA
Isthme de Panama
Cartagena
Maracaibo
CARACAS
Bouches de l'Orénoque
Bolivar
Orénoque
VENEZUELA
GUYANE
Medellin
BOGOTA
COLOMBIE
QUITO
Chimborazo
Guayaquil
EQUATEUR
Amazone
PEROU
(Incas)
LIMA
Cuzco

# I

## MÉTAMORPHOSES DES CHIMÈRES.

Christophe Colomb, estimant la petitesse du monde, se tourne vers l'Ouest, pour rejoindre les royaumes du Grand Khan, et découvre des îles qu'il jure être terre ferme. Les navigateurs espagnols, sur les traces de ses deux derniers voyages, cherchent, aux bouches de l'Orénoque et du Parana, le passage vers l'Inde.

Americo Vespuce exprime l'intuition qu'une quatrième partie du monde est découverte. Les cartographes, peu à peu, dessinent la forme de ce continent. Le peuplement des Antilles n'ayant pas donné les résultats immédiats rêvés par la cupidité, des expéditions en partent vers l'isthme et la côte septentrionale de l'Amérique du Sud, Balboa traverse l'isthme et découvre le Pacifique. Magellan accomplit le périple du continent et meurt aux Philippines. El Cano, achevant son voyage, fait le tour du monde. Des Antilles partent des expéditions vers les terres fermes de l'Ouest ; elles explorent le golfe du Mexique et découvrent la Floride et le Yucatan, et leurs singuliers habitants.

Les Lusitans s'efforçaient bravement dans le « travail de mer », chanté par Camoëns : de leur extrême pointe occidentale, le long des côtes d'Afrique, ils tournaient toutes leurs emprises vers l'Orient, afin de rejoindre les termes de la route de Marco Polo. Bientôt Vasco de Gama allait franchir le cap monstrueux, ouvrir à son pays cette merveilleuse Asie, poussant au delà de Taprobane et dépassant « tout ce que promettait la force humaine ». Il appartint au Ligure Christophe Colomb — soutenu par les Rois Catholiques, par les éléments les plus divers de la naissante nation espagnole, armateurs, moines et marranes, par tout l'inquiet et superbe élan de ce peuple unique — de retourner l'attention du monde dans l'autre direction et de démontrer que l'Orient pouvait se joindre par le Ponant. Comme un enfant qui se retourne dans l'obscurité, l'humanité ose affronter la mer des ténèbres et imaginer qu'on puisse, en la franchissant, retrouver la contrée des Epices : alors, selon

l'expression d'un ami de l'Amiral, le chroniqueur Bernaldez, « terre et eau se verront embrassées en rondeur parmi la vacuité des cieux ».

Certes, pour tenter pareille aventure, il faut bien penser que « le monde est peu ». Il ne saurait y avoir, entre les côtes d'Europe et les rivages indéterminés d'Asie, qu'une courte distance. C'est ce qu'assurent les auteurs antiques. Que peut-il y avoir entre l'Ibérie et l'Inde ? demande Sénèque. L'espace de quelques jours, si les vents sont favorables... C'est ce qu'assurent aussi tous ces livres où Colomb puise sa conviction : le *Million* de Marco Polo, le *Livre des Merveilles du Monde* de Jean de Mandeville, l'*Imago Mundi* du cardinal d'Ailly. Car Colomb a beaucoup lu, et ses lectures lui ont monté à la tête, comme un siècle plus tard il devait en advenir à certain gentilhomme de la Manche, lui-même songe-creux et grand lecteur d'histoires fantastiques. Le monde est peu, et l'envers des contrées fantastiques doit être proche. N'empêche qu'il n'y ait, dans les brefs espaces qui nous en séparent, des terres à découvrir, mondes flottants, terres de légende, île de Saint-Brandan, île Brésil, ou cette île Antille que Martin de Behaim, cosmographe de Nuremberg, place au large des Canaries et qui constitue une étape vers Cipango, que nous appelons aujourd'hui Japon. On doit aussi y trouver le Paradis Terrestre, que le cardinal d'Ailly place sous l'Equateur, c'est-à-dire sous un climat qui ne peut manquer d'être fort tempéré. En ce siècle où l'imagination se débride, rien ne fait obstacle aux plus aventureuses idées, s'allongeant à leur gré dans l'espace comme aussi dans le temps. Le même Pierre d'Ailly, géographe visionnaire, est également un historien prophétique, qui connaît que « tous les 960 ans il se fait une grande conjonction de Saturne et de Jupiter, annonçant des changements d'empires et de royaumes... La huitième aura lieu en 1789, si le monde dure encore jusque-là, ce que Dieu seul sait, et il y aura de grands, nombreux et étonnants changements dans le monde, principalement dans la loi et la religion ».

Les songes du temps, pour vaste que soit leur portée, ne s'en tiendront pas moins à une certaine timidité : ils ne sauraient affirmer que le monde atteigne la révolution de 1789. Ni qu'il puisse se dilater au point de susciter une terre nouvelle entre Europe et Asie. Il est donc proche, le rivage d'où les flots ont rejeté sur nos côtes des cadavres de naufragés au visage plat et des bambous qui sont assurément des cannes de l'Inde. Ce rivage, dont les mystérieux récits entretiennent les cervelles audacieuses : et c'est l'histoire de la caravelle égarée, et celle du pilote Alonso Sánchez, de Huelva, ou du marin borgne de Santa Maria, ou de Pedro Valasco, de Palos, qui a découvert l'île die Flores, ou du Galicien qui a découvert l'île des Morues.. A son premier voyage, Colomb découvre, lui aussi, une poussière d'îles inconnues, mais qui ne peuvent que lui annoncer les configurations qu'il porte déjà en lui. Il les reconnaît en respirant dans ces confins les parfums du Paradis Terrestre, en y rencontrant des chiens qui n'aboient pas et des sauvages si doux qu'ils ignorent l'usage des épées et se blessent les doigts au fil de celles des conquérants. Si l'un d'eux parle du pays de Cobba, il ne doute pas que ce soit Cipango. Quand il y débarque, il se sent donc tout persuadé de n'être qu'à dix jours de navigation de la Chine ou Cathay. Il envoie en reconnaissance les deux interprètes dont il a pris soin de se pourvoir et qui savent le chaldéen, l'hébreu et l'arabe. Il s'informe de Quisay, la très noble capitale du Grand Khan, afin d'aller saluer ce prince : il aura alors bouclé, par le Ponant, la route de Marco Polo. Le monde est peu. Déjà avant Colomb, dans la profonde nuit nordique, les Scandinaves n'avaient pu concevoir la nouveauté de leurs conquêtes : on s'assure, d'après plusieurs manuscrits islandais, que le Vinland n'était, pour certains d'entre eux, que le prolongement de l'Afrique : *gangi of Affrica*.

Mais à Cuba le navigateur entend parler d'une île voisine, nommée Babeque et, n'y ayant pu aborder, il aborde à une autre, nommée Bohio, qu'il baptise Hispaniola, et y découvre que Babeque et Bohio sont plus loin, parmi les terres des cyclopes et des anthropophages à museaux de chien. Puis Bohio,

productrice d'or et de perles, se perd dans un autre fantôme, le pays de Caribe, que toutes ces îles redoutent et qui, par conséquent, ne peut être que le royaume du Grand Khan. Et ce royaume est tout voisin, il possède des navires qui emmènent captifs les habitants des îles. Comme ceux-ci ne reviennent point, on conclut que le Grand Khan les a dévorés. Quant à Hispaniola, elle est peut-être Ophir dont il est dit, au premier livre des Rois, que la flotte d'Hiram y était allée chercher de l'or pour Salomon.

Dans son second voyage, Colomb, après avoir découvert les bons sauvages qui devaient enchanter les siècles futurs, découvre les Lestrygons ou Polyphèmes qui avaient terrifié les siècles anciens. Il se confirme que Cuba, c'est-à-dire la terre qu'il a baptisée Juana, est bien terre ferme et doit porter le nom d'Alpha et Oméga. C'est le commencement et la fin, le bord extrême du continent asiatique. Les indigènes veulent à toute force que ce soit une île, mais, explique Bernaldez, « ce sont là gent bestiale qui pensent que tout au monde est île et ne savent ce que ce peut être que terre ferme ; ils n'ont pas de lettres, ni de chroniques anciennes et ne se plaisent à rien d'autre qu'au manger et aux femmes ». Colomb, lui, se sait tout près de la Chersonèse d'Or et pense achever son voyage en faisant le tour du globe, c'est-à-dire par le Gange, le Sinus Arabique, l'Ethiopie, Jérusalem et Japha, ou par mer, en se rendant à Calicut et en faisant le périple de la Libye.

Par-devant notaire, le 14 janvier 1495, l'Amiral établit la continuité continentale de tout ce qui, de l'autre côté du globe, s'étend entre le Portugal et Cuba, et chaque membre de son équipage contresigne l'acte par serment et sous peine, pour le parjure, de payer une amende de dix mille maravédis et d'avoir la langue tranchée.

Mais les perles et l'or doivent se trouver plus au Sud, dans les pays chauds. A son troisième voyage, l'Amiral incline vers le Sud, à la recherche de Champa, que nous appelons Cochinchine, et de la Chersonèse d'Or, et de Taprobane et de Malacca. Il découvre encore des terres et l'embouchure d'un fleuve, et se

convainc qu'au contraire de la croyance commune, l'univers n'est point sphérique, mais affecte la forme d'une poire. Il a donc atteint le sommet de la poire terrestre, qui est comme la pointe d'un sein de femme, le lieu le plus proche du ciel et le plus doux. Ses caravelles ont gravi les eaux qui montent au Paradis Terrestre.

Mais entre cette terre et Cuba, il doit y avoir un passage. Un passage vers les Indes. Jusque dans son quatrième voyage, les terres de sa fantastique géographie mentale s'interposent entre lui et cette issue et s'insèrent parmi les rives où il se heurte et qu'il suit. C'est Veragua, à présent — c'est-à-dire, pour nous, la partie centrale de l'isthme — qu'il identifie à la Chersonèse d'Or et aussi aux mines d'or de Salomon. Toutes ses inventions, défaites en fumée, s'en vont rejoindre les fantaisies du plus lointain passé. La raison humaine explore la réalité et, quand elle y découvre du nouveau, elle s'y soumet et s'y adapte : c'est en quoi elle est créatrice. Mais le Christophore se conduit par une sorte de raison qu'il appelle *raison prophétique*. C'est pourquoi, dans la nouveauté que sa surhumaine obstination a fait surgir à la surface du globe il ne voit qu'une chance qui lui est offerte de réaliser des rêveries obscures. Car, selon sa lettre au pape, « Hiérusalem et la montagne de Sion doivent être réédifiés de mains de chrétiens : et qui doit le faire ? Dieu le dit par la bouche du prophète, au psaume quatorzième ». Lui qui a accompli la plus grande action qu'enfant de la terre ait jamais accomplie, il se voit choisi pour il ne sait quel autre exploit, d'espèce biblique, et dont ceux de Moïse et de David étaient la préfiguration. Il conquerra le Saint Sépulcre, il convertira l'empereur de Cathay à la foi du Christ. Et de ce qui a déjà été fait il remercie Dieu en termes qui montrent qu'il en sent la grandeur, sans, toutefois, en déterminer les effets réels. Il suffit qu'au cours de ces étranges navigations il ait éprouvé la main de Dieu et le souffle de son inspiration. Il suffit qu'à cette âme d'orgueil et d'exaltation Dieu ait parlé : « Oh ! stupide et tardif à croire en ton Dieu et à le servir, ce Dieu de tous ! . .. Depuis que tu naquis, il eut toujours de toi très grande charge.

Lorsqu'il te vit en âge qui lui convint, il fit merveilleusement résonner ton nom sur la terre. Les Indes, qui sont part du monde et si riches, il te les donna pour tiennes ; tu les répartis où il te plut et il te donna pouvoir à cette fin. Des attaches de la mer Océane qui étaient fermées de fortes chaînes, il te donna les clefs ; et tu fus obéi en tant de terres et tu obtins des chrétiens si honorable renommée... »

En fait, une nouvelle route des aromates, des épices et de la mercadence était ouverte, et dès le premier voyage de Colomb la bulle du pape Alexandre VI, du 3 mai 1493, l'offrait aux Espagnols, réservant aux Portugais les zones de l'Orient. Dès 1497 de nouveaux voyageurs se lançaient sur les mers jusque-là inviolées. Jean et Sébastien Cabot pensent, sur les côtes de l'Amérique du Nord, trouver Brésil, les territoires du Grand Khan, le Cathay et Antille, l'île des Sept Cités. Et les terres du Sud, isthme, côte des Perles et bouches de l'Orénoque, que Colomb avait longées au cours de ses deux derniers voyages, et, plus au Sud encore, les côtes du Brésil jusqu'aux eaux douces du *Parana Guazu* ou Grand Parana, sont l'objet des odyssées de ses anciens compagnons, Vicente Yañez Pinson, Alonso de Ojeda, le Biscayen Juan de la Cosa, grand pilote, grand cartographe, infatigable routier, sans compter Diaz de Solis, Pero Alonso Nino, Cristobal Guerra, le Portugais Cabrai, Diego de Lepe, Rodrigo de Bastidas... Les caravelles colombines ont lâché sur les flots tout une volée de nouveaux navigateurs. C'est en compagnie de quelques-uns d'entre eux que le Florentin Americo Vespuce accomplit ses fameux voyages.

C'est toujours le passage vers l'Inde que cherchent ces hommes. Et quand les îles ne sont pas proclamées terre ferme, c'est terre ferme qui paraît îles, entre lesquelles les nefs obstinées cherchent à se frayer une impossible voie. Pedro Alvarez Cabrai, prenant possession du Brésil au nom du roi de Portugal, l'appelle *hla de la Vera Cruz*. Pero Alonso Ninoet Cristobal Guerra, le long de la côte des Perles, ne croient point avoir affaire à un continent. Americo Vespuce, dans son troisième voyage (mai 1501-septembre 1502), s'efforce de

trouver le chemin de Malacca et des Moluques, mais lui, il se persuade que la terre de Santa Cruz est terre ferme. Bientôt, de ses investigations, il tésumera le récit dans ses lettres à Lorenzo di Pier Francesco de Medici et à Piero Soderini, gonfalonier de Florence. Cette dernière est traduite en français et envoyée au duc René de Lorraine, roi de Sicile et de Jérusalem, à Saint-Dié, et produit dans le monde une éclatante surprise. A la suite de quoi Ringmann et Waldseemüller publient, le 25 avril 1507, leur *Cosmographie Introductio*, où il est dit : « . . . et alia Quarta Pars per Americum Vespucium inventa est : quam non video cur quis jure vetet ab Americo inventore sagacis ingenii viro Amerigen quasi Americi terram, sive Américain dicendam... »

L'historien mexicain Carlos Pereyra entend ici la voix de la Renaissance. C'est elle, en effet, qui, aux incertitudes et aux chimères, répond, par les textes vespuciens, qu'une réalité nouvelle vient d'apparaître, une quarte part, un monde nouveau, qui n'est ni Europe, ni Asie, ni Afrique. Au reste, la carte de Juan de la Cosa avait déjà reconnu l'insularité de Cuba, bien que ce cartographe eût été des marins de Colomb qui avaient juré qu'elle était terre ferme. Et la carte d'Alberto Cantinoavait dessiné, outre les Antilles, les contours du Groenland, de Terre-Neuve, — qui porte le nom de Terre du roi de Portugal à cause des Cortereales, gentilshommes portugais qui l'auraient visitée, — de la Floride et, enfin, des rivages du Sud. Cependant, tant qu'on n'a pas percé la route des Epices, ce monde reste quelque part rattaché à la masse asiatique. L'enfant « amoureux de cartes et d'estampes » a aujourd'hui de la peine à se représenter cette succession de balbutiements. Qu'il prenne un crayon et dessine, en face de l'Europe, un continent aux côtes fantaisistes, avec, au Nord, deux péninsules, qu'il baptisera Groenland et Terre-Neuve : ce sont des prolongements de la Grande Tartarie. Puis vient un golfe, le *Plisacus Sinus*, formé par Terre-Neuve, le Cathay et le Bengale. Dans l'Océan qui sépare de l'Europe ce curieux télescopage de l'Asie et des rivages nouveaux, se placent les Açores, Antille, Spagnola, puis, au Sud, dans la partie la plus large de l'Océan,

Java Major, Candyn et, sans délimitation précise, à l'Ouest, la *Terra Sancte Crucis, sive Mundus Novus*, énorme île indécise. C'est la contrée qu'ont atteinte les marins espagnols et « qu'ils appellent *Monde Nouveau* à cause de sa grandeur, mais, en vérité, ils ne l'ont pas visitée dans sa totalité ». C'est pourquoi on n'ose pas préciser la côte occidentale de ce monde.

Voilà ce que nous montre l'*Orbis Tabula* de Johann Ruysch, publiée en 1508. Reprenons ce *Monde Nouveau*, distendons-le de façon à produire un monstre dont la pointe extrême, au Nord-Ouest, s'intitulera *Terra de Brazil* et la pointe Sud-Est *Terra Sanctee Crucis*. Appellations toutes vacillantes et dont il n'y a pas lieu de tenir compte. Mais notre dessin, quel que soit le point où s'y situe le Brésil, ne sera pas loin de ressembler à une Amérique du Sud ayant rompu son attache. Au Nord, dans la mer Océane, un archipel rassemble obstinément Zipancri, c'est-à-dire Cipango, soit le vieux Japon, avec ses jeunes sœurs Isabella et Spagnolla. Ceci, c'est la représentation du monde que nous apporte le globe dit de Lenox, lequel date de 1510 ou 1511. La carte de Léonard de Vinci est la première où le monstre, ayant encore le même aspect, bien que plus allongé encore et comme couché d'Ouest en Est, porte le nom d'America. Là encore les Antilles flottent non loin de Zipancri, au sud de Bacalar, c'est-à-dire l'île des Morues, soit Terre-Neuve : une autre île est entrée dans la danse, qui est *Terra Tlorida*. En 1512, une carte extraordinaire, celle de Stobnicza, de Cracovie, rejoint l'Amérique du Nord à l'Amérique du Sud par un isthme, long et net ; elle laisse dans le vague la configuration occidentale de l'Amérique du Nord, mais l'isthme est là, et il se prolonge au Sud par une ligne étroite qui sépare le continent de la mer où flotte Cipango. Certes, cette ligne a un aspect arbitraire et théorique, et une inscription avoue que ce versant du monde nouveau est *terra incognita :* le cartographe a néanmoins pressenti qu'il formait un tout nécessaire et distinct.

Et pourtant ce n'est que l'année suivante, en 1513, qu'aura lieu l'événement décisif, la découverte du Pacifique par Vasco Núñez de Balboa.

*

* *

Deux nouvelles explorations de Vespuce, accompagné de Juan de la Cosa, dans cette région de l'isthme, n'y avaient point trouvé de passage, mais de l'or et des perles. Dans le golfe que nous appelons aujourd'hui de Maracaïbo, on avait vu des villages bâtis sur pilotis comme Venise, d'où le nom de Veneziola, donné à ces rives perlières. La Couronne d'Espagne décida d'y fonder deux colonies, l'une Veragua, dont elle nomma gouverneur Diego de Nicuesa ; l'autre, Castille de l'Or, gouverneur Alonso de Ojeda.

Si déjà l'avidité des Espagnols se tourne des Antilles vers cette frange de terre ferme, c'est qu'aux Antilles, premier pas des conquérants, ni l'or, très excellent, ni les perles, ni les pierres fines, ni les épices et drogueries, ni les esclaves n'ont produit ce qu'on en attendait. A son second voyage, voyage de colonisation, l'Amiral a commencé le peuplement de Cuba et d'Haïti. Quelques années plus tard, la ville d'Isabella, sa première fondation, est une cité en ruine par les rues de laquelle passent en procession des fantômes de gentilshommes, l'épée au côté, et qui, lorsque, silencieusement, ils soulèvent leurs chapeaux à plumes pour saluer le passant, emportent du même coup leurs têtes tranchées.

Il faut aller plus loin. Les îles maudites armeront des expéditions qui, peu à peu, détermineront l'Amérique. Elles seront le centre de nouveaux départs. Elles seront la main qui se tend de plus en plus outre et sent se former en elle l'Amérique, comme un objet.

Ici commence l'histoire des conquêtes, longue histoire obscure d'illusions et de désillusions, histoire de sang et de frénésie. Dès leur départ d'Hispaniola, en 1509, Nicuesa et Ojeda, les deux gouverneurs de terres inconnues, mais où l'on assure qu'ils ramasseront de l'or à pleins filets, se dressent en rivaux l'un contre l'autre. Et Diègue Colomb, successeur de son père l'Amiral, intrigue

contre eux. Juan de la Cosa le cartographe, pilote mayor d'Espagne, accompagne Ojeda.

Les naufrages, la faim, la fièvre, les fauves et les singes hurleurs, et les chauves-souris vampires, les lianes de l'horrible forêt vierge, les flèches empoisonnées des Caraïbes accueillent les conquérants, et non l'or et les perles. Gonflé par le poison des flèches qui l'ont atteint, le cadavre de Juan de la Cosa se putréfie sur une plage torride. Divers chroniqueurs nous ont confié la recette de ces poisons du Darien, l'herbe qui tue, l'herbe de vingt-quatre heures : on brûle ensemble des racines de mancenillier avec de ces énormes fourmis noires dont la piqûre est atroce, des araignées, des ailes de chauves-souris, des crapauds, des cœurs de couleuvres, de ces vers qui sont velus et minces, et de ces mancenilles dont l'apparence et la saveur sont pareilles à celles de la pomme la plus exquise d'Espagne, mais qui contiennent un lait mortel. Les Caraïbes font préparer cette mixture par quelque Indienne de peu d'importance, car elle meurt de respirer la vapeur de sa chaudière.

Ojeda, au bord du lac d'Uraba, fonde sa capitale et, comme antidote, lui donne le nom de Saint-Sébastien, le soldat percé de flèches. Il y est blessé à son tour : une flèche lui traverse la cuisse de part en part. Au chirurgien qui se présente, le héros, convulsé, crie un ordre atroce : c'est de faire chauffer deux fers jusqu'au blanc et de les appliquer sur les deux plaies. Qui connaît les limites physiques de cet homme surhumain, lequel, dans sa jeunesse, à Séville, avait, un jour, lancé une orange du pied de la Giralda à son sommet ? Le chirurgien, terrifié, finit par obéir. Ojeda dirige l'opération, sans qu'il soit besoin de l'attacher ni de le tenir. Il guérit.

Privé d'aide et de ressources, il devait se retirer à Hispaniola et y mourir cinq ans plus tard dans l'abandon. Mais il laissait sa colonie sous la direction d'un certain Francisco Pizarro, lequel devait, plus tard, faire parler de lui. Cependant, deux navires, que commandait le bachelier Fernández de Enciso,

homme savant, auteur d'une *Somme géographique*, faisaient voile vers Saint-Sébastien, au secours de la colonie.

Lorsque cet Enciso avait recruté son équipage, trop de marins s'étaient présentés, qu'il avait dû laisser à terre. Aussi bien y avait-il, parmi ces candidats, une majorité de débiteurs insolvables, et la loi interdisait leur évasion. Un seul de ces aventuriers put se glisser dans un des navires et s'y cacher, les uns disent dans une pipe vide, d'autres dans une voile. C'était un homme d'environ trente-quatre ans, natif de Jerez de Badajoz, et qui, dans sa jeunesse, avait mené libre vie. Il s'appelait Vasco Núñez de Balboa.

Introduit en fraude et en surnombre dans l'aventure du Darien, c'est cet indésirable, ce passager clandestin qui donnera à l'aventure sa signification. Mais il faut, pour cela, qu'il se débarrasse des autres aventuriers et surgisse, lui seul, de leur tourbe. Ojeda a déjà disparu. L'expédition d'Enciso, à laquelle Balboa a imposé sa présence, retrouve les compagnons d'Ojeda, avec Pizarro à leur tête, sur ce point de la côte où s'élève aujourd'hui Carthagène. Il faut décider qui prendra réellement la succession d'Ojeda. Francisco Pizarro est écarté, et aussi Enciso : c'est Balboa qui réussit à se faire élire.

Et Nicuesa, l'autre gouverneur ? Pendant ce temps, après mille mésaventures, celui-ci pérégrinait lamentablement parmi les îles et les récifs, et parvenait, avec les débris de ses compagnons, à rejoindre Balboa. C'était désormais le dernier rival dont il restait à Balboa à se débarrasser. Aussi commença-t-il par lui faire fête, le régalant et le caressant le mieux du monde. Puis, il le flanqua dans un mauvais brigantin avec quelques marins, et l'on n'en eut plus de nouvelles.

Le savant géographe Enciso eut un meilleur destin : il put rejoindre Hispaniola et de là, l'Espagne, où il fit mettre Balboa en accusation.

Or, Balboa se piquait de n'être point un de ces chefs qui gaspillent les vies humaines pour mieux assurer le commandement. Il n'avait à sa disposition qu'une poignée de soldats et, loin de se considérer comme leur général, il ne

voulait paraître que l'un d'eux, souffrant les veilles et les peines et portant les mêmes charges. Il était juste dans le partage du butin. Jamais il ne laissait s'aventurer ses gens tout seuls, mais il allait devant, nuit et jour, à travers sierras et bourbiers. Et que l'on croie bien que ces bourbiers n'offraient guère de quoi rire. Il arrivait que, pendant des heures et des jours, il fallût à ces hommes marcher nus, dans l'eau jusqu'à la ceinture, les vêtements liés sur la tête. Et si un soldat se trouvait malade ou blessé, Vasco Núñez ne l'abandonnait point, mais, prenant son arbalète, il s'en allait à la chasse et rapportait au malade un oiseau, et il le soignait comme un fils ou un frère. Il ne se montrait pas moins attentif envers les Indiens, bien que, pour connaître leurs secrets, il lui fallût parfois employer la torture, mais les présents de menues choses de Castille ou les bonnes paroles suffisaient souvent, et c'est ainsi qu'il avait su se gagner l'amitié du cacique Careta, dont il prit la fille, et celle du cacique Comogre. Ce dernier le reçut dans le riche palais où il conservait les momies de ses ancêtres et le combla de cadeaux. Et voyant le prix que les Espagnols attachaient à ceux-ci, il leur dit que si la cupidité de l'or les troublait à ce point, il leur indiquerait une province où ils en trouveraient à foison. Une province située vers le Sud, près de la mer.

Le 25 septembre 1513, Vasco Núñez de Balboa, son épée d'une main, et dans l'autre un étendard où étaient brodées l'image de la Vierge et les armes de Castille, pénétrait dans les flots de la mer du Sud. Les rames qu'y plongeaient ses marins reparaissaient couvertes de perles et de poussière de perles.

*

* *

Cependant le Darien restait sans gouvernement et la Couronne s'inquiéta d'en trouver un. Elle s'adressa au commandeur Diego del Aguila. Mais cet aigle ne savait pas où se trouvait le Darien. On lui expliqua que c'était Terre Ferme,

dite à présent Castille Aurifère. Mais il refusa. La Couronne, alors, fixa son choix sur Pedrarias Davila, gentilhomme d'illustre famille, bien que quelque peu juif, et qui avait guerroyé à Grenade et à Oran. Outre ces mérites, il offrait la particularité d'avoir failli être enterré vivant. A Torrejon de Velasco, il lui était advenu de passer pour mort et de se voir porté, en cette qualité, au monastère des religieuses de Nuestra Senora de la Cruz. Les porteurs avaient soudain senti dans le cercueil un bruit insolite : c'était le mort qui remuait. Le cercueil ouvert, on l'y trouva ressuscité. Depuis, Pedrarias Davila s'était attaché à ce cercueil et le gardait toujours dans sa chambre. Et chaque année, au jour anniversaire de sa mort, il reproduisait la cérémonie et faisait célébrer un *requiem* sur une tombe ouverte.

Tel est le personnage qui allait se trouver opposé au non moins singulier Balboa, tout en employant les ardeurs de celui-ci à la conquête des rivages nouvellement découverts. Fastueux, hâbleur, rusé, — « homme de bouche dorée » l'appelle le chroniqueur Oviedo, — il arrivait flanqué d'une suite royale. Il était aussi muni des fameuses instructions qu'on avait déjà fournies à Ojeda, à Enciso, et qui allaient devenir de règle sur les réquisitions et sommations qu'il était séant d'adresser aux Cannibales. Car, enfin, lorsque, au nom du roi d'Espagne, on aborde à une terre inconnue, habitée par des populations païennes, il faut que les choses se passent selon une certaine forme. Et les juristes espagnols avaient réglé le cérémonial. Un truchement, s'avançant vers les Cannibales, faisait à ceux-ci la présentation des chrétiens espagnols, hommes pacifiques qui avaient accompli de longs voyages pour chercher des nourritures et de l'or et qui étaient prêts à les acquérir contre des curiosités de leur pays. Ensuite de quoi, ils faisaient savoir aux dits Cannibales qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, auquel ils avaient à se convertir sans plus tarder. Et ils les avertissaient que le Saint-Père de Rome, son vicaire sur la terre, avait donné leur pays au roi d'Espagne, leur maître. Mais ils ne les en chasseraient pas, à condition qu'ils se reconnussent leurs vassaux et leur

payassent un tribut d'or annuel. A ces discours les Cannibales ne manquaient pas de répondre qu'il se pouvait que les Espagnols fussent pacifiques, mais qu'ils n'en avaient pas l'air et que, pour eux, ils n'aimaient point être dérangés par des étrangers, porteurs d'armes. Pour ce qui était de l'existence de Dieu, ils voulaient bien être d'accord, mais leur Dieu habituel leur suffisait. Quant à ce Saint-Père, il leur paraissait étrangement généreux avec le bien d'autrui, et le roi d'Espagne devait être un pauvre homme, puisqu'il venait quémander, ou un coquin, puisqu'il menaçait des gens qu'il n'avait jamais vus. Si, d'aventure, il leur tombait sous la main, ils ne laisseraient pas de mettre sa tête sur un bâton, ainsi qu'ils avaient coutume de faire à leurs ennemis, ce dont on pouvait voir un témoignage à deux pas de là. Michel de Montaigne nous rapporte ce dialogue d'usage dans son chapitre *Des Coches*.

Le gouverneur Pedrarias ne manifesta pas de moins bonnes intentions à l'égard de Balboa qu'à celui des Cannibales, puis changea de tactique. Au bout de quelque temps, les divisions et intrigues des Espagnols avaient mis la colonie dans un état de désordre total. Les Indiens, traqués, massacrés, exploités ne pouvaient plus voir dans les nouveaux venus que des suppôts du diable. Cependant, Balboa, nommé adelantade, préparait son expédition vers la mer. D'un bout de l'isthme à l'autre, Indiens et marins portaient les pièces démontées de ses brigantins, le bois et les matériaux nécessaires à la construction d'un port et d'un arsenal. Cette traversée est un des plus extraordinaires exploits des conquêtes d'Amérique. Il fallut franchir des forêts et des torrents. Les inondations obligèrent Balboa et ses compagnons à se réfugier dans les arbres. La famine s'en mêla.

Au milieu de ces travaux, Balboa et Pedrarias poursuivaient leurs intrigues l'un contre l'autre. Intrigues qui n'allaient pas sans des rapprochements tout politiques : Pedrarias n'a-t-il pas été jusqu'à donner sa fille en mariage à son rival ? Enfin il se vit en mesure de le faire arrêter. Ce fut Francisco Pizarro qui fut chargé de l'opération. Balboa eut la tête tranchée. De derrière les roseaux

d'une hutte, son extraordinaire beau-père assista à l'exécution. La tête de l'homme qui avait découvert le Pacifique fut clouée sur sa porte.

Un nouvel appel venait d'autres terres. Au sud de l'isthme, le pays du Dabaibe recélait un temple dont les murailles d'or étaient incrustées de pierres précieuses. En suivant vers le Sud le rivage de Balboa, on devait atteindre un pays fantastique qui s'appelait Birou.

*

* *

L'isthme, pressenti par (la carte du Polonais Stobnicza, était une réalité. La région du Darien nouait deux terres dont on ne savait encore comment, au Nord et au Sud, elles se configuraient. Pedrarias Davila mit la main sur les bateaux de l'infortuné Balboa pour faire explorer cette mer du Sud ainsi découverte. Le licencié Gaspar de Espinosa, alcalde mayor de Nuestra Senora de la Antigua, qui avait participé aux persécutions contre l'illustre découvreur, fonde en 1519 Panama et navigue le long de l'isthme. La même année, le pilote Andrès Nino obtint des capitulations pour explorer la côte occidentale ; il s'embarque avec Gil Gonzalez Davila à l'île des Perles. L'expédition, passant dans les terres, est reçue par le cacique Nicaragua, qui se fait baptiser avec trente-cinq mille Indiens. Et l'on découvre une vaste étendue d'eau douce, qui serait peut-être le détroit, le fameux détroit auquel d'aucuns pensaient toujours et qui doit ouvrir la route des Epices. Mais c'est le lac Cocibolca, aux eaux tempétueuses, que nous appelons le lac de Nicaragua.

Les Portugais, cependant, sur la route de Vasco, la route africaine, la route orientale, se répandaient dans l'océan Indien, s'établissaient dans le pays des Epices, à Ceylan, à Malacca, aux Moluques. L'un d'eux, Fernao Magalhaes ou, en castillan, Fernando Magallanes et, en notre langue, Fernand Magellan, passé au service de l'Espagne et, par conséquent, aimanté par l'Occident, conçoit le

projet de rejoindre les mêmes confins par la route espagnole. C'est lui qui percera enfin le détroit, mais au Sud, en dessinant le contour du vaste monstre flottant. Balboa, en traversant l'isthme, a vu s'ouvrir les portes de la mer du Sud. Magellan la retrouve en contournant le continent, en découvrant sa pointe, en franchissant le détroit qui fuyait toujours. Et, par là, il étreindra les Moluques et leurs aromates et les offrira au roi Charles. On sait comment il accomplit son admirable exploit, découvrit les Indiens aux larges pieds, ou Patagons, nomma la Terre de Feu,




PORTRAIT DE FERNAND CORTÈS

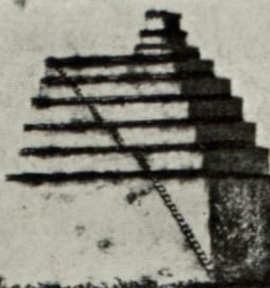
PLAN of the CITY

Lake of MEXICO

with an elevation

of an

ANCIENT TEMPLE




The Smoke marks the Platform of Sacrifice when the Battle was fought

Tepeaca

1st Position of Sandoval

MEXICO

Xoloc

Villages

Iztapalapa

1st Position of Sandoval

Tezcuco

Chalco

10 Miles

doubla le cap d'Amérique, se vit enfin dans les flots bénis de l'océan Pacifique et, d'archipel en archipel, se mêla aux tragiques intrigues des monarchies australes et se fit tuer aux îles Saint-Lazare, baptisées plus tard du nom du roi Philippe. Juan Sébastian El Canoprit le commandement de ce qui restait de la flotte et parcourut les îles qui produisent la girofle, la noix muscade, le piment, la cannelle, le gingembre, le santal, l'or et les perles et où se vendent les marchandises de la Chine et du Japon. C'est sur un seul navire, la *Victoria*, qu'il revint, trois ans après le départ de l'expédition, à Sanlúcar de Barrameda, le port de Séville. Le premier tour du globe était accompli, le globe se gonflait jusqu'à la plénitude, un espace immense se déployait à sa surface, et l'Amérique du Sud était dessinée.

Vers le passage du Nord s'obstinèrent, à la suite des Cabot, et aussi des Anglais et des Français, Lucas Vasquez de Ayllon et le Portugais Estevao Gomès, mis lui aussi, au service du roi d'Espagne. Le capitaine Gonzalo Fernández Oviedo y Valdès, premier chroniqueur du nouveau monde, pourra un jour louer les Espagnols d'avoir parcouru toutes les côtes qui vont « du détroit que découvrit le capitaine Fernand de Magellan, lequel est de l'autre côté de la ligne équatoriale, du côté du pôle antarctique, jusqu'au bout de la terre que nous connaissons, laquelle s'appelle Labrador et qui est du côté du pôle arctique ou septentrion ».

Enfin, les colons de Cuba se tournent vers les terres immédiatement situées à l'Ouest et s'aventurent dans ce qui nous apparaît aujourd'hui le golfe de Mexique. Là coulait, au pied de la montagne de Polombe, une fontaine aux eaux de laquelle s'était abreuvé le voyageur imaginaire Mandeville, à la suite de quoi il avait conservé sa jeunesse jusqu'à sa mort. Quelques tribus des Taïnos de Cuba avaient émigré à la recherche de cette fontaine de Jouvence. Un

ancien compagnon de l'Amiral, Juan Ponce de Léon, partit de Porto-Rico, que les indigènes appelaient Boriquen, afin de poursuivre la même quête. Il débarqua en Terre Ferme le 27 mars 1513, jour de Pâques fleuries, et baptisa ce pays Floride, en rendant grâces à Dieu de ce qu'il lui ait permis de contempler quelque chose de nouveau. La curiosité de ces contrées gagne Diego de Velazquez, gouverneur de Cuba, riche colon de Saint-Domingue, lequel était venu prendre possession de son gouvernement avec trois caravelles et trois cents Espagnols, dont certains avaient nom Cortès, Alvarado, Grijalva, Olid, Bartolomé de Las Casas. Ces gerfauts, dont le dernier devait un jour se transformer en colombe, portaient en eux l'impatience d'actions grandioses, et le gouverneur Velazquez, politique astucieux, plus avide d'autorité et de profit que de gloire et de peuplement, pensait qu'il saurait bien utiliser cette impatience, en restant, lui, au fond du nid.

Quatre ans après la découverte de la Floride, le gouverneur Velazquez organisait une expédition dans la même direction et en chargeait le capitaine Francisco Hernandez de Cordoba et le pilote Antonio de Alaminos. Après une navigation orageuse, ceux-ci parvinrent en vue d'une terre à l'horizon de laquelle on découvrait une cité. C'était probablement le Grand Caire. Des indigènes vêtus de manteaux de coton blanc et de chemisettes de couleur, des anneaux aux oreilles, des patènes d'or pendues au cou, parurent à leur rencontre en criant des paroles d'invitation : *Con escotoch ! Con escotoch !* Les Espagnols baptisèrent l'endroit : Cap Catoche. Poursuivant jusqu'au village qu'on nomme Campèche, ils virent les maisons scintillantes, si scintillantes qu'à des yeux avides de se rassasier d'or et d'argent, non seulement leurs murailles, mais le ciel même, tout autour, paraissait de pierre précieuse. Ils virent aussi les idoles grimaçantes, les prêtres aux cheveux longs et souillés qui faisaient brûler l'encens de copal, les diaboliques bas-reliefs de serpents anguleux et les autels tachés de sang.

Après une rencontre tragique dans la baie, qu'ils baptisèrent du *Mauvais Combat*, ils regagnèrent Cuba par les côtes de Floride. Sans doute, les Indiens qu'ils avaient vus et combattus étaient-ils descendants des Juifs que les empereurs Tite et Vespasien avaient chassés de Jérusalem et dont les galères avariées avaient dès lors erré à travers le monde. A moins qu'ils ne descendissent des Carthaginois, ainsi que l'affirmera bientôt le P. Lizana. C'était une race de moyenne stature, de membres bien proportionnés et dont les représentants étaient assez agréables à considérer, sauf cette pratique de se percer les oreilles et d'y accrocher des objets horribles, ou de s'incruster de pierres les narines ou de se fendre la lèvre inférieure et d'y pendre, au point de la déformer, des pierres grosses comme des roues, ou des disques d'or.

Le pays ainsi inventé s'appela Yucatan, à cause de la plante qu'on y trouve et dont on fait le pain de cassave. Une nouvelle expédition, celle de Juan de Grijalva, accompagné de Pedro de Alvarado, de Francisco de Montejo, du chroniqueur Bernai Diaz del Castillo, et conduite par le fidèle pilote Alaminos, remis de la blessure d'une flèche, poursuivit l'exploration de ce Yucatan, terre riche en miel et en cire et dont les naturels offrirent aux Espagnols des galettes de maïs, de la volaille, des fruits et des ornements d'or. D'autres parurent à leur rencontre. Ils parlaient d'une cité lointaine, nommée Mexico et se disaient envoyés au-devant des étrangers par le puissant monarque Moctehuzoma.

Parvenus dans une île, non loin du lieu où se fonda plus tard le port de Vera Cruz, les chrétiens, ivres de stupeur, virent s'élever d'étranges édifices, un piédestal de marbre comme ceux de Castille, portant un animal de marbre, sorte de lion de la tête duquel s'élevaient des fumées odorantes. A ses pieds, une cuve de sang. Une idole coiffée de plumes tournait vers lui un visage hideux. Des cadavres, la poitrine ouverte, pourrissaient sur le sol, et il y avait encore des tas d'ossements et de crânes. Un des chrétiens présents déterra deux vases d'albâtre, si beaux qu'ils paraissaient dignes d'être présentés à l'empereur Charles-Quint, et pleins de pierres précieuses.

# II

## MEXIQUE.

Où sont décrits les traits communs aux anciennes civilisations américaines. Où est résumée la cosmogonie des Mayas-Quichés, selon leur admirable livre saint, le Popol-Vuh. A la suite de migrations venues du Nord, une autre civilisation se forme au Mexique, celle des Aztèques. Leur empereur Montezuma apprend l'arrivée d'hommes blancs et leur envoie des ambassadeurs et des sorciers aussi peu efficaces les uns que les autres. Malgré les inquiétudes et les intrigues du gouverneur Diego de Velazquez, Fernand Cortès s'est mis à la tête de l'expédition qui s'organise pour le Mexique. Cette expédition parvient à Mexico, où elle est reçue par l'empereur Montezuma. Ce dernier devient le prisonnier des Espagnols. Cortès doit faire face à un nouveau danger : l'arrivée d'une troupe d'Espagnols envoyée contre lui par le gouverneur Velazquez. Il en triomphe, mais pendant son absence Mexico se soulève. Les Espagnols sont défaits, Cortès doit s'enfuir. Il recommence la conquête de Mexico et triomphe de Guatimozin, le dernier héros aztèque.

De la selve américaine, peuplée de clans primitifs dont la science suprême concerne l'empoisonnement des flèches, s'élèvent deux civilisations : Mexique et Pérou.

Civilisations figées à peu près au stade de la pierre polie et qui imposent à leurs visiteurs un extraordinaire voyage dans le temps. Elles ignorent le fer, mais ont employé une patiente subtilité à tailler et à aiguiser le jade, l'améthyste, le cristal de roche, l'obsidienne. Elles fondent certains métaux, mais les travaillent, semble-t-il, avec des marteaux de pierre, des outils de pierre. Elles ignorent la roue et ont dépensé des masses d'esclaves à des constructions inouïes. Constructions terribles, colossales, toutes à angle droit, sans arc ni voûte, et qui s'allongent parallèlement à la ligne d'horizon ou s'élèvent en lourdes pyramides percées de portes trapézoïdales. Les monuments péruviens sont faits d'adobes triangulaires, hexagonales, octogonales. D'autres de pierres énormes. On s'étonne du travail que représentent ces blocs

cyclopéens, merveilleusement jointoyés. Tout l'empire du Pérou est croisé, comme un damier, de larges routes bétonnées et qui s'en vont en ligne droite, les montées étant franchies par des escaliers. Au Mexique, cette architecture rectiligne apparaît richement décorée. Décoration carrée, qui ouvre des mâchoires et des serres sur des espaces tropicaux : aucun vide n'y permet à l'âme la respiration et le repos, aucune grâce ne l'y incite aux détours sinueux, aux passages et aux progrès. C'est un art rythmé par des pas pesants et tout alourdis de colifichets barbares et cruels, un art végétal, un art de marécages et de forêts épaisses, qui immobilise le cercle solaire, sans savoir encore en faire l'instrument de la vitesse et de la légèreté allègre.

Cette humanité, engloutie dans son île fabuleuse, ignore la familiarité des animaux domestiques et du cheval. Le cheval ! Quel émerveillement suscitera, surgi des vagues de la mer, ce monstre intelligent, chargé de guerriers cuirassés, casqués, hérissés d'armes étincelantes, dont il se sépare, comme un serpent de ses tronçons, pour demeurer vivant et libre et poursuivre sa course ! Rien, dans une nature gigantesque, ne vient en aide à cette race solitaire, qui ne connaît ni la viande de boucherie ni le lait, le lait, dont un poète du continent d'où viennent ces étrangers fera, quelques années plus tard, le symbole de la tendresse humaine. La race solitaire se nourrit d'une nourriture en apparence prolixe, mais pauvre de substance : la base en est le maïs, qui n'est point panifiable. Le reste est fruits, miel, œufs et volaille, gibier, poissons, quelques légumes et même quelques reptiles, et ces poussières qu'on recueille sur les eaux de la lagune de Mexico et qui ne sont herbe ni terre, mais quelque chose comme de la cendre. Les chiens, amis des hommes du vieux monde, et qui sont ici ces étranges chiens de pierre silencieux, les Aztèques les engraissent et les mangent. Gigantesque nature, oui, exubérante, mais hostile. Les plantes rayonnent de piquants. Le maguey, dont le nom aztèque, *metl*, se mêle peut-être à celui du dieu *Mexitli* et à celui de *Mexico* — au Pérou il s'appelle *chucha* — aspire sa sève, dit-on, de la roche même, et c'est de cette aridité que les

Américains ont tiré richesse : car ils en font du papier, du fil, des aiguilles, des étoffes, des chaussures, des cordes ; le tronc en sert de clôture des champs et de poutres des toits ; les feuilles de tuiles ; le suc produit le *pulque* enivrant, du miel, du vinaigre et du sucre ; les racines, du savon qui peut non seulement laver, mais encore ôte les migraines ; les parties grasses sont comestibles ; il donne enfin des remèdes. Mais la maigre nourriture des Américains a aussi ses éléments de luxe, le cacao, le chocolat, ses arômes et ses condiments de feu, ses herbes mystérieuses, la coca et le quinquina du Pérou, le peyotl, le tabac, les fumées qui enchantent, les sucs qui hallucinent. Si bien que sous les portiques du marché de Mexico, grand comme deux fois Salamanque, une chatoyante bigarrure éblouira les yeux des conquérants. L'engrais humain même, à côté de la plus rare confiserie, y figure, ce qui les fera rire. Ainsi toute cette civilisation apparaît-elle faite de choses extrêmes ; elle va, sans transition, de la terre cuite, de la pierre et des fesces à l'or, à l'argent, à la turquoise.

Une autre forme de somptuosité flotte au-dessus de ce monde étroit et stagnant, la somptuosité des fleurs et des oiseaux. Elle triomphe surtout au Mexique : Anahuac et Yucatan sont la patrie des oiseaux empanachés, dont le nom seul est un gazouillis, xiuhtototl, zacuan, tlauhquechol, et le quetzal, l'oiseau sacré, l'oiseau d'émeraude, dont la longue queue est un arc-en-ciel qui traîne, tandis que les plumes sanglantes de sa gorge sont un soleil couchant. Toute cette peinture ailée se retrouve dans les innombrables couleurs des champs de coton et des variétés de roses, la rose xiloxuchitl et la rose teunacaztli dont le parfum est le plus adorable. « Cueille les fleurs que tu désires, ô chanteur... » Ainsi chante le poète aztèque. « O chanteur, puisses-tu te réjouir ! Cueille les fleurs et les donne à tes amis, afin qu'ils puissent, eux aussi, goûter la joie sur la terre... Mais la douleur emplit mon âme à remémorer l'endroit où moi, le chanteur, j'ai vu la contrée fleurie... »

L'artisanat indien a renchéri sur ces créations de la couleur et de l'éclat. Les Incas du Pérou font croître des vergers d'or et des champs de maïs d'or, et les

grains du maïs sont d'or et même la racine, et jusqu'à cette chevelure qui couronne les épis. A l'arrivée des Espagnols, ils cachèrent leurs richesses, mais on garde le souvenir de ces jardins enfouis aux arbres d'or chargés de fleurs d'or, de fruits d'or, d'oiseaux d'or ; il y avait aussi, merveilleusement imitées en or, toutes les espèces d'animaux qui peuplent la nature, lapins, rats et renards, couleuvres et papillons, jaguars, pumas et chats sauvages. Les Mexicains, à côté de prodiges d'orfèvrerie de même sorte, poissons ciselés, perroquets mécaniques qui remuent la langue et les ailes, guenons filant la laine et grignotant une pomme, produisent, avec les plumes des oiseaux, de minutieux et impalpables chefs-d'œuvre. Leurs doigts minces et secs, d'une pointe d'aile de colibri font naître un papillon ou une fleur. Ils se priveront de manger tout un jour pour porter à sa perfection un de ces menus artifices, passant des heures à choisir les plumes qu'ils assemblent, à en décider, au jour et au contre-jour, la nuance, la transparence et le velouté. Cette fragile, cette infinitésimale industrie témoigne d'une humilité presque douloureuse, qui confond les Espagnols. « Peu de nations ont autant de patience, observe le fameux chroniqueur Lopez de Gomara, surtout celles où il y a colère comme la nôtre. » Les nations de colère demeurent interdites au seuil de cet univers qui pratique les sacrifices humains et cultive des dieux monstrueux, célèbre même, en certains points, des rites anthropophagiques, puis, soudain, révèle une si muette et si inlassable soumission aux lois implacables d'un labeur d'insecte enchanté ou d'enfant séculaire. Quelle magie a touché le palais de ces races, les occupant, depuis le fond des âges, à des jeux tour à tour horribles et puérils ? Quelle magie les a condamnées à cette tristesse égale et hiératique d'une vieille race inutilement raffinée et obstinément barbare ? Comment tant de frénésie s'est-elle tournée en somnambulisme ? Qu'est-ce que cette passion sanglante qui n'est plus qu'un rêve méthodique et immobile ? Devant ces mystères, les Espagnols, nation de colère, se sentent exaspérés. Le chroniqueur Oviedo s'étonne de voir les doux Caraïbes des Antilles préférer le suicide au travail dans

les haciendas et les placers. « Toute cette gent, déclare-t-il, est oisive et vicieuse, et de peu de travail, et mélancolique et peureuse, vile et mal inclinée, menteuse et de peu de mémoire, et sans aucune constance : maint d'entre eux, pour leur passe-temps, s'empoisonnèrent pour ne point travailler, et d'autres se pendaient de leurs propres mains. »

C'est aussi de suicide et de mélancolie et de l'intoxication de leurs propres venins que mourront les vieux empires des Incas et des Aztèques. On ne saurait, certes, diminuer l'exploit des quelques poignées de héros violents qui les ruinèrent, exploit unique dans les annales de l'histoire du monde. Mais la débilité des empires que ces héros touchèrent du doigt fut aussi pour beaucoup dans leur chute. Ils succombèrent à l'on ne sait quelle fatalité intérieure, et qui les tenait déjà fascinés et vaincus.

Un de ces empires a d'ailleurs déjà sombré dans la nuit et dans les bouleversements climatiques. Les premiers Espagnols qui débarquèrent au Yucatan ignorèrent qu'il y eut là autrefois des cités puissantes, celles des Mayas-Quichés dont témoignent encore les monuments d'Uxmal et de Chichen-Itza, et tant de ruines farouches, étouffées sous la jungle. A Palenque ils virent une croix, mais dont la décoration tropicale avait, de ses feuilles, envahi les branches. Elle était surmontée d'une colombe, et un crâne gisait à ses pieds. Pour les descendants des Mayas, la colombe était l'oiseau quetzal, qui est aussi l'étoile du matin, et le crâne l'étoile du soir. Mais les Espagnols ne s'y trompèrent pas. Et ils reconnurent aussi les deux personnages placés, selon leur plus pure tradition liturgique, des deux côtés de la croix. Il y avait d'ailleurs beaucoup de croix dans le Yucatan, et qui, sans doute, préfiguraient l'arrivée des chrétiens, bien que les naturels assurassent qu'elles n'étaient pour eux autre chose que le symbole de la pluie. Et, cependant, l'arrivée des dieux blancs barbus n'avait-elle pas été annoncée par les prophéties ? Mais plongeons-nous plus profondément dans le passé.

Au commencement, dit le Popol-Vuh, la bible des Mayas, rien n'existait, sauf la mer limitée, calme dans ses limites, et l'espace des cieux. « Ce n'était que l'immobilité et le silence dans les ténèbres de la nuit. » Et seuls, eux aussi, se tenaient sur la surface de l'eau le Créateur, le Formateur, le Dominateur, le Serpent couvert de plumes, ceux qui engendrent, ceux qui donnent l'être : ils sont enveloppés de vert et d'azur ; voilà pourquoi leur nom est Gucumatz, le serpent qui s'enveloppe de vert et d'azur, comme d'une robe sacrée.

Hurakan rompt ce néant, Hurakan le Cœur du Ciel, dont les trois signes sont l'Eclair, le Sillonnement de l'Eclair et le Feu de l'Eclair. Et de la foudre du ternaire Ouragan, animant Gucumatz, naquit la Terre. « Terre ! » dirent les trois forces, et à l'instant la terre fut.

Mais les dieux n'ont engendré qu'un univers stupide. Un univers qui bruit, crie, glousse, brame, rugit, mais à qui manque la parole. Les dieux tentent la création de l'homme, car ils veulent être salués et commémorés par l'homme. L'homme formé, créé, dressé, moulé. Ils ne parviennent néanmoins qu'à produire des mannequins de bois, et le déluge détruit tout ce premier ouvrage manqué. Et aux maux du déluge s'ajoute, contre l'homme, la révolte des choses, la révolte des objets domestiques, des marmites, des pierres où l'on broie le maïs et qui en ont assez de grincer perpétuellement sous le pilon : *holi, holi, huqui, huqui*... Enfin naissent deux héros sorciers, Huhnahpu et Xbalanqué, qui savent et agissent et entreprennent la lutte contre les forces énormes, contre les titans, contre Kabraka dont le nom évoque le tremblement de terre. C'est le cycle des ruses bouffonnes et magiques. Deux héros du même sang, Hun-Huhnahpu et Yukub Huhnahpu, poursuivent la lutte et commencent à inquiéter Xibalba, le monde souterrain, le lieu de la mort, de la méchanceté fantomatique et infernale et, peut-être, l'empire obscur qui précéda les Toltèques. Du fond de leur sommeil originel et hargneux, les princes de Xibalba, funèbres vampires, s'étonnent du bruit que soudain font là-haut, au-dessus de leur tête, les ébats des deux jeunes héros rieurs et joueurs,

qui, comme le volcan et comme la sarbacane, délivrent le souffle du chaotique feu intérieur. Et voilà qu'ils ont répandu, sur la surface de la terre et dans la fraîcheur de la création, des joueurs de flûte, des artisans, des peintres, des sculpteurs, des joailliers. Mais il leur faut entreprendre à présent le voyage des épreuves et la descente vers Xibalba. Et c'est au tour des rois de Xibalba de rire. Car ils tiennent les deux jeunes héros à leur merci dans la Maison Ténébreuse, et dans la Maison des Tigres et dans celle des Chauves-Souris. Ayant succombé aux épreuves, ils sont sacrifiés. Et la tête de l'aîné, Hun-Huhnahpu, est placée dans l'arbre du milieu du chemin, qui se couvrit aussitôt de fruits. La tête d'Hun-Hunahpu n'apparaissait plus que comme un fruit de la même espèce, une calebasse ronde. Et ceux de Xibalba interdirent à quiconque d'approcher de l'arbre.

Or une vierge, fille d'un prince de Xibalba, entendit parler de l'arbre et s'émerveilla. Elle s'appelait Xquiq, comme le sang ou comme la gomme qui suinte des lianes. Elle s'approcha avec curiosité de l'arbre de la vie et de la mort. « Mourrai-je donc, pensa-t-elle, si je cueille un fruit de cet arbre ? » Alors la tête de mort lui cracha dans la main, de quoi la vierge conçut, car la salive se transmet avec la génération, que celle-ci soit de princes, d'artistes ou d'orateurs. Et la vierge engendra non seulement une postérité, mais encore fut mère d'abondance, car, avec l'aide des trois déesses de la fécondité terrestre, elle transforma une seule gerbe de maïs en une épaisse moisson.

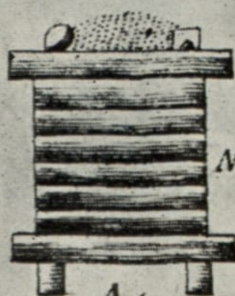
Les enfants de la vierge, Hunahpu et Xbalanqué, accomplirent à leur tour la descente aux enfers de Xibalba. Ils sont à nouveau soumis aux épreuves, mais avec le secours de diverses bêtes surgies de la jungle yucatane, les brutes, petites et grandes, et le Pou et les *Zampopos* qui sont de grandes fourmis trancheuses de tiges de fleurs, et les Porcs-épics, et la Tortue et le Lapin. La dernière apparition des deux héros se produit sous les espèces de deux mendiants qui, devant les rois de Xibalba, exécutent ces étranges tours de sorcellerie que le savant franciscain Fray Bernardinode Sahagun, éducateur des Indiens et

découvreur des antiquités mexicaines, rapporte, en son *Histoire Générale des choses de la Nouvelle Espagne*, avoir lui-même vu faire aux Cuextecas : à savoir la production de spectacles illusoires, tels que l'incendie d'une maison, laquelle reparaît ensuite indemne, ou une fontaine avec ses poissons, alors qu'il n'y a rien de tel, ou des gens qui se tuent et se mettent en pièces et qui ressuscitent ensuite avec tous leurs membres.

Enfin, c'est la ruine de l'empire de Xibalba, et le temps est venu de penser à l'homme, et à ce qui doit constituer et nourrir la chair de l'homme. « L'aurore est proche, dit le Livre Sacré. L'œuvre est achevée, voilà qu'est ennobli le soutien, le nourricier de l'autel, le fils de la lumière. Voilà qu'est honoré l'homme, l'humanité à la face de la terre. » « La vue des premiers hommes est étendue, et leur pensée connaît et rend grâces. » « Leur pensée fut et exista, et leur vue embrassa tout ; ils connurent le monde entier, et quand ils le contemplaient, leur vue se tournait en un instant de la voûte du ciel à regarder de nouveau la



STATUE DU DIEU QUETZALCOATL



Maiz.



Centzontli Neuctli.
400. Tinajuelas ô Jarras de Miel.





Vestidos, y adornos militares con bartas figuras,








y para de medio cuerpo arriba, y medio cuerpo abaxo.



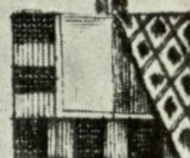
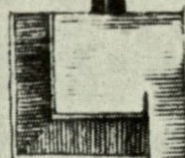
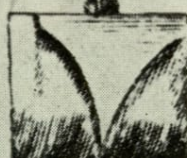








Centzontli Nacazminqui. Centzontli Tenchapanqui.
400. Mantas guarnecidas. 400 Mãtas labradas en la Orla.



Inin mochi Tlauixtli Cexiutica Ynquicaillaquiaya Hueyposthlan. Esto es lo que anualmente Tributaban [redacted] los de Huipustla.

Ontzontli Ychtilmatli. 400 Mantas de Pita.

Hueypoxthlan.










Huipustla. y otros Pueblos Tributan los figurados en esta Orla.

TRIBUTS OU IMPÔTS EN NATURE DES TRIBUS INDIENNES
(mesures de maïs, jarres de miel, vêtements de guerre, étoffes, etc.)

surface de la terre. » Cette humanité omnividente ne pouvait laisser d'inquiéter la jalousie des dieux. « Troublons seulement un peu notre œuvre, dirent-ils, afin qu'il manque quelque chose aux hommes. » Et ceux-ci, dès lors, « ne virent plus que ce qui était rapproché, et cela seulement demeura clair pour eux ».

C'est de cette race que commence alors l'aventure. Nous entrons dans l'ère du maïs, dans les temps historiques, dans le dénombrement des premières générations, le récit des premières inventions et des tribus et des fondations et de la gloire des Quichés. Et le roi qui porta le plus haut la gloire des Quichés, maîtres du Yucatan et du Guatemala, eut le nom de Gucumatz, qu'on appelle aussi Kukulcan, qui, tous les sept jours, revêtait la nature du serpent, tous les sept jours celle de l'aigle, tous les sept jours celle du tigre, tous les sept jours celle du sang coagulé. Ainsi, tout animé des puissances nocturnes de la nature et de la mémoire, consacré, initié, inspiré, est-ce dans sa bouche de prince suprême que nous pouvons placer la merveilleuse prière maya : « Salut, beauté du jour, ô Hurakan, Cœur du Ciel et de la Terre, toi qui donnes la splendeur du vert et du jaune, toi qui donnes les fils et les filles, tourne-toi et répands la prospérité, tes bienfaits, donne la vie et l'être à mes sujets, qu'ils croissent et qu'ils vivent, eux, tes soutiens et tes nourriciers, qu'ils t'invoquent dans le chemin, sur les routes, au bord des rivières, dans les ravins, sous les bois, sous les lianes. Donne-leur des fils et des filles. Qu'il n'y ait pas de malheur, pas d'infortune. Que le mensonge ne les suive ni ne les précède. Qu'ils ne glissent ni ne se blessent. Qu'ils ne tombent ni en amont ni en avant du chemin. Qu'il n'y ait pas d'obstacle, de danger derrière eux, devant eux. Donne-leur de verts chemins, de vertes routes. Que ne fasse leur malheur ni leur infortune ta

puissance, ta sorcellerie. Que leur existence soit heureuse, eux, les soutiens et les nourriciers devant ta bouche, devant ta face, ô Cœur du Ciel, ô Cœur de la Terre, ô Force Enveloppée, Tohil, Acavitz, Avilix, pluie, tonnerre, montagnes et volcans, au ciel, sur la terre, aux quatre coins, aux quatre extrémités. Tant qu'ira l'aube, tant qu'ira la tribu, qu'ils soient devant ta bouche, ô Dieu ! »

Kukulcan disparut, laissant la voie ouverte aux cataclysmes, mais après avoir prédit son retour à la tête des hommes blancs et barbus, venus de la mer, du côté où point le soleil, et maîtres du feu qui tue. Il se confond alors avec une autre figure orphique, Quetzalcohuatl, le serpent à plumes des Toltèques.

*

* *

Du centre des dispersions, au Nord, les peuples sont descendus jusque dans la haute vallée de l'Anahuac, Tula fut fondée et les Toltèques dominèrent les tribus et étendirent leur empire sur les pays. Quetzalcohuatl parut, dans sa robe blanche, ornée de broderies noires. Il avait le teint clair, portait de longs cheveux blonds et une barbe touffue. Une troupe d'architectes, de musiciens, d'orfèvres, d'astronomes, de mathématiciens l'accompagnait. Il enseigna l'agriculture et les arts et prêcha contre les sacrifices humains. Mais les sectateurs du dieu détrôné Tetzcatlipoca triomphèrent de lui et l'expulsèrent. A la suite de cette révolution il apparut, sous le nom de Kukulcan, chez les Mayas, les organisa en trois monarchies alliées et répandit sur elles ses bienfaits civilisateurs, puis disparut, ainsi qu'il a été dit.

Les Tenochcas ou Mexicains vinrent de la terre des hérons ou du point du jour, Aztlan, d'où, croit-on, leur autre nom d'Aztèques. Leurs migrations les conduisirent au centre d'une des lagunes d'Anahuac, et ils virent, sur un nopal, un aigle dévorant un serpent. Ils fondèrent en cet endroit la cité de Tenochtitlan ou Mexico. Ceci se passait sans doute en 1325 de notre ère.

L'empire aztèque prospéra et s'étendit en une vaste confédération. Mais tout empire est fragile, et sa gloire n'est faite que de souvenirs éphémères. « Ecoutez, chantait déjà dans son *Chant du Printemps*, Netzahualcoyotl, le Renard qui jeûne, roi poète et prophète, cacique de Texcoco, alors que Tenochtitlan n'était encore qu'à l'aube de sa grandeur, écoutez ce que dit le roi sur les malheurs qui affligeront son royaume : ô roi Yotonkin ! quand tu auras quitté cette vie pour une autre, le temps viendra où tes vassaux seront vaincus et malheureux ; c'est alors qu'en vérité le pouvoir ne sera plus dans ta main, mais dans celle de Dieu ; c'est alors que tes enfants et tes petits-enfants éprouveront mille infortunes et qu'en pleurant ils songeront à toi, car ils seront orphelins et serviront les étrangers dans leur propre patrie. » Et Netzahualcoyotl avait passé comme passent les saules verts et comme passe la fumée des deux volcans époux, le Popocatepetl et l'Ixtaxihuatl. Où était-il à présent ? Mais où étaient les os du puissant Achalchichitlanextzin, premier chef des anciens Toltèques, où était la beauté de l'impératrice Xiuhtzal et les cendres du vénéra » ble Xalotl, dont le nom veut dire Œil et qui fonda un si puissant empire ? A ces questions que répondre, sinon *indipohdi, indipohdi :* je n'en sais rien, je n'en sais rien...

Celui qui devait être le dernier empereur aztèque, Moctehuzoma, que les Espagnols appelèrent Montezuma, évoquait ces méditations funèbres et se rappelait les paroles que le fils du fameux roi-poète de Texcoco lui avait dites à lui-même : « Grand et puissant seigneur, je ne voudrais pas te tourmenter de vaines inquiétudes, mais mon devoir est de te servir. Je sais que d'ici peu nos villes seront détruites. Avant longtemps on verra dans le ciel des signes qui confirmeront mes prédictions. » Or, un prêtre, de sa haute terrasse, avait vu dans la nuit une comète. On disait aussi qu'on avait aperçu des collines flottant sur la mer.

Moctehuzoma est pourtant le souverain d'une puissante confédération, et qui s'étend d'une mer à l'autre. Tout y est en ordre et selon les règles. Le déroulement des années et des cycles obéit aux plus savants computs des

astronomes. Au début de son règne Moctehuzoma a vu célébrer les cinq jours intercalaires qui terminent les périodes de cinquante-deux ans, au moment où les Pléiades brillent au-dessus du Popocatepetl. Et l'on a brisé, déchiré, brûlé tout ce qui est de l'ère ancienne, puis la joie a éclaté, les dieux ayant laissé l'univers reprendre son cours. La bonne intelligence règne entre les sept clans issus des quatre tribus qui correspondent aux quatre quartiers de la grande Tenochtitlan. Les communautés distribuent l'usufruit des terres communes aux chefs des familles, et les serviteurs des guerriers, et les vaincus et les journaliers cultivent les terres publiques, et le fonctionnaire chargé de l'ordre maintient l'ordre, et le percepteur perçoit les impôts. Chacune des communautés est représentée par son orateur au conseil de la maison commune, où réside l'intendant suprême, où se jugent les procès, où les chefs reçoivent l'investiture et où l'on décide de tout ce qui concerne le culte des dieux, le marché, la paix et la guerre. Mais c'est le père qui décide de l'éducation du fils et la mère de celle de la fille, après qu'ils ont été élevés dans l'eau froide et à la dure. Le père châtie son fils et l'oblige à porter sur ses épaules des fardeaux de plus en plus lourds : il doit, dès son enfance, se préparer aux travaux qu'il aura à accomplir lorsqu'il sera dans les maisons d'où l'on sort prêtre ou guerrier, métiers honorables. Mais les négociants aussi sont honorables, qui s'en vont en expédition auprès des tribus lointaines, grâce à qui le marché de Tenochtitlan est si magnifique, et ils pratiquent le troc ou payent les marchandises avec des grains de cacao, des morceaux de coton, de l'or en poudre. Les métiers sont prospères, les artisans travaillent, le chercheur d'or lave le sable des ruisseaux, le chercheur de pierres précieuses est attentif à la vapeur qui dénonce leur présence, ou à ce vert plus vif de l'herbe où se reconnaît l'emplacement de celles qu'on nomme *cbulchihuis*. Les temples sont innombrables, sur leurs pyramides colossales, et le grand sacrificateur, aux oreilles percées d'anneaux d'or, à la lèvre inférieure ornée d'une turquoise, au chef mitré de plumes jaunes et vertes, fait étendre la victime sur la courbe polie du vaste jaspe vert du

sacrifice. De son long couteau d'obsidienne il fend la poitrine bombée, arrache le cœur et l'offre aux lèvres impassibles du dieu. Et tous les dieux devraient se montrer reconnaissants de ces actes pieux ainsi que de la police qui règne en toutes choses, et principalement Huitzilopochtli, le dieu de la guerre, dont, au jour de sa fête, les différents quartiers de la capitale se partagent et mangent le corps, pétri de farine de maïs et de sang d'enfants immolés.

Mais les dieux semblent ne plus assister le mélancolique Moctehuzoma. Les chasseurs d'oiseaux de la lagune lui ont apporté une sorte de grue qu'ils ont prise et qui porte sur sa tête un miroir où l'empereur a vu des étoiles augurales et une troupe d'hommes en armes, qui s'avançait. Une morte a soulevé la pierre de son tombeau et est venue jusque dans son palais l'avertir de sa chute prochaine. D'autres présages ont paru, des comètes dans le ciel, des bouillonnements et des tempêtes dans la lagune. Des temples ont été incendiés sans cause apparente ou frappés de la foudre. On a vu surgir et s'évanouir des hommes à deux têtes. Dans une maison où l'on dansait, une poutre du toit s'est mise à chanter, annonçant la mauvaise fin de la danse. La nuit, le diable Cioacoatl erre dans les rues de la capitale en pleurant et en disant : « O mes enfants, je vais bientôt vous quitter ! » Les courriers impériaux apportent à Moctehuzoma la nouvelle de nouveaux débarquements d'étrangers. Il leur envoie des ambassades chargées de présents, puisque les hommes blancs, paraît-il, se disent friands d'or. Au premier échange de cadeaux, l'ambassadeur aztèque a demandé au chef des hommes blancs le casque de l'un de ses compatriotes, car il est semblable à celui du dieu Huitzilopochtli. Le chef blanc a aussitôt remis le casque au cacique, mais en lui recommandant de le rapporter plein de pépites d'or.

Une nouvelle ambassade exécute la promesse et offre en outre aux étrangers un soleil d'or et une lune d'argent, et des canards d'or ciselé et des chiens et des jaguars d'or ciselé, des panaches d'or et d'argent, des plumes et des tissus de

plumes. Mais le souverain de Tenochtitlan fait en même temps dire aux étrangers de s'éloigner au plus vite de sa capitale.

Les étrangers sentent de la faiblesse dans cette prière et continuent d'avancer. Moctehuzoma prend conseil, écoute des avis divergents, ordonne des sacrifices. A présent ce sont des magiciens qu'il envoie vers les étrangers. Mais au milieu du chemin, et avant qu'ils aient pu exercer leurs sortilèges, les hommes-hiboux, mangeurs de cœurs et compagnons de danse des cadavres, se trouvent en présence du dieu Tetzcatlipoca. Le Miroir fumant, le juvénile dieu du soleil d'été et des moissons, ne leur apparut point sous sa forme ordinaire, le corps peint en noir, son museau d'ours empanaché de burlesques ornements cubiques, des grelots à ses chevilles, des étoiles dans sa chevelure, mais sous les traits de quelque ivrogne de campagne qui se prit à injurier les sorciers, leur criant avec fureur que tous leurs efforts étaient vains, et qu'ils pouvaient s'en retourner à Mexico, et que les jours du mauvais tyran Moctehuzoma étaient comptés. Et il leur donna la vision de toute la capitale en flammes, depuis ses temples énormes jusqu'à la cabane de boue et de roseaux du moindre misérable. Les dieux avaient abandonné les Aztèques.

*
* *

Où sont les temps d'Amadis de Gaule et d'Esplandian ? Où sont les temps de la chevalerie errante ? Peut-on vivre un roman de chevalerie ? Ou bien, les romans ne sont-ils que roman ?

Un chevalier, de naissance mystérieuse, a revêtu ses armes, et comme elles sont éblouissantes, il ne veut se présenter au monde qu'à leur lumière et sous quelque nom allégorique tel que Chevalier de la Lune ou du Miroir. Il part à travers les îles, arrive dans une contrée inconnue où il entend parler d'un monstre dévastateur, d'un géant, d'un serpent, d'une hydre, d'un andriaque. Il

en délivre la contrée, puis ses courses le mènent aux portes d'un éblouissant château. Du haut des tours, un nain, sonnant dans un cor d'ivoire, annonce sa venue. Ce château est celui d'un prince oriental aux vêtements fantastiques, ou d'un enchanteur qui garde une belle prisonnière. Les demoiselles d'honneur le reçoivent, le dévêtent dans des chambres aux tapisseries bizarres, le baignent dans une piscine de porphyre, lui servent des mets précieux et des boissons délectables. Son cœur et ses sens s'éveillent. Les beautés qui le servent ne savent pas, et lui non plus peut-être, qu'il est d'essence royale. Mais royale est la carrière qui s'annonce à lui et où se développera le secret de son destin.

Fernand Cortès naquit à Medellin d'Estrémadoure, de Martin Cortès de Monroy et de dona Catalina Pizarro Altamirano, hidalgo et fille d'hidalgo, mais pauvres. Il étudia les lois à Salamanque, s'enrôla et combattit dans l'infanterie de Gonzalve de Cordoue, le Grand Capitaine, puis prit la mer. A Cuba il reçut et fit valoir une commanderie d'Indiens. Car les conquistadors sont aussi agriculteurs et éleveurs de troupeaux. Mais celui-ci est impatient de courir les aventures et, plus pratiquement, « d'aller chercher des Indiens dans les îles qui ne sont pas encore peuplées d'Espagnols, afin de les faire servir ». Justement les découvertes d'Hernandez de Cordoba et de Grijalva en Yucatan agitent la colonie et incitent le gouverneur Diego de Velazquez à organiser une nouvelle expédition. Qui en sera le chef ? La faveur de la légende désigne déjà Cortès. Diego de Velazquez, dont on connaît les sentiments de cupidité ombrageuse, se méfie de ce fatidique inconnu. Mais c'est lui que réclame la rumeur publique, C'est lui qui s'impose. Il sera le capitaine de l'expédition fabuleuse. Les marchands lui prêtent des sommes, qu'il prodigue fastueusement. Il a mis à son casque un panache de plumes et une médaille d'or, il a mis une chaîne d'or sur son pourpoint de velours, ses hommes ont des lances d'or, et sur la bannière du chef, brodée d'or, flotte, avec une croix de gueules et les armes de Castille, cette inscription, évocatrice de la première de

toutes les conquêtes chrétiennes : *Amici, sequamur crucem et si vos fidem habemus, vere in hoc sigvo vincemus*.

L'inquiet gouverneur voudrait revenir sur ses accords, retenir l'expédition. Son entourage, ses parents, ses conseillers, le bouffon Cervantes, ou un vieux fou qu'on a surnommé l'Astrologue, intriguent contre Cortès. Mais le vent a déjà gonflé les voiles des caravelles. Toute une fleur de gentilhommerie a suivi le capitaine : Pedro de Alvarado et Alonso de Avila qui avaient déjà accompagné Grijalva, le valeureux Bernai Diaz del Castillo, de Medina del Campo, autre ancien de l'expédition de Grijalva et qui sera le chroniqueur à jamais illustre de l'épopée mexicaine, les quatre frères d'Alvarado, Juan de Escalante, Farfan, natif de Séville, Cristobal de Olid, Ortiz le musicien, Baena, Alonso Rodriguez qui possédait de riches mines d'or, Lares, le bon cavalier, Alonso Hernandez de Puertocarrero, Gonzalez de Sandoval. Se sont même enrôlés sous les bannières de Cortès des gens de la maison du gouverneur, tels le majordome Diego de Ordaz, le page Escobar, Francisco de Morla, Juan Ruana, Pedro Escudero, sans compter Juan Velazquez de Léon, parent du même don Diègue. Le chef pilote est l'infatigable Antonio de Alaminos. L'équipage de la flotte compte une centaine de matelots, l'armée quelque cinq cents hommes, plus des Indiens de Cuba. Il y a une dizaine de canons et seize chevaux.

Une poignée d'hommes, mais munie de ces prestiges : les armes à feu et les chevaux, et pourvue de pain de cassave et d'un troupeau de porcs pour son ravitaillement, de bimbeloterie pour les échanges — c'est constamment sous cet aspect que l'Espagne se présentera à l'Amérique et, en une cinquantaine d'années, en accomplira la conquête.

On revoit le cap Catoche. Une tempête disperse la flotte. Le pilote Camacho, contrairement aux ordres reçus, débarque le premier, sans attendre Cortès, à Cozumel, avec Pedro de Alvarado, qui commence à piller les villages indiens. A son arrivée, Cortès entre en colère, délivre les prisonniers et déclare

au bouillant Alvarado que ce n'est point de cette manière qu'on pacifie un pays.

On savait que de malheureux Espagnols, débris des expéditions précédentes, étaient demeurés captifs des Indiens. L'un d'eux, le pilote Gonzalo Guerrero, s'était marié et avait trois enfants ; il était devenu complètement Indien et portait le visage tatoué, les oreilles et la lèvre inférieure percées. Son compagnon, Geronimo de Aguilar, qui était clerc, avait repoussé la libéralité de leur maître lui offrant, à lui aussi, une épouse, et résisté aux tentations de la chair. Il avait gardé un bréviaire grâce auquel il conservait la mémoire des jours de fête chrétiens. Ces deux captifs ayant eu, de leur côté, des nouvelles des autres hommes blancs barbus et en ayant même reçu un message, le clerc Aguilar avait engagé Guerrero à partir avec lui les rejoindre. « Je suis marié, frère Aguilar, lui avait répondu Guerrero. J'ai trois enfants : regardez comme ils sont ravissants ; j'ai le visage marqué et les oreilles percées, tel un Indien. Que diraient de moi les Espagnols, si je leur apparaissais sous cet appareil ? Allez-vous-en donc, et Dieu vous aide. Laissez-moi seulement pour mes enfants quelques-uns des colliers de verre que vous avez là et que nos compatriotes vous ont fait parvenir, et vous raconterez que mon frère me les a envoyés de mon pays natal. » Ainsi avait parlé le sage Guerrero. Et son épouse indienne avait ajouté : « Voyez-moi cet esclave qui s'en vient enlever mon mari ! Allez-vous-en, et assez de discours ! » Aguilar fit observer à son compagnon qu'il allait perdre son âme pour une Indienne, mais l'autre n'avait cure de son âme. Il lui dit qu'en tout cas il pourrait emmener sa femme et ses enfants : rien à faire. Alors le clerc Aguilar était parti seul rejoindre les chrétiens. Quelle ne fut pas la surprise de ceux-ci, lorsque, sur le rivage de Cozumel, ils virent aborder dans sa pirogue un sauvage vêtu d'un simple caleçon, qui leur faisait des signes et dont la gorge, étranglée de sanglots, exhala enfin les premiers mots castillans venus : « Dios y Santa Maria y Sevilla ! » Ce pauvre diable, qui parlait parfaitement le maya, allait devenir pour Cortès un précieux auxiliaire.

Cortès devait trouver aussi un grand secours en la personne d'une captive que lui offrirent les caciques de Tabasco et qui fut d'abord l'esclave d'Alonso Hernandez de Puertocarrero avant d'être attribuée, une fois dûment baptisée, au capitaine en chef. Cette Indienne, autrefois vendue à des marchands par sa mère, mais de race libre, voire seigneuriale, savait non seulement le maya, mais encore la langue nahuatl que parlaient les Aztèques ; et elle apprit très vite le castillan. Son nom était Malintzin, dont les Espagnols firent la Malinche ou dona Marina. Elle fut la princesse qui guida le chevalier dans ses aventures, lui servit de truchement, de conseil et d'inspiratrice.

Le chevalier au panache de plumes s'avance à travers les contrées étranges. Il a débarqué en terre ferme le Vendredi Saint de l'an 1519 et célébré la Pâque au milieu d'un grand concours d'Indiens. Rien de plus efficace pour édifier les barbares et les dégoûter de leurs idoles que de leur offrir, après une imposante revue avec coups de canon et cavalcade, une belle messe en plein air, au cours de laquelle ils voient avec surprise les hommes blancs se mettre humblement à genoux. Ravis de tous ces spectacles, les Indiens s'empressent, étalant guirlandes de fleurs et bijoux d'or ciselé. Mais l'accueil n'est point partout aussi chaleureux. Parfois il faut livrer bataille, non sans que le notaire royal ait fait au préalable les justes sommations. Car le conquistador n'est pas seulement lecteur de romans de chevalerie ; c'est aussi un juriste nourri aux lettres romaines. C'est enfin un politique et qui sait utiliser les divisions des adversaires. A Cuiahuistlan, chez les Totonaques, les seigneurs du lieu et le bon gros cacique de Cempoal se plaignent au chef blanc des exigences de l'empereur Moctehuzoma, que nous appellerons désormais, à l'espagnole, Montezuma, et du tribut de jeunes gens et de jeunes filles que ce monstre leur demandait tous les ans pour ses sacrifices. Comme pour preuve de leurs dires, apparaissent alors cinq personnages somptueux, une rose à la main, qu'ils respiraient avec une grâce insolente. Sans daigner jeter un regard sur les blancs, ils réclament au gros cacique et autres notables, tout tremblants d'épouvante,

vingt Indiens et Indiennes destinés à être sacrifiés aux dieux, en réparation de cette présence sacrilège. Cortès s'informe, apprend que ces redoutables intrus sont les percepteurs du grand Montezuma. Indigné, il conseille aux Totonaques de les flanquer en prison et, par conséquent, de se rebeller contre l'empereur. Puis la nuit, il fait délivrer les captifs et les renvoie à leur maître, en leur recommandant de bien conter à celui-ci comment le chef blanc les a délivrés, ne souffrant pas qu'une telle atteinte fût portée, en sa présence, à cet empereur Montezuma qu'il se réjouit de connaître bientôt.

L'empereur Montezuma, pour sa part, était moins pressé de connaître les hommes blancs. Il leur envoyait ambassade sur ambassade, les comblant de cadeaux, mais les priant de revenir sur leurs pas et les assurant qu'il ne lui convenait pas, à son regret, de les recevoir dans Mexico. Le prudent capitaine, cependant, faisait parvenir en Espagne les trésors reçus de l'empereur, et déjà il n'était bruit à la Cour que des fructueuses découvertes de Cortès. Celui-ci, ainsi, espérait couper les ailes aux intrigues du gouverneur Diego de Velazquez.

Car ces intrigues suivaient leur cours avec succès, et Diego de Velazquez avait fini par recevoir d'Espagne les capitulations signées du président du Conseil des Indes, l'évêque de Burgos, don Juan Rodriguez de Fonseca. Dès lors, Velazquez est le maître légitime des nouvelles conquêtes ; il a tout pouvoir pour frapper Cortès comme rebelle. Il envoie à sa poursuite une expédition sous les ordres de Panfilo de Narvaez.

Ainsi menacé dans le dos, n'avançant qu'avec d'infinies précautions à travers un terrain douteux, vers cette capitale enchantée et ce monarque prodigieux dont il ignore les forces et les ressources, Cortès et sa misérable armée s'enfonçent en plein inconnu. Bien mieux : ils décident de se couper eux-mêmes la retraite. Ainsi éviterait-on que le gouverneur Velazquez gagnât à sa cause les marins restés sur le rivage. Et ceux-ci renforceraient utilement l'expédition. Tout pour l'expédition ! Et que rien ne demeure en arrière. Si, en arrière, à Cuba, en Espagne, quelque hostilité se forme, des intrigues mûrissent

et éclatent, le succès final justifiera Cortès et ses compagnons. Tout doit tendre à ce succès final. Il faut à tout prix aller de l'avant. « Hé ! pouvait s'écrier Bernal Diaz del Castillo, de quelle condition sommes-nous, nous autres Espagnols, pour ne pas aller de l'avant et rester là où nous n'aurions profit ni guerre ? »

Mais lorsque Juan de Escalante, qui avait été envoyé à Villarica de la Vera Cruz, lieu du débarquement et port désormais illustre, afin de désarmer les vaisseaux et de les envoyer par le fond, lorsque, donc, Juan de Escalante reparut à Cempoal où se tenaient Cortès et son armée, et que celle-ci apprit ce qu'il venait de faire, ce fut une explosion de surprise et d'horreur. Alors le chef réunit ses gens et leur tint un ferme discours qui les exalta. Il n'y avait plus qu'à marcher sur Mexico. Les dés de la bonne ou de la mauvaise fortune étaient jetés, ainsi qu'avait dit le capitaine Jules César en passant le Rubicon.

Cortès envoya Juan de Escalante à Vera Cruz, afin d'y installer une garnison, de s'y fortifier avec les marins qui y étaient restés et d'y tenir la verge d'alguazil mayor. Il ne pouvait choisir meilleur homme de confiance que ce capitaine qu'il affectionnait particulièrement et qui, en outre, était grand ennemi du gouverneur Diego Velazquez. Car celui-ci, dans ses répartitions de Cuba, ne lui avait pas donné de bons Indiens. Enfin, les conquérants s'enfoncèrent dans les défilés des Cordillères mexicaines, gravissant les pentes, les arêtes, les terrasses de cette pyramide de mystère.

Au bout de six jours de marche pénible, ils parvinrent chez les Tlaxcaltèques avec qui, après combat, ils conclurent alliance. Les ambassades anxieuses du grand Montezuma, les conseils des populations fascinées, les mettant en garde contre la redoutable puissance de Mexico, ne faisaient qu'accroître la curiosité des Espagnols. Mais enfin, que veulent ceux-ci ? Ils viennent de la part du plus grand souverain du monde ordonner à Montezuma de se soumettre à lui. Ils viennent de la part de Dieu ordonner à Montezuma de laisser ses voisins en paix et de ne plus les réduire en esclavage. Ils viennent, de la part de ce Dieu

qui est le seul Dieu, renverser les idoles des Indiens., planter en leur place la croix, enseigner à ces nations de gentils la vraie doctrine, les obliger à renoncer à leurs vilaines mœurs et à leurs abominables sacrifices humains. Rien ne saurait arrêter, dans leur marche triomphale, ces *teules*, ces dieux blancs annoncés par les présages. Ils possèdent des armes qui lancent à distance le feu et la mort, des chiens qui aboient la nuit, sortes de tigres capables de mettre en pièces quiconque offenserait les étrangers, et surtout les extraordinaires chevaux avec lesquels ils atteignent tous ceux qu'ils poursuivent.

Le beau chevalier arriva ainsi à Cholula, la ville des fleurs, la ville sainte, fondée par Quetzalcohuatl lui-même. C'est de Cholula que le dieu prophète était parti, chassé par les tenants des sacrifices humains, pour aller, sous le nom de Kukulcan, civiliser les Mayas. Cependant son culte, tel qu'on le célébrait au sommet de la grande pyramide, ou *teocalli*, était redevenu sanglant. Le dieu Quetzalcohuatl avait été réintégré dans l'olympe ténébreux des Tetzcatlipoca et des Huitzilopochtli.

Le chevalier avait été reçu de la façon la plus civile par les prêtres, les marchands, les notables de cette cité aristocratique et fermée. On l'avait logé dans un palais magnifique, mais éloigné des voies de communication. Cependant les Tlaxcaltèques trouvaient que la ville n'avait pas bon air et communiquèrent leurs appréhensions à Cortès. Une nuit, les prêtres de la ville avaient sacrifié au dieu de la guerre une demi-douzaine d'enfants, ce qui est toujours mauvais signe. Une vieille dame cholulane, qui s'était prise d'amitié pour Marina et voulait la marier à son fils, engagea celle-ci à quitter les étrangers. « Je veux vous sauver, lui dit-elle un jour, car sachez que pas un de vos Espagnols ne sortira vivant de la cité du grand Quetzalcohuatl. » Et elle lui révéla qu'un complot était ourdi contre eux.

Cortès, instruit de la chose, dissimula et annonça son départ pour le lendemain. Pendant la nuit, il prend ses dispositions, met en alerte les troupes d'alliés tlaxcaltèques qui l'accompagnent, se fortifie dans la place de la ville où

les Espagnols sont cantonnés, y place, à chaque coin, des pièces d'artillerie. Au matin, tandis que le peuple cholulan envahit paisiblement la place et que Cortès, s'entretenant avec les caciques, leur donne à entendre qu'il connaît la vérité, un coup d'arquebuse retentit, signal de l'action. Cholula, la ville fleurie, est mise à feu et à sang. Le massacre sera si atroce qu'il inspirera de la pitié à Cortès lui-même et que celui-ci y mettra fin, non sans peine. Flus tard, les premiers franciscains débarqués en Nouvelle-Espagne tiendront à faire une enquête sur ce mystère d'iniquité. On croit que l'illustre, savant et généreux Fray Bernardinode Sahagun fut r 'un des enquêteurs. Ceux-ci conclurent que les Indiens de Cholula avaient péri d'injuste et maie mort.

Cortès reprend sa route à travers des gorges, des forêts et des tempêtes de neige qu'accompagne une terrible et prophétique éruption du Popocatepetl. Il prend fantaisie à l'un de ses capitaines, Diego de Ordaz, d'affronter le dragon de feu. Malgré l'effroi des Indiens, il gravit, avec quelques autres cavaliers espagnols, la montagne infernale, et de sa cime découvre la terre promise. A leur retour, les Indiens, épouvantés, baisent le bord de leurs tuniques.

Les aventuriers entrent dans la haute vallée d'Anahuac, la contrée lumineuse que notre contemporain, l'humaniste mexicain Alfonso Reyes, a signalée ainsi : « Voyageur, tu es arrivé dans la région la plus transparente de l'air. » Au milieu des lacs, surgie du cristal des eaux, enguirlandée de jardins flottants, se dressait la grande Tenochtitlan, Mexico, la Venise américaine, avec ses tours et ses temples pyramidaux.

Des cortèges, à mesure qu'ils avancent, viennent à la rencontre des étrangers. Les caciques demandent leur alliance contre les Mexicains. Ceux-ci, à leur tour, multiplient leurs ambassades. A Iztacpalapan, la ville blanche, résidence de Cuitlahuac, frère de Montezuma, les Espagnols sont reçus avec une pompe inouïe. Ils admirent les palais de pierre sculptée et de bois de cèdre, les jardins de plantes aromatiques, les allées d'arbres inconnus, les grands escaliers plongeant dans les eaux de la lagune, les réservoirs de poissons et d'oiseaux

aquatiques. « Le beau spectacle qui m'entourait, écrit le chroniqueur Bernai Diaz del Castillo, me fit croire que j'étais dans le paradis terrestre, dans le plus beau jardin de la terre. » Amadis de Gaule, ni son fils Esplandian, ni Tirant le Blanc n'avaient jamais pénétré dans d'aussi prodigieux royaumes.

C'est sur la chaussée méridionale de Mexico, à la porte de Huitzillan, le 8 novembre de l'an de N.-S. Jésus-Christ 1519, qu'eut lieu la rencontre entre Cortès et Montezuma. Celui-ci descendit de sa litière et, porté par quatre vassaux de son sang, les caciques d'Iztacpalapan, de Texcoco, de Tacuba et de Cuyoaean, s'avança sous un dais, suivi de toute une escorte étincelante de plumes et de pierreries. Nul ne levait sur lui des yeux sacrilèges et d'autres seigneurs balayaient le sol et étendaient des tapis sous ses pas. On nous a soigneusement rapporté leurs noms : Atlixcatzintlaeateccatl, Tepeoatzintlacochcalcatl, Quetzalaztatzinticociaoacatl, Totomochtzinhecatempatiltzin. L'empereur portait un bouquet à la main. La beauté de son visage, la noblesse de son allure et toute la splendeur de son appareil étonnèrent les Espagnols. Cortès, à son tour, était descendu de cheval et s'avançait gravement. Montezuma le regarda. Il se sentait le dernier des empereurs aztèques, et ceux-ci, les défunts, les absents, ne pouvaient voir ce qu'il voyait à ce moment-là. Mais lui, il ne dormait ni ne rêvait, et voyait Quetzalcohuatl en personne, sinon quelque étrange et fatale incarnation du dieu et le signe d'événements irrésistibles. Les deux princes échangèrent, par le truchement de Marina, des paroles fort galantes. Cortès passa au cou de Montezuma une chaîne d'or et de marcassite, parfumée de musc. Puis, ouvrant les bras, il voulut accoler l'empereur à l'espagnole, mais les seigneurs aztèques retinrent ce geste impie.

Reçus et fêtés à la cour de Montezuma, parmi les merveilles les plus nouvelles du monde, les Espagnols ne se sentent pas moins prisonniers. Sous tant d'hermétique courtoisie, quelque trahison ne se prépare-t-elle pas, comme à Cholula ? Surtout, Cortès se sent impatient d'agir, de mettre la main sur les trésors, d'instaurer en ces lieux le culte de la croix. Du jour où les mosquées et

sataniques temples de ce pays auront été débarrassés de leurs vilaines idoles et remplacés par de bonnes images de la Vierge et des saints, du jour où ces infidèles auront renoncé à leurs massacres d'enfants et à leurs répugnants sacrifices et, instruits de la sainte religion, auront tourné au service du Dieu tout-puissant la dévotion, la foi et l'espérance qu'ils consacraient à leurs démons, tout ce peuple deviendra capable des plus grands miracles, et Sa Majesté Impériale en méritera de grandes grâces auprès de Dieu. Aussi faut-il au plus tôt donner à ces malheureux Mexicains des interprètes et des personnes qui leur communiquent la vérité et les tirent de leur erreur. Ils conviendront très vite qu'ils ont été jusqu'ici abusés, car ils vivent de façon plus policée que les autres populations de ce nouveau monde et paraissent assez raisonnables.

Dès le lendemain de sa réception dans les palais royaux, Cortès s'en fut rendre visite à son hôte et lui exposa incontinent la création du monde, l'histoire d'Adam et d'Eve, et comment le fils de Dieu était mort sur la croix pour le salut de tous les hommes, avait ressuscité le troisième jour et était monté aux cieux. « Notre puissant empereur, poursuivit-il, éprouve, en sa qualité de frère Très Chrétien du grand Montezuma et de son peuple, une profonde affliction à la pensée de la perdition d'un si grand nombre d'âmes appelées à brûler en enfer pendant l'éternité. » Et c'est pourquoi il avait envoyé son capitaine Cortès auprès de lui. Le grand Montezuma se déclara fort intéressé par tout ce que lui rapportait là son visiteur. Mais, ajouta-t-il, « nous tenons nos dieux pour bons. Les vôtres aussi doivent être sans doute excellents. Pour l'instant, ne prenez pas le souci de nous en parler ». Il laissa d'ailleurs pressentir qu'il était d'avance résigné à se soumettre et à admettre la puissance des nouveaux venus et de leur roi, car ils étaient assurément les hommes blancs annoncés par les oracles. Leur chef lui-même lui apparaissait à présent comme un être humain, puissant évidemment, mais semblable à lui, et ceci le faisait sourire. Les deux hommes, donc, échangèrent encore quelques propos

gracieux, et Cortès n'insista pas davantage sur la question religieuse. Mais cette première leçon de catéchisme lui semblait un bon début.

Quelques jours plus tard, il exprima le désir de visiter le grand temple de Mexico. Voici nos Espagnols gravissant les degrés énormes du teocalli. Des espèces d'affreux papes, sentant le soufre et la chair morte, vêtus de robes noires, les cheveux englués de sang, les oreilles déchiquetées, descendirent à leur rencontre, et tout en haut, à l'entrée de la mosquée, Montezuma lui-même accueillit Cortès, lui montra l'éblouissant panorama que la lagune étendait autour d'eux, puis sur la plateforme, la pierre du sacrifice. Cortès demanda à voir les dieux eux-mêmes. Les méchants prêtres l'introduisent dans la chambre lugubre. Au fond des ténèbres, images des ténèbres de la séculaire frénésie humaine, Tetzcatlipoca et Huitzilopochtli se dressent, monstrueux, étincelants de nacre, de perles, de turquoises, d'émeraudes, de chalcédoines et d'améthystes ; leur ventre est ceinturé de couleuvres d'or ; leurs masques d'or brillent dans le noir. A leurs pieds, des têtes, des coeurs humains pourrissent. Les Espagnols ont pénétré en enfer, ils ont affronté le diable. En eux-mêmes ils confirment leur serment de le détruire.

La première chose à faire, c'est de s'assurer de la personne de Montezuma. D'autant qu'une sinistre nouvelle vient de bouleverser les Espagnols : une insurrection a éclaté à Vera Cruz. Juan de Escalante, l'ami fidèle, et sa garnison ont été massacrés. Le grand Montezuma aurait secrètement soutenu le complot. Un matin, après une nuit d'oraisons, Cortès, suivi de ses plus braves lieutenants, entre chez le perfide, lui demande raison de ce forfait. En garantie de ce qui pourrait encore survenir, il exige que l'empereur se rende aux quartiers espagnols et y demeure en otage. Il continuera à y être traité en empereur.

C'est alors que Montezuma sentit la fatalité s'appesantir sur lui. Rien ne pouvait plus retarder sa passion. Celle-ci devait se dérouler implacablement. Ce prince frivole, attendrissant et désespéré, après une tentative toute formelle de

résistance, céda aux exigences de celui qu'il appelait le seigneur Malintzin, du nom de l'Indienne qui l'accompagnait et traduisait les ordres de sa bou che. Il poussa un épais soupir, fit venir sa litière et, quittant son palais, au milieu de ses gens consternés, se rendit aux quartiers de la soldatesque étrangère.

Cortès et ses compagnons ne laissaient pas de se sentir, dans le fond de leur cœur, épouvantés de leur propre audace. Prisonniers, c'étaient eux qui faisaient prisonnier le souverain fabuleux ! Assiégés dans un réseau de violences et de ruses, perdus au cœur d'un monde immense dont ils ne savaient rien, c'étaient eux qui parlaient haut et ordonnaient ! Mais c'est qu'à l'apathique suicide de cet empire crépusculaire ils opposaient toute la jeune vigueur de leur foi au libre arbitre, fabricateur du destin. *La Sagesse* de Salomon dit bien qu' « il nous est difficile de juger des choses de la terre et que nous avons grand'peine à trouver ce que nous avons devant nous : c'est pourquoi l'homme est incapable d'entendre le monde et ses secrets ». Mais les Ecritures disent aussi que Dieu a mis le monde en notre dispute : ainsi nous a-t-il rendus capables et dignes de l'entendre. Il nous a donné une inclination volontaire et naturelle pour le savoir. Ne perdons point nos privilèges. Les romans eux-mêmes ne nous engagent-ils pas dans cette opinion ? C'est dans les *Travaux d'Esplandian*, chap. III, qu'on peut lire que « notre libre arbitre, quand il est bien informé de la sainte doctrine, est plus fort que les planètes ».

Voilà donc les planètes défiées, le grand coup frappé. Montezuma est captif. Cortès exige de lui le châtiment des coupables de Vera Cruz. Ils sont brûlés vifs sous les yeux de l'empereur, qui doit assister à ce spectacle, des fers aux pieds et aux mains. « Qui tue, a dit Cortès, mérite de mourir selon la loi de Dieu. » Mais une fois l'affaire expédiée, Cortès vient lui-même délivrer le grand Montezuma de ses chaînes, l'appelant son frère et le consolant avec de tendres paroles. Il le juge suffisamment humilié pour le renvoyer dans son palais, mais le grand Montezuma s'y refuse. Il craint de se retrouver parmi son peuple, il n'a plus d'autre refuge qu'auprès de ses vainqueurs et de ses geôliers.

Là il mènera désormais son existence princière, apprenant le castillan, conversant avec les gentilshommes espagnols, les touchant de sa bonne grâce familière et de sa douceur. Chaque jour son ami Malintzin vient lui rendre visite et s'entretient avec lui de théologie ou de tel autre sujet plaisant. Entre le vainqueur et le vaincu, tous deux de race féline, se forme une amitié ambiguë, faite, chez le premier, de cruauté condescendante, presque paternelle ; chez le second, de résignation, comme féminine et amoureuse, à la généreuse puissance de l'homme qui incarne le destin. Cette résignation, toute mélancolique qu'elle soit, n'en laisse pas moins percer cette jovialité ingénue qui constitue le fond) de l'humeur de Montezuma. Celui-ci a appris à Cortès à jouer au *totonaque*, qui se joue avec des palets d'or. L'enjeu est toujours un objet d'or ou un joyau. C'est Alvarado, le fougueux capitaine, l'homme au visage de soleil, comme l'appellent les Indiens, qui marque les points, mais il triche en faveur de Cortès. « Le Tonatiuh fait de l'*ixoxol !* proteste le grand Montezuma. Je ne veux plus qu'il marque les points ! » Alors les Espagnols mêlent leurs rires à ceux de Montezuma, car ils reconnaissent bien là leur Alvarado, hâbleur et menteur. Tous ces guerriers se sont pris d'une véritable affection pour leur prisonnier qui, de son côté, s'informe auprès d'eux des choses de Castille et s'intéresse aux affaires de chacun. Tous lui témoignent le plus grand respect, et tel soldat qui, à plusieurs reprises, s'est oublié en sa présence, ou tel autre qui s'est écrié : « Diable soit de ce chien ! A force de le garder la nuit, j'ai des maux d'estomac ! » sont sévèrement punis. Le valeureux Bernai Diaz del Castillo, en particulier, l'observe avec sympathie, et Montezuma a remarqué ce jeune capitaine si plein d'attentions et de si noble allure. On lui rapporte que celui-ci est pauvre et aussi qu'il voudrait bien obtenir quelque belle Indienne, mais n'ose la demander. Alors l'empereur lui fait cadeau d'une jolie fille avec, en outre, de l'or et des mantes.

Cependant, Cortès ne néglige point les choses sérieuses. Un jour, par-devant cette ombre du conquérant qu'est le notaire royal, l'empereur du Mexique

signe sa soumission à l'empereur CharlesQuint et, l'acte accompli, fond en larmes. « Or nous l'aimions tant, dit Bernai Diaz del Castillo, et de si bon cœur qu'à le voir pleurer nos yeux s'attendrirent, et il y eut des soldats qui pleurèrent autant que Montezuma. Tant était vif l'amour que nous lui portions. » A la suite de quoi, Montezuma indiqua le lieu des mines d'or et les rivières d'où l'on en tirait. Cortès fit aussitôt le nécessaire, et bientôt un immense trésor fut rassemblé, dont le quint fut prélevé pour la couronne.

Mais une occasion soudaine vint permettre au grand Montezuma d'exercer cette cauteleuse ironie qui est la flèche envenimée des faibles. Le bruit courait que l'armée de Panfilo de Narvaez, envoyée contre le traître et rebelle Cortès par le gouverneur de Cuba, approchait. « En vérité, seigneur Malintzin, disait Montezuma, je vous vois fort soucieux, vous et vos soldats. Vous ne me visitez plus que rarement, et Orteguilla, le page que vous m'avez donné, m'apprend que vous voulez partir en guerre contre vos frères qui arrivent sur des vaisseaux... Je ne voudrais point qu'il vous arrivât quelque dam, mais je considère que vous êtes un petit nombre de *teules* et que ceux-là qui arrivent sont cinq fois plus nombreux. Ils disent, paraît-il, qu'ils sont chrétiens comme vous et vassaux du même empereur et qu'ils ont des images et des croix et qu'ils célèbrent la messe, mais que vous vous seriez échappés de Castille et révoltés contre votre roi et maître et qu'ils vont vous prendre. Qu'est-ce à dire ? Mais ce sont là vos affaires... » Cortès fit bonne figure et, d'un air dégagé, expliqua à son impérial ami qu'il ne lui avait jamais parlé de cela pour ne pas l'inquiéter, car il connaissait son affection. « Certes, ajouta-t-il, nous sommes tous vassaux de notre grand empereur, et tous chrétiens. Mais il y a de la diversité dans les royaumes dudit empereur. » Eux, ils étaient Castillans, et ces nouveaux venus Biscayens, gens qui parlent une langue inintelligible, quelque chose comme des otomis. Cependant, le bon Montezuma n'avait pas à se mettre en souci pour Cortès et ses compagnons : avec l'aide de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa sainte Mère, ils viendraient à bout de toute cette difficulté.

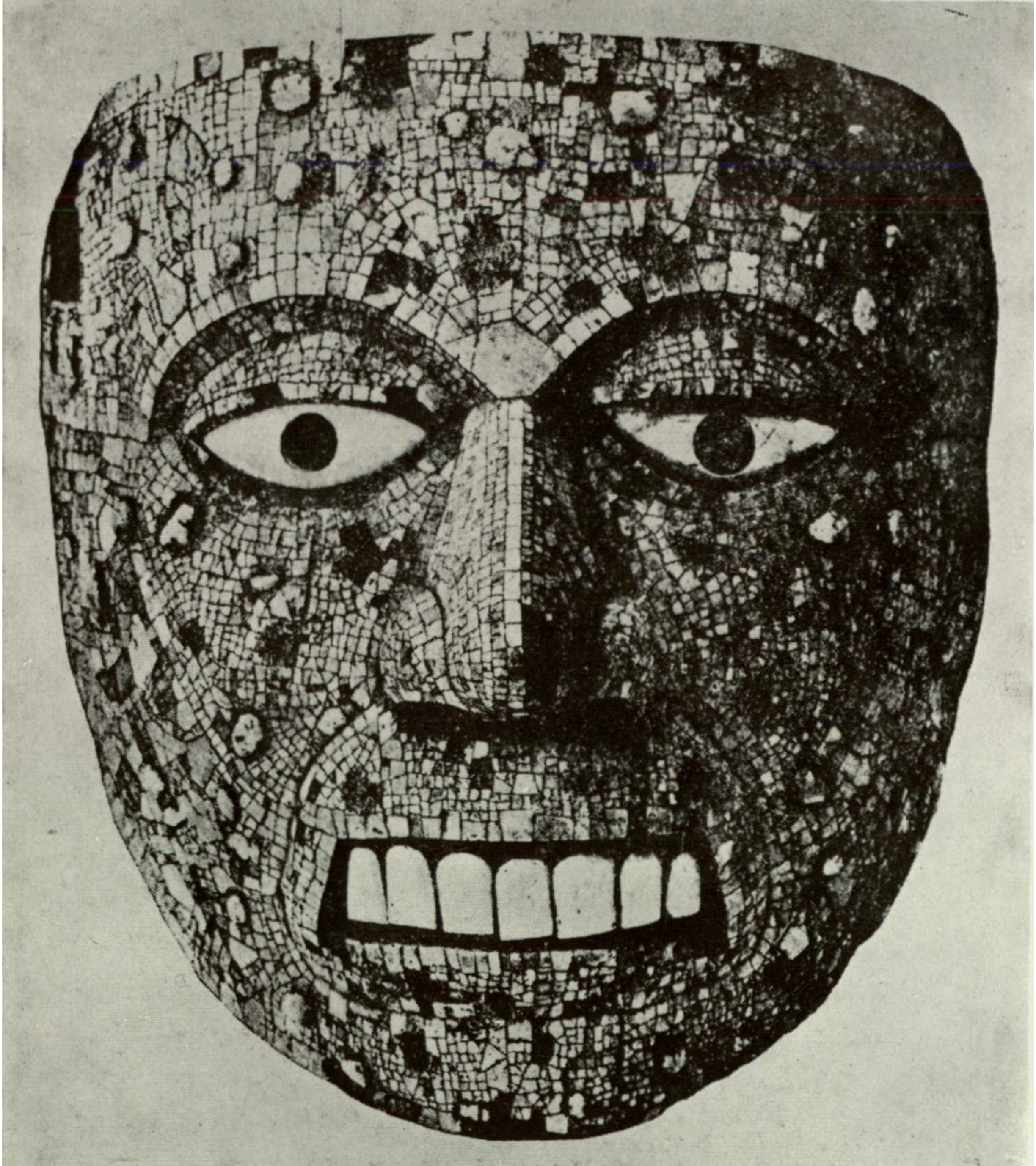
Les négociations menées de main de maître par l'aumônier de l'armée, le subtil P. Olmedo, et grâce auxquelles Cortès commence à démoraliser l'expédition de Narvaez, puis la campagne militaire qu'il entreprend contre celui-ci apparaissent comme de nouveaux témoignages de son génie politique et guerrier. En son absence, il a laissé à Mexico Pedro de Alvarado, le Tonatiuh. Mais alors qu'il a triomphé de Narvaez et qu'il revient sur Mexico, Cortès apprend de fâcheuses nouvelles. Mexico est en pleine insurrection. Au cours de la fête de Toxcatl, l'incorrigible Tonatiuh n'a pu se retenir d'intervenir avec ses gens contre les dieux, les prêtres, les fidèles, les sacrificateurs et les sacrifiés. Ces derniers, trois jeunes gens, la tête rasée, qui allaient tranquillement se faire ouvrir la poitrine, il les a délivrés de force et, indigné d'une telle inhumanité, les a incontinent soumis à la torture, afin de leur faire avouer le crime dont ils allaient être l'occasion. Après quoi, les Espagnols s'étaient employés à un effroyable carnage. Puis ils avaient dû se barricader dans leurs quartiers, le dieu Huitzilopochtli étant, enfin, entré en fureur à son tour. Alvarado montrait à Montezuma la blessure qu'il avait reçue au front. « Voyez ce qu'ils m'on fait, vos sujets ! — Si vous ne les aviez pas attaqués, répondit sagement le souverain aztèque, les Mexicains seraient restés en paix. Mais vous venez de vous perdre et moi avec vous. »

Le retour de Cortès dans sa capitale se fit sous un ciel d'angoisse, de silence et de deuil. Cuitlahuac, cacique d'Iztacpalapan, le frère de Montezuma, s'était mis à la tête de la révolte. Celle-ci éclata, au son du terrible tambour d'Huitzilopochtli et des conques marines. Les Espagnols suppliaient Montezuma de se montrer à son peuple et de l'apaiser. Et que pouvait Montezuma, sinon, une ultime fois, obéir ? Obéir en soupirant tel l'ancien poète : « Je suis misérable, misérable comme la dernière fleur... J'ai pleuré avec l'humiliation des montagnes, je me suis attristé avec l'exaltation des sables... » Docile, automatique, la volonté définitivement brisée, le cœur gonflé de douleur impuissante, le pauvre empereur, dans ses vêtements d'apparat, se

dressa sur les hautes terrasses. Mais le lien avec ses dieux était rompu. Des injures l'accueillirent, et des pierres et des flèches. Un prince, qui s'était soulevé aux côtés de Cuitlahuac, lui porta le coup fatal. C'était Cuauhtemoc, l'Aigle qui tombe, un descendant du roi poète Netzahualcoyotl, un jeune homme de dix-huit ans, qui allait devenir l'âme de la révolte, et dont les Mexicains modernes ont fait leur Vercingétorix.

Après une bataille titanique sur les marches du grand teocalli et où les Espagnols et les dieux, mortellement embrassés, roulèrent parmi l'or, les charognes, le sang, les flammes, Cortès décida qu'il fallait tenter une sortie, abandonner Mexico, battre en retraite. C'était aussi l'avis d'un soldat nommé Botello et qui était astrologue et quelque peu nécromant. L'évasion eut lieu dans la nuit du 30 juin au 1er juillet 1520. En grand silence, à travers un brouillard épais, les Espagnols suivirent la chaussée de Tlacopan, jetèrent un pont volant sur le premier canal. Tout à coup un cri éclate : « Les *teules* s'en vont ! » Le tambour d'Huitzilopochtli retentit. La lagune se couvre de canaux. Bataille infernale, nuit funeste, nuit triste. « Mort aux méchants ! criaient les Indiens. Mort à ceux qui nous ont fait tant de mal ! » La masse des chevaliers en fuite roule dans la boue, sous la pluie du ciel et la pluie des flèches. Enfin, une petite troupe ensanglantée se retrouvait à Popohtla, rangée autour de son capitaine. Celui-ci s'assit au pied d'un cèdre, qui existe toujours sous le nom de l'Arbre de la Nuit Triste, et il pleura.

Où étaient les vaillants capitaines : Francisco de Morla, Juan Velazquez de Léon, et Lares, le bon cavalier ? Et l'astrologue Botello à qui son astrologie n'avait servi de rien ? Quatre cent cinquante Espagnols étaient morts et quatre mille



Masque de Quetzalcoatl



Masque de Tezcatlipoca

Indiens alliés, on avait perdu des chevaux, l'artillerie, les bagages, le trésor. Pendant plusieurs jours, les rescapés marchèrent devant eux, traînant leurs blessés titubants, leurs boiteux et leurs manchots, mangeant leurs chevaux morts. Un soldat, exténué de faim, dévora le foie d'un de ses compagnons morts et, sur l'ordre de Cortès, fut pendu. Il fallut encore se battre contre une embuscade d'Indiens qui, tout à coup, barra la route. Grâce à monsieur Saint Jacques de Compostelle, les Espagnols purent rassembler un extrême reste d'énergie et les disperser. Enfin, ils parvinrent à la rafraîchissante fontaine qui marquait la limite du territoire tlaxcaltèque : ils étaient chez leurs amis. Les principaux de cette nation vinrent avec de grandes marques d'affliction recevoir Cortès : « O Malintzin, Malintzin, combien nous avons de regret pour votre malheur et celui de vos frères, et de tous ceux des nôtres qui sont morts avec eux ! Nous vous avions dit bien souvent de ne pas vous fier à la gent mexicaine. Enfin, le mal est fait... » Ils disaient encore aux Espagnols qui se jetaient dans leurs bras : « Nous vous tenions déjà pour très braves : que dirons-nous à présent ? »

On soigna les blessés, parmi lesquels Cortès lui ; même qui avait perdu deux doigts de la main gauche et qui dut être trépané pour une grave blessure à la tête. Puis, cette âme superbe reprit la lutte. Il voulait reconquérir Mexico, où, Cuitlahuac venant de mourir, un farouche adversaire se dressait devant lui, ce jeune Cuauhtemoc, que les Espagnols appelèrent Guatimozin. Lui aussi pansait les blessures de son parti, il redressait les ruines de la ville et apprenait à ses troupes à employer les armes de l'ennemi.

Cortès prépare la reconquête, organise ses alliances, entreprend d'assiéger Mexico en se rendant maître du lac. C'est à Tlaxcala que les Indiens ses alliés construiront la flotte nécessaire, treize brigantins dont les pièces démontées seront transportées et convoyées jusqu'à Texcoco où il a fixé sa résidence. Là, huit mille ouvriers acolhuaques creusent un canal pour conduire la flotte au

lac. Le 28 avril 1521, la flotte était lancée, bénie par le P. Olmedo en présence de toute l'armée castillane et de ses alliés. Cette campagne suprême fut affreuse et interrompue, à Xochirnilco, sur la lagune, à deux lieues et demie de Mexico, par un nouveau désastre et une nouvelle retraite. Et de nouveau nous voyons les nuages de la douleur, mais non du découragement, s'amasser sur l'âme du conquérant. Il pleure ses deux écuyers : Pedro Gallego et Francisco Martin qu'on appelait Vendaval, car il était un peu fou comme le vent du Sud. De cette heure tragique il nous est resté un souvenir dans la romance :

*Il est à Tacuba, Cortès* ,
*Avec son vaillant escadron.*
*Il est là, triste et en grand'peine* ,
*En grand'peine et en grand'douleur,*
*La main droite sur une joue* ,
*Et la main gauche à sa ceinture* ...

C'est alors qu'un de ses soldats, le bachelier Alonso Perez, s'approcha de lui et lui dit : « Seigneur capitaine, ne soyez pas si triste. Ce sont là choses qui arrivent à la guerre. Allez, on ne dira pas de votre Grâce :

*Dessus la roche Tarpéienne*
*Néron contemple Rome en flammes* ...

Mais don Fernand lui répondit qu'il n'était triste que d'une chose : c'était de penser aux grands travaux qu'il leur faudrait subir avant de redevenir les maîtres. Néanmoins, avec l'aide de Dieu, ils se remettraient bientôt à l'œuvre. Quelques Espagnols, dont le capitaine Bernai Diaz del Castillo, montèrent sur la terrasse du temple de la ville. De là on voyait, dans la nuit, les innombrables canots couvrir la lagune, et la silhouette de la grande Tenochtitlan, la cité perdue, et le sanctuaire où battait le cœur d'Aztlan, où régnait la fureur

d'Huitzilopochtli, l'endroit où avaient été installés les quartiers des Espagnols et d'où ils étaient partis en fuyant, mais où il faudrait bien qu'ils revinssent un jour, définitivement. Mais devant cette tâche surhumaine il y avait de quoi demeurer épouvanté. « Car, ajoute le vaillant chroniqueur, notre venue en cette Nouvelle-Espagne n'était point chose d'hommes humains, mais il fallait bien penser que la grande miséricorde de Dieu était notre soutien. » Puis la retraite se poursuivit vers Texcoco, dans des nuits orageuses où il était impossible de faire des rondes et où retentissaient les cris tragiques des Indiens, à travers les villages sinistres où l'on adore les serpents.

Le siège de Mexico reprit, pendant des jours et des jours, sur eau et sur terre. De nouveau on se battit aux pieds du temple d'Huitzilopochtli, sur les terrasses duquel les Espagnols pouvaient voir, la nuit, à la lueur des brasiers, leurs compatriotes prisonniers, la tête emplumée, contraints de danser devant la diabolique figure, avant d'être étendus sur la pierre du sacrifice. Ces furieux combats s'achevèrent par la destruction de la cité. A Guatimozin prisonnier, Cortès fit demander pourquoi il avait consenti à perdre sa capitale à un tel prix, alors qu'il lui avait si souvent adressé des propositions de paix. « Dites au capitaine, répondit le noble monarque, que j'ai fait mon devoir en défendant ma ville et mon royaume, comme il eût fait le sien, si j'avais tenté de les lui ravir. » Et tendant lui-même son poignard : « O Malintzin, je suis à ta merci. Délivre-moi de l'existence ! » Cortès lui répondit par de non moins fières paroles. Mais quelque temps plus tard, il ne l'en soumit pas moins à la torture, afin de lui faire révéler l'emplacement de ses trésors. C'est alors que Guatimozin, sur son lit de feu, adressa à son compagnon de supplice, le cacique de Tacuba, qui se plaignait, les fameuses paroles : « Et moi, crois-tu donc que je sois sur un lit de roses ? »

Cortès garda désormais Guatimozin auprès de lui, comme il avait fait Montezuma, et peut-être se prit-il pour lui de la même sorte d'amitié étrange et féroce. Il le garda comme témoin de la grande œuvre qu'il allait accomplir :

la prise de possession du Mexique, son exploration, l'assimilation de ses peuples, l'institution et la création d'un vaste empire pour l'Espagne, *Hispania Victrix*.

# III

## SCHÉMA DES AVENTURES.

Cortès reconstruit Mexico et parachève, par diverses expéditions, ('exploration et la conquête du Mexique : Alvarado conquiert le Guatemala sur les Mayas. Garay, envoyé dans le Panuco, se soulève ; Cortès va au Panuco et réduit la rébellion de son lieutenant et celle des Indiens. Olid, envoyé dans le Honduras, se soulève à son tour ; Cortès part pour cette région. Les Espagnols poursuivent, sur les traces de Magellan et d'El Cano, la recherche de la route des Moluques ; et, sur les traces de Solis et de Cabot, ils cherchent à pénétrer le continent sud-américain en remontant les fleuves de la Plata. Cortès fait explorer le Pacifique. Núñez Cabeza de Vaca traverse d'Est en Ouest le Mexique. On recherche sur le versant pacifique, des pays fabuleux. De nouvelles expéditions au Guatemala se heurtent à la résistance des Mayas. Du caractère et de la fin de Cortès. Tandis que Pizarre, parti de Panama, conquiert le Pérou, d'autres conquérants s'efforcent de le rejoindre en venant de l'Atlantique. Federmann, Quesada, Belalcazar se rencontrent à Bogota. Belalcazar, venu du Pérou, avait déjà rencontré à Quito Alvarado, auteur d'une extraordinaire et inutile traversée des Andes. Suite des explorations de la Plata : les conquérants s'établissent au Paraguay ; certains finissent par percer le continent et parvenir au Pérou.

De Mexico conquise et reconstruite — les quatre quartiers de San Juan, San Pablo, San Sébastian et Santa Maria ayant succédé aux quatre quartiers de Moyotlan, Teapan, Aztacalco et Culpopan — Fernand Cortès envoya des expéditions à travers tout le Mexique pour la conquête et le peuplement des terres et la fondation des cités. Il avait des pensées hautes et songeait à imiter en toutes choses Alexandre de Macédoine. Aux Mayas du Guatemala qui résistaient il envoya Pedro de Alvarado, le féroce Tonatiuh, le Soleil toujours dévorant. Lequel, dès qu'il eut éprouvé la mauvaise volonté de ces gens, commença de brûler leurs villes pour leur bien et leur pacification. A son arrivée en un lieu nommé Xilaxu, il rencontra, à la tête d'une nombreuse armée, le cacique Tecun-l/man et le provoqua en combat singulier. Un quetzàl survolait le chef indien, dont il était le *nahual*, c'est-à-dire l'esprit protecteur, et menaçait l'Espagnol de ses coups de bec. Mais l'Espagnol le perça de sa lance à

la gorge, là où, sur un fond de plumes vertes, s'étalent les plumes de pourpre, car le quetzal est oiseau et arbre, arbre de plumes rouges, oiseau de feuillage vert. Et le chef indien expira du même coup qui avait tué le chant de l'oiseau.

Après deux ans de séjour au Guatémala, Pedro de Alvarado revint au Mexique, et s'embarqua à Vera Cruz pour l'Espagne. Là il obtint, par cédule du 18 décembre 1527, la charge de gouverneur général du Guatémala.

Dans les montagnes du Panuco, sur le golfe du Mexique, un lieutenant de Cortès, Francisco de Garay, tente de se rendre indépendant. Garay n'avait pas compris la leçon de Cortès, selon quoi on ne pouvait réussir au Mexique, entre les différentes nations, que par une politique de division et d'alliances. Il faut entendre à ce sujet don Fernando d'Alva Ixtlilxochitl, l'historien espagnol de sang chichimèque, descendant des anciens rois de Texcoco : « Quand les Espagnols se présentèrent dans le Nouveau Monde sans alliés, ils ne firent rien d'important, et ils eurent toujours le dessous ; ils ne demeuraient vainqueurs que lorsqu'ils avaient des auxiliaires indigènes ; ceux-ci commençaient toujours le combat et menaient la danse. » C'est donc avec des alliés que Cortès réduisit le Panuco ; Sandoval en paracheva la conquête en faisant brûler quatre cents chefs. Quant à Garay, il se rendit à Cortès ; les deux conquérants se réconcilièrent, conclurent un mariage entre leurs enfants et, au soir de Noël, assistèrent côte à côte à la messe de minuit et banquetèrent ensemble. Le lendemain, Garay fut pris de vives douleurs, dont il mourut.

Dans la région des Hibueras, c'est-à-dire le Honduras, Cortès avait résolu d'envoyer Cristobal de Olid. Celui-ci devait explorer les ressources de ce pays où l'on disait que les plombs des filets de pêche sont d'un alliage de cuivre et d'or. Et comme Cortès ignorait encore le succès de Magellan, Olid devait aussi, dans sa pensée, découvrir le détroit, l'introuvable détroit qui assurerait au roi d'Espagne le plus court chemin des Epices « sans risques ni périls, disait Cortès dans une lettre à l'empereur Charles-Quint, pour les navires qui iraient et viendraient, parce qu'ils se trouveraient toujours dans ces royaumes et

seigneuries de Votre Majesté, où ils pourraient se ravitailler, se réparer selon leurs besoins, en quelque part qu'ils abordassent, étant dans les possessions de Votre Majesté ».

Il ne servait de rien de répondre à Cortès : « Monsieur, laissez-moi reposer, car, en vérité, je suis las de servir. » Olid dut partir pour les Hibueras. « Allez, fils Cristobal de Olid, » lui avait dit don Fernand en lui donnant des croix et des médailles de la Vierge. Et les deux hommes s'étaient séparés avec de grandes manifestations de paix et d'amitié. Olid était un capitaine de valeur, avec une grosse crevasse à la lèvre inférieure, et qui, dans la conversation, parlait d'une voix rude et épouvantable. Mais cette écorce cachait une vive ambition. Dès qu'il se vit chargé d'un poste de commandement, cet homme qui n'aurait jamais dû qu'être commandé, perdit la tête. Sur les conseils du tortueux gouverneur Diego de Velasquez, il résolut de s'emparer pour son compte, c'est-à-dire au nom du roi, du pays des Hibueras. Cortès envoie contre le rebelle un autre lieutenant, Francisco de las Casas. A la suite de combats et d'intrigues, Las Casas égorge Olid. Cependant Cortès avait décidé lui-même de venir rétablir l'ordre. Il laissa derrière lui sa capitale où les factions allaient aussitôt recommencer leur jeu et se mit en route, à la tête d'une puissante armée. Les Mexicains en avaient fourni la plus grande part. Il emmenait avec lui toute sa maison, un riche bagage, la fidèle dona Marina et le prince captif Guatimozin. Voyage terrible, à travers la forêt vierge du Yucatan, et qui dura de longs mois. Les vapeurs tropicales remontent à la tête du conquérant vieilli, exaspéré, aux ambitions de qui s'ajoutent des ambitions perpétuellement nouvelles et s'opposent sans cesse les incertitudes et les trahisons. Parvenu dans Acala, il apprend que son royal otage Guatimozin conspire contre les Espagnols, et il le condamne à mort avec son compagnon de captivité, le roi de Tacuba.

Avant le supplice, les deux captifs reçurent les consolations de dona Marina et des frères de la Merci. Fray Juan, moine de cet ordre, qui connaissait un peu

leur langue, les confessa. Le roi de Tacuba déclara qu'il bénissait la mort, puisqu'il lui était donné de périr en même temps que son seigneur Guatimozin. Et celui-ci, au pied de la potence, s'adressa à Cortès : « O capitaine Malintzin, depuis longtemps je te comprenais et je connaissais la fausseté de tes paroles. Je savais que tu me réservais cette mort, puisque j'avais commis la faute de ne pas m'arracher moi-même la vie lorsque tu entras dans la ville de Mexico. Pourquoi me fais-tu mourir injustement ? Que Dieu t'en demande compte ! » Le chroniqueur Bernai Diaz del Castillo, qui nous rapporte fidèlement ces choses, — car, pour lui, « la vérité était chose sacrée », — ne peut se défendre d'un mouvement d'horreur et de compassion. « Et moi, dit-il, je pris vraiment en pitié Guatimozin et son cousin. Je ne pouvais oublier qu'ils m'honoraient de prévenances pendant la route, en toutes choses dont je pouvais avoir besoin, et surtout en me fournissant des Indiens pour aller chercher la nourriture de mon cheval. Ces supplices furent très injustes, et ils passèrent pour tels aux yeux de nous tous qui fîmes cette expédition. »

C'est pendant cette même expédition que le conquérant perd la compagnie de dona Marina. Il la donne en mariage à un gentilhomme des siens, don Juan Jaramillo. Comme elle avait reçu la concession de propriétés dans son pays d'origine on pense qu'elle y acheva sa vie en travaux domestiques, auprès de son époux. Ainsi la douce princesse exotique, servante amoureuse des étrangers et mère d'une race métisse, et le dernier prince mexicain, vaincu, humilié et mal résigné, disparaissent-ils ensemble de l'existence du vainqueur, au crépuscule de sa carrière. Carrière qui devait demeurer encore pleine d'inquiétudes épiques, d'impatiences, de retours triomphaux, mais aussi traversée par les tracasseries et les accusations sinistres.

*

* *

Cependant les Moluques restent l'un des soucis de l'ubiquité espagnole. Le commandeur Garcia Jofre de Loaysa part de la Corogne le 24 juillet 1525 pour renouveler l'exploit de Magellan et d'El Cano, retrouver la *Trinidad*, un galion de leur armada qui est demeuré dans l'archipel austral, resserrer le lien qui, autour de la ceinture planétaire, rattache leurs découvertes à la monarchie impériale. A son tour, il laisse des forces en route, le galion *San-Gabriel* qui, après avoir touché les côtes du Brésil, y oublie des déserteurs et revient en Espagne, le galion *Santiago* qui, après le passage du détroit, se perd dans le Pacifique et se réfugie en Nouvelle-Espagne. D'autres pertes sont à déplorer, en navires, et aussi en hommes, celle du commandeur lui-même et celle d'El Canoqui l'accompagnait.

Une autre expédition part sur les traces de Loaysa. Elle est dirigée par Sébastien Cabot, mais celui-ci, parvenu à Pernambouc et à l'île Santa Catalina, abandonne son entreprise magellanienne pour se faire explorateur continental et strictement américain. Il a retrouvé les déserteurs du *San-Gabriel* et aussi quelques survivants des navigations que, bien des années auparavant, vers 1512 ou 1513, Juan Diaz de Solis avait accomplies à l'embouchure du Grand Parana. Et Solis y avait trouvé la mort. Ces épaves humaines rapportent à Cabot le récit d'un naufragé légendaire, Alejo Garcia, qui aurait pénétré à l'intérieur des terres, découvert les territoires du futur Paraguay, traversé le Chaco, atteint les cordillères du Pérou. C'en est assez pour que Cabot oublie les capitulations qui lui ordonnent le voyage des Moluques et de Tarse et d'Ophir, de Cipango et du Cathay. Il descend dans les flots de la Mer Douce, s'engage dans le Parana aux vingt-deux bouches et s'enfonce dans les pays fantastiques, Domaine du Roi Blanc, Terre des Césars, Sierra de l'Argent. Quand il en reviendra, il n'aura, certes, fait, comme le lui reproche le chroniqueur Oviedo, « que rechercher ce qu'il n'a pas trouvé et désirer ce qu'il n'a pas vu ». Mais c'est là l'histoire de bien des explorations.

Fernand Cortès reçoit de l'empereur l'ordre d'envoyer des navires au secours des navigateurs égarés dans leur tour du monde, la *Trinidad* perdue dans le réseau des îles de l'Epicerie, l'armada de Loaysa, celle de Sébastien Cabot. De Zacatula, où il a établi ses arsenaux sur le versant pacifique, Cortès, le 31 octobre 1527, envoie trois caravelles sous la direction de son parent Saavedra, qui atteint les Espagnols établis à Tidore où ils rivalisent d'influence avec les Portugais. Mais Saavedra meurt au cours de sa tentative de retour en Nouvelle-Espagne. Sur ce point du parcours, par où l'Espagne achèverait le circuit de ses possessions de terre et de mer, les vents sont contraires. Cortès, âme impériale que nul espace n'assouvit, ne se tient pas pour battu. Il s'obstine à pousser au delà de l'Océan l'étendue de sa puissance et poursuit ses constructions maritimes. « Sire, écrit-il à son souverain, j'estime ces navires plus que je ne saurais dire, car je tiens pour assuré qu'avec eux et la grâce de Dieu je serai cause que Votre Majesté sera en ces parties maîtresse de plus de royaumes et seigneuries que l'on n'en connaît à ce jour dans notre nation... Et je crois que si j'en use ainsi, il ne restera plus rien à faire à Votre Grandeur pour devenir monarque du monde. » Il lance de nouvelles expéditions dans notre actuel golfe de Californie qui mérite alors le nom de Mer de Cortès. Plus tard, l'expédition de Ruy Lopez de Villalobos, organisée par le vice-roi Mendoza, tentera encore le voyage de la Nouvelle-Espagne aux Moluques et, encore une fois, échouera dans le retour des Moluques à la Nouvelle-Espagne. Il faudra attendre l'exploit du P. Urdaneta, ancien compagnon de Loaysa et de Saavedra, pour proclamer la possibilité de ce *retour du Ponant*.

Cependant les conquérants poursuivaient l'exploration du golfe du Mexique. En 1519 Alonso Alvarez de Pineda, dix ans plus tard Panfilo de Narvaez, et dix ans encore plus tard Hernando de Soto reconnaissent la région du Mississipi ou, comme disent les Espagnols, du Saint-Esprit. Hernando de Soto, ancien serviteur de Pedrarias Davila et combattant des guerres de l'isthme, se détache, parmi les conquistadors, comme une figure généreuse et

chevaleresque. On le retrouvera au Pérou, auprès de François Pizarre. Rentré en Espagne, après ses campagnes du Pérou, il s'est marié et jouit du fruit de ses travaux. Mais la nostalgie de l'Amérique l'a repris : il a vendu ses biens et a obtenu de Charles-Quint le titre d'adelantade de la Floride et le gouvernement de Cuba. Il s'est embarqué à Sanlúcar de Barrameda en 1538 et a organisé une expédition singulièrement puissante, mille hommes et onze navires. Il remonte le Mississipi et meurt des fièvres. Ses soldats enterrent le cadavre, puis craignant que la tombe ne soit profanée par les Indiens, le déterrent et le placent dans un tronc d'arbre creusé. Cette pirogue descend le plus majestueux des fleuves, emportant le corps du gentilhomme vers une tombe inviolée.

Cependant, Álvar Núñez Cabeza de Vaca, échappé de l'expédition de Panfilo de Narvaez, vit pendant plusieurs années avec les Indiens de la Floride, apprend d'eux l'art de guérir les blessures et mille tours de sorcellerie. En compagnie de deux autres Espagnols égarés et de l'esclave nègre Azamor, il traverse tout le Mexique, depuis la Louisiane jusqu'à Culiacan, allant de tribu en tribu et s'en faisant bien voir grâce à ses diableries. Celles-ci réussissent, car par de sages et concertées restrictions mentales le faux magicien substitue à ses rites païens d'efficaces oraisons au vrai Dieu et à ses saints. Il regagne Mexico le 23 juillet 1536.

Le ponant continental n'est pas moins attirant que le ponant maritime. Est-ce dans la région de Culiacan que se trouvent les cités fabuleuses : Cibola, Quivira, les Sept Villes ? Ou bien, par une contraction des deux Amériques, ces cités ne se confondent-elles pas avec les royaumes d'Alejo Garcia, au Sud, ou avec les trésors du Cuzco conquis par Pizarre au Pérou et dont on apprend d'étranges merveilles. Les esprits ne peuvent se faire à l'idée que la mer du Sud s'étend au Nord. Il faut que la Nouvelle-Espagne rejoigne le Cathay et forme un seul continent avec l'Asie. Fray Marcos de Niza, franciscain, qui avait été au Pérou avec Pizarre, au Guatémala avec Alvarado, découvre, dans la région californienne, du haut d'une montagne, une gigantesque ville de pierre, avec

ses terrasses et ses coupoles, mais les Indiens l'assurent que ce n'est là que la plus petite des Sept Villes. De Culiacan, quelques années plus tard, l'expédition de Vazquez Coronado part pour le Nord-Ouest, à la recherche des villes fantastiques, découvre le Colorado et s'avance jusqu'aux limites du Dakota et du Nebraska.

Un fidèle compagnon de Cortès, — et qui l'avait aidé à la cour contre les méchantes intrigues de Velazquez et de l'archevêque Fonseca, — Francisco de Montejo, nommé gouverneur et capitaine général des villes et républiques du Yucatan, prend possession du pays des Mayas. Mais les descendants de cette race irréductible lui opposent la plus farouche résistance. A Yobaïn, le franciscain Diego de Landa rapporte avoir vu un grand arbre aux branches duquel un capitaine espagnol pendait des Indiennes ; et aux pieds de ces femmes il pendait, à leur tour, leurs petits enfants. Dans cette ville, et à Verey, à deux lieues de là, deux Indiennes « furent pendues qui n'avaient à expier d'autres crimes que leur beauté ». On voulait prouver ainsi aux Indiens que les Espagnols



COSTUMES DE GUERRE DES INDIENS DU MEXIQUE



BOUCHES DE L'ORÉNOQUE

étaient insensibles à leurs femmes. Mais les soldats eux-mêmes s'indignèrent, et le souvenir de ces deux belles martyres n'est pas resté moins vivace chez les Espagnols que chez les Indiens.

Dans la province de Chectemal, Alonso Davila se heurte aux troupes commandées par Gonzalo Guerrero, ce renégat, ancien compagnon de captivité d'Aguilar et qui avait refusé de rejoindre, avec celui-ci, ses compatriotes. Il est, à présent, contre ceux-ci, capitaine d'armées indiennes. Plus tard survinrent les franciscains qui, peu à peu, et malgré une vive opposition, prirent le pas sur les soldats. Les Mayas, alors, parurent accepter de se convertir, à la condition du retrait définitif des soldats. Les croix et les Vierges remplacent les dieux abattus. Mais voici que les nouveaux catéchumènes voient reparaître une bande de coquins espagnols qui offrent de leur rendre leurs idoles contre des esclaves. Cet étrange marché ne contribuera pas peu à déconsidérer les chrétiens dans l'esprit des Mayas. Leur patrie poursuivra longtemps encore sa résistance. L'orage ne cessera de gronder aux royaumes souterrains de Xibalba.

Mais, dans son ensemble, la Nouvelle-Espagne semble deyoir mériter son nom et devenir bientôt l'une des plus ardentes et magnifiques créations de la mère patrie. La gloire de Cortès n'eût pas été totale, si le guerrier, en lui, n'avait pas été 'doublé du civilisateur et si, à côté de ses plans d'explorations maritimes, il n'avait appliqué ses pensées aux plantations et à l'industrie. On voudrait qu'il fût mort dans son domaine privé de Cuernavaca, ou parmi les mûriers qu'il avait fait venir pour l'élevage des vers à soie, ou dans les mines de Zacatecas, ou sur les rivages du mystérieux Ponant, au milieu de ses arsenaux et de ses chantiers, tout tendu vers des conquêtes nouvelles et semblable à Faust qui, comme lui, chargé d'expériences, dont quelques-unes furent coupables, succombe, parmi ses ouvriers, à la vision d'un rivage futur, surgi des eaux, terre libre peuplée d'hommes libres. Faust a, lui aussi, commis des crimes, il a brûlé

la cabane de Philémon et Baucis. L'homme d'action compte ses violences et ses orgueils, endosse leur charge et se tourne vers la plénitude de l'avenir. Cortès, sur le seuil de la mort, se raidit au souvenir de ses péchés et des implacables déterminations et des colères froides dont il était coutumier. Car, « lorsqu'il était très fâché, raconte son portraitiste Bernai Diaz del Castillo, une veine de sa gorge s'enflait, et une autre de son front, et parfois, si son ennui devenait extrême, il jetait son manteau, mais ne "disait aucune parole vilaine ni injurieuse à ses capitaines ou à ses soldats ; il était très patient ; qu'on sache qu'il se trouva des soldats assez insolents pour lui parler sans mesure : alors il ne leur répondait rien d'excessif et, bien qu'il y eût matière pour cela, tout au plus leur disait-il : « Taisez-vous ou allez avec Dieu, et dorénavant prenez garde à ce que vous direz, car il vous en coûtera cher, ou je vous ferai punir. »

Cette fureur grave et soutenue et qui, hélas ! l'avait parfois entraîné plus loin que ces amers discours de chef, il doit, dans ses dernières années, l'employer à sa propre défense. De sorte qu'il ne mourut point au sein de ses œuvres et en pleine et féconde activité, comme il l'aurait mérité, imais en Espagne, dans la disgrâce et l'oubli. Loin (était le temps où César, le recevant à Tolède, l'avait fait asseoir à son côté et, par lettres patentes, et pour le remercier des fidèles et loyaux services qu'il avait rendus à la couronne par la découverte et le peuplement d'un si vaste territoire, lui avait fait don de vingt-trois mille vassaux et l'avait nommé marquis del Valle de Oaxaca. Ce triomphe, à son retour à Mexico, avait été aigri par des accusations de concussion et de meurtre qui, vraisemblablement, dépassaient le champ, sinon le nombre de ses réels forfaits et, venues de bas, ne pouvaient atteindre que sa tristesse et son mépris. Il était retourné en Espagne et, cette fois, n'y avait plus trouvé le même accueil. Infatigable et voulant prendre part à l'expédition que l'on préparait pour Alger, il s'y engagea comme volontaire. Cet homme, que tant de mers avaient glorieusement porté, fut jeté sur la côte par la tempête. Trois ans plus tard,

Fernand Cortès mourait à Séville, sans avoir revu son empire. *Inter natos mulierum non surrexit major*.

*
* *

Tandis que, parti de Panama et de ce nœud de rayonnement dans le Pacifique qu'avait formé la découverte de Balboa, Francisco Pizarro accomplissait la conquête de l'empire du Pérou, d'autres conquérants, venus de la mer des Caraïbes et de l'Atlantique, s'efforçaient de le rejoindre en perçant le continent méridional. Les uns, sur les traces de Cabot, remontaient la Mer Douce et le fleuve de la Plata, ou de l'argent, dit aussi fleuve de Solis, vers les sierras visitées par le fantastique marin Alejo Garcia. D'autres, partant de la Côte des Perles, entrevue par Colomb à son troisième voyage, s'enfonçaient dans la grande forêt tropicale, entre l'Orénoque et les Andes, le golfe de Maracaïbo et le golfe de Guayaquil — soit Venezuela, Colombie, Equateur. Là, aucune route, l'Amérique sous son aspect le plus massif, un climat terrible, et la résistance des Indiens sauvages dont certaines tribus pratiquent des festins rituels anthropophagiques. Le P. Fray Jacinto de Carvajal rapporte des Caraïbes que celui d'entre eux qui aspire à être initié à la classe des capitaines ou nobles doit tuer de sa main trois ennemis mâles et les faire cuire dans sa tribu. Il en emporte les bras, les poitrines et les cuisses, les fait sécher, les enveloppe dans de la paille et rapporte chez lui ces précieux morceaux en prenant bien soin d'observer certaines règles de jeûne et de silence. Après quoi la tribu se rassemble et l'on choisit un vieille Indienne de haut lignage qui fera cuire toute cette viande dans une énorme marmite, d'une contenance de six à huit botiches d'eau. « Et je vous supplie, dit le bon père, de ne pas vous étonner de la dimension de cette marmite, car j'en ai vu chez ces peuples de plus de quinze botiches aux bouches du rio Cabra et chez le cacique de la nation mapoya.

Ladite viande cuit à petit feu durant trois jours, cependant que tous les Caraïbes mangent et boivent ; seul le tueur et candidat à l'initiation garde son jeûne. Au bout de trois jours, et alors que les Indiens sont complètement ivres, la vieille dame noble distribue la viande cuite avec l'aide d'une autre vieille, du même clan que le jeûneur, et prétendante, elle aussi, à la même dignité. Chacun des invités reçoit une très petite quantité de viande, car ainsi le veut la cérémonie, à moins que l'on en use de la sorte afin que tout le monde puisse participer au repas. »

Les Chibohas du plateau de Bogota, à certaines époques, sacrifiaient un enfant de quinze ans. Ils le liaient à une colonne, le perçaient de flèches et lui arrachaient le cœur qu'ils offraient à Bochica, héros civilisateur de cette nation. On rapporte aussi que, lorsqu'ils intronisaient leur roi-dieu, ils le plaçaient au centre de la lagune de Guatabita, sur un radeau de joncs, somptueusement décoré. Aux quatre coins brûlaient des bûchers parfumés de térébenthine. Tout autour du lac, les Indiens, coiffés de couronnes d'or et de plumes, allumaient des feux. Alors le nouveau cacique se mettait nu et quatre vassaux montaient sur le radeau pour l'oindre de poudre d'or. Et les cornes et les tambours et les danses saluaient, sur les eaux où il voguait, l'Indien Doré — El Dorado.

Diego de Ordaz, que nous avons vu affronter le feu du Popocatepetl, obtient de la Couronne des capitulations pour découvrir et peupler les contrées comprises « entre le Venezuela et le fleuve Marañón ». (Il semble que l'on ait confondu alors le Marañón et l'Orénoque.) Ordaz arme cinq vaisseaux, part de Sanlúcar de Barrameda le 20 octobre 1530 et parvient aux bouches de l'Orénoque, dont le nom, dans la langue des Tamanaques, signifie couleuvre enroulée. Son exploration échoue lamentablement. Presque tous ses gens périrent de faim et de fièvre ou furent happés par la forêt tropicale et se perdirent parmi les Indiens.

D'autres explorations, parties, celles-là, de Coro, au Venezuela, furent dirigées par des Allemands que commanditaient deux banquiers de l'empereur,

les Welser d'Augsbourg, ou, selon la prononciation espagnole, les Belzares. Mais le plus brillant exploit accompli dans ce cœur du continent fut celui du licencié Jimenez de Quesada, grenadin, fondateur de la Nouvelle-Grenade, créateur de la future Colombie. Avec une flottille de ciniq cents hommes, par eau et par terre, il remonte et suit le cours du Magdalena, à travers les plus durs travaux. Les inondations obligèrent les explorateurs à dormir la nuit dans les arbres, tandis que leurs chevaux étaient dans l'eau jusqu'aux sangles. La faim les contraignit à manger chats et chiens et jusqu'au cuir de leurs boucliers. Le chroniqueur Fernández de Piedrahita rapporte l'histoire d'un de ces soldats qui devint fou pour avoir tenté de manger un crapaud. Des sept cents hommes que comptait la colonne à son départ, il en restait cent soixante-dix, lorsqu'elle arriva dans le pays du grand cacique Bogota, parmi les mines d'émeraude et les trésors de la Maison du Soleil. Le 6 août 1538 les Espagnols y fondaient Santa-Fé.

Là-dessus Quesada apprit par des Indiens qu'une armée d'autres hommes blancs venait du Sud, amenant avec eux des animaux inconnus. Et les Indiens dessinèrent sur leurs messages la forme du porc. Bientôt parut une armée abondamment pourvue et ravitaillée, commandée par Sébastien de Belalcazar, lieutenant de Pizarre, et qui venait du Pérou, en quête d'El Dorado, après avoir conquis le pays que nous appelons aujourd'hui l'Equateur.

D'autres chrétiens étaient annoncés par ailleurs, du côté d'où venait le soleil, et qui menaient de nombreux chevaux. C'étaient, ceux-là, des gens de l'Allemand Federmann, qui arrivaient de Coro, près du golfe de Maracaïbo. Ainsi trois bandes, créatrices de trois contrées nouvelles, celle de Quesada, venue de Colombie, celle de Belalcazar, venue du Pérou et de l'Equateur, celle de Federmann, venue du Venezuela, se retrouvaient en un lieu si éloigné de la mer, tant de celle du Nord que de celle du Sud. Elles campaient chacune au sommet d'un triangle, à six lieues à peine les unes des autres, le campement de Quesada occupant la vallée de Bogota, et c'était là chose merveilleuse et qui

étonnera tous ceux qui l'apprendront. Ainsi que l'écrivaient, dans leur Relation à l'empereur Charles-Quint, Juan de San Martin et Alonso de Lebrija, gens de Quesada, « plût à Notre-Seigneur que ce fût pour son plus grand service et celui de Votre Majesté » !

Mais il faut à tout ceci ajouter encore une admirable rencontre. Ce Sébastien de Belalcazar venait lui-même, à Quito, de se heurter à un puissant rival. Qui ? Le prodigieux Pedro de Alvarado, l'impétueux Tonatiuh, le lieutenant de Cortès, le conquérant du Guatémala. Jaloux de nouveaux lauriers, ce personnage fabuleux accourait, lui aussi, à la poursuite des trésors péruviens. De Puerto Viejo, sur la côte Pacifique, il s'était lancé vers l'intérieur du continent, traversant les enchantements, les horreurs et les concerts de la forêt vierge équatorienne, parmi les fauves, les fourmis, les serpents, apprenant à reconnaître les fruits nouveaux, les sèves poisseuses, les beurres végétaux — l'arbre qui sent l'ail. Là, des Indiens vivaient en béhétries, dans le plus grand désordre sexuel ; ils déformaient les crânes des enfants et ornaient leurs temples de têtes réduites, comme font aujourd'hui encore les Jibaros. Dans le temple de Manta ils adoraient une énorme émeraude. Après la forêt vierge, il faut gravir la Cordillère et affronter un froid mortel. Ce passage des Nevados est un des épisodes les plus tragiques de l'épopée américaine. Espagnols et Indiens tombent gelés. Ceux qui survivent marchent « comme des trépassés ». Les cendres projetées pair le Cotopaxi en éruption rendent l'air irrespirable. Une proclamation a permis aux soldats de prendre et de garder pour eux — sauf à payer plus tard le quint royal — autant d'or que chacun pourra en porter sur la charge de l'expédition. « Mais, écrit le chroniqueur Herrera, aucun ne se présenta pour ramasser les pierres précieuses et les métaux abondants sur le chemin. Et ce fut une chose notable que des gens qui ne se mettaient en tel péril que par la cupidité dudit trésor non seulement n'en fissent nul cas, mais encore se moquassent de la proclamation. Il y en eut même qui ordonnèrent aux nègres qui portaient leur butin de s'en aller au diable, car le seul or

véritable était le manger. » Ainsi, après avoir suivi une route que nul n'a jamais plus suivie depuis, les troupes d'Alvarado parvinrent enfin à Quito, capitale des Caras, et trouvèrent l'endroit déjà occupé par Belalcazar. Celui-ci, de son côté, est surveillé par Almagro qui craint une rébellion de ce lieutenant des conquérants du Pérou. Mais Alvarado simplifie déjà le problème en abandonnant le terrain : il vend ses hommes et son armada pour cent mille pesos à Belalcazar et s'en retourne au Guatémala. Belalcazar reprend son chemin vers le Nord. Et c'est alors qu'il rencontre Quesada et Federcnann. Les aventures se croisent, enfermant dans leur réseau ce continent touffu, hérissé de fièvres tropicales et de vents glacés.

*
* *

Au contraire, les expéditions atlantiques qui, pour rejoindre, à travers le continent, le Pérou, s'engageaient dans le sillage de Diaz de Solis, de Sébastien Cabot et du légendaire Alejo Garcia, trouvaient une rouite tracée, celle de la Mer Douce, c'est-à-dire du Rio de la Plata. Au bord de son estuaire, en février 1536, l'adelentade don Pedro de Mendoza fonde le port de Nuestra Senora Santa Maria de Buen Aire. Quelques poignées de chacune cinquante à cent cinquante hommes, posent, le long du Parana et du Paraguay, des forts qui ne résistent pas toujours aux attaques des Guaranis, à celles des tigres, à la famine. Il n'est pas rare que les conquérants se nourrissent d'herbes et de vers, et même de chair humaine. Ils devront finalement abandonner la jeune et précaire Buenos-Aires qui ne sera définitivement fondée qu'en 1580. Dans ces expéditions téméraires, deux capitaines se couvrirent de gloire : Juan de Ayolas qui, avec cent vingt hommes, franchit le Capricorne, parvint au lieu qu'il baptisa la Candelaria, à la frontière actuelle du Paraguay, du Brésil et de la Bolivie et, à son retour, fut massacré avec tous ses compagnons. Et Domingo

Martinez de Irala qui fit du fort d'Assomption du Paraguay — Asuncion — la capitale d'une puissante colonie, un port bien outillé pour les expéditions fluviales et aussi — grâce à la libéralité des Guaranis en faveur de ces pauvres Espagnols perdus au fond des terres et démunis de femmes — le paradis mahométan des conquistadors. Il semble que le désarmement et l'abandon de Buenos-Aires puisse être considéré comme l'acte d'audace décisive qui correspond, pour les conquérants de la Plata, à ce que fut la destruction de la flotte pour les conquérants du Mexique et — comme on verra plus loin — le refus de quitter l'île du Gallo pour ceux du Pérou. Martinez de Irala s'établit avec quatre cents hommes et un millier d'Indiens munis de canots, sur le 25e degré, au cœur du continent, laissant aux Espagnols du rivage une lettre avec des instructions sur sa situation : « Nous prions par grâce tout chrétien qui verrait cette lettre que, s'il ne se trouve pas en possession de nous secourir et décide de rentrer en Espagne ou dans quelque autre partie des Indes, il veuille bien transmettre ladite lettre à quelqu'un qui puisse suivre nos traces et faire sa relation à Sa Majesté ou à ces messieurs de la *Contratacion* des Indes de la cité de Séville, afin que, sachant notre état, ils nous puissent secourir. Ce port est le meilleur qui soit sur ce fleuve pour les bateaux et pour les gens, et où quiconque pourra s'établir au mieux, sauf à se garder des tigres, qui sont nombreux... »

Ici nous retrouvons Álvar Núñez Cabeza de Vaca, l'extraordinaire Tête de Vache, perceur de continents qui, à son épopée mexicaine, va ajouter une randonnée paraguayenne de quatre cents lieues en soixante-dix jours.

Arrivé à la Cour, retour de Mexico, Cabeza de Vaca reçoit des capitulations pour aller au secours de Ayolas ou de son successeur. Il part de Sanlúcar de Barrameda le 2 novembre 1540, avec une armada de deux navires et une caravelle, et débarque cinq mois plus tard à l'île de Santa-Catalina, face à la côte brésilienne. Il y apprend ce qui s'est passé à Buenos-Aires, où il envoie la moitié de ses forces pour exécuter la remontée du fleuve. Quant à lui, il va

gagner Asuncion directement, à travers les terres, et se lance dans les montagnes de l'actuel état brésilien du Parana.

En décembre 1542, l'adelantade Cabeza de Vaca retrouve Irala à Asuncion et tous deux préparent le voyage à la Sierra de l'Argent, sur les traces d'Alejo Garcia et de l'infortuné Juan de Ayolas. Irala part en reconnaissance, ses Indiens errent dans les déserts du Chaco, mais il atteint un poste qu'il baptise Los Reyes, où les Indiens lui montrent les verroteries que leur avait laissées Alejo Garcia, « le Portugais qui avait fait la guerre dans ce pays et y était entré avec beaucoup d'Indiens, mais en n'emmenant avec lui que cinq chrétiens... »

Une autre expédition, celle de Hernando de Ribera, pénètre chez les Jarayes, y entend parler du pays des Amazones : à dix journées de là on rencontre des femmes qui possèdent beaucoup de métal blanc et jaune ; les assises de leurs maisons sont de ce métal ; elles ont l'une d'entre elles pour chef, elles sont très guerrières, et les Indiens, leurs voisins, les redoutent, en particulier certaine tribu d'Indiens, de très petite taille, qu'elles ont vaincue, et chez qui, à une certaine saison de l'année, elles vont chercher les pères de leurs enfants. Plus loin, on doit trouver un vaste lac, qui est la demeure du Soleil. Plus loin encore, la Contrée des nègres barbus, à visage d'aigle, et semblables à des Mores. Plus loin enfin on trouve des chrétiens et de grands navires qui flottent sur l'eau salée. A travers ces récits, les conquérants du Paraguay rejoignirent en pensée les explorateurs du Pacifique et les conquérants du Pérou. Mais la jonction réelle va se faire. Nuflo de Chaves remonte le Pilcomayo, ce fleuve immense qui se jette dans le Paraguay à Asuncion même et prend sa source si loin au Nord-Ouest. Il aperçoit peut-être la Sierra du Métal. Martinez de Irala, qui y parvient enfin, y trouve des Indiens parlant castillan. Interrogés, ceux-ci répondent que la ville voisine s'appelle Chuquisaca et que leur maître est un huiracocha, c'est-à-dire un gentilhomme espagnol.

# IV

## PÉROU

Tableau sommaire de la civilisation des Incas. Après l'échec de l'expédition d'Andagoya, François Pizarre et Almagro entreprennent la conquête du Pérou. Atahualpa est fait prisonnier à Caxamarca. Les premiers galions chargés des trésors du Pérou arrivent à Séville. Almagro entreprend la conquête du Chili et se révolte contre Pizarre ; il est tué. Pizarre est assassiné à son tour. L'histoire des guerres civiles du Pérou se poursuit avec la révolte de Gonzalve Pizarre. On peut faire de l'Inca Garcilaso de la Vega la figure symbolique de l'intégration de la civilisation péruvienne au génie espagnol.

La civilisation andine connaissait l'élevage. Cependant le laxna ne produit pas de lait ni ne peut servir comme bête de trait ou de selle. Il n'en a pas moins été — et il est toujours — un compagnon pour l'Indien des Andes, dont il fait un berger : si bien que cette civilisation, ayant pris l'aspect pastoral, se rapproche de nous et rappelle des secrets, des connaissances, des traits de méditation et de mélancolie qui ne nous sont pas étrangers. Nous ne sommes pas loin de comprendre cette tristesse du regard du lama qui a lu aux astres les catastrophes promises à la race des Quechuas et des Aymaras et qui continue d'y lire les signes et les fatalités de leur asservissement.

Ces peuples possédaient d'ailleurs une science agricole supérieure à celle de tous les autres peuples de l'Amérique. Les Intcas, qui les ont conquis et réunis en un vaste empire s'étendant sur plusieurs des actuelles républiques : le Pérou, l'Equateur, la Bolivie, une partie du Chili et le nord-ouest de l'Argentine, avaient établi un vaste système d'irrigation. Ils avaient également accompli d'énormes travaux de terrassement en gradins, destinés à empêcher l'éboulemenit des terres. Leurs villes étaient reliées par de larges et longues routes, que parcouraient les courriers portant des messages. Mais le Pérou, inférieur sur ce point au Mexique, ignorait l'écriture. On y employait des

*quipus*, cordelettes de nœuds et de fils de couleur dont le nombre et les dispositions formaient des signes.

Pour ce. qui est du génie artistique des Péruviens, on sait les merveilles qu'ils produisirent dans les domaines du tissage et de la céramique. Tissus de fil d'agave, de coton, de laine de lama, dont les couleurs sont restées aussi vives, poteries de Nazca à la décoration crochue, poteries de la côte à la décoration carrée, poteries à visages d'homme, à têtes de puma ou à corps de poulpe, et celles-là qui sifflent comme l'animal qu'elles figurent, toutes ces précieuses merveilles où le rouge domine, avec une entente sobre et sombre du jeu dès teintes, nous ouvrent un horizon de formes, nous révèlent un style, une zone d'art et d'expression absolument inconnus et qui ne ressemblent à rien.

Ils connaissaient des herbes singulières. Et d'abord la coca, plante très profitable : les Espagnols le reconnaîtront vite. Le P. Blas Valera n'observera-t-il pas malicieusement que cette plante possède une grande vertu, c'eist que la dîme de sa culture constitue la plus grande part de la rente de l'évêque, des chanoines et des autres ministres de l'église cathédrale du Cuzco ? Mais les Espagnols ont aussi reconnu ses autres qualités, médicinales et hygiéniques. Un gentilhomme castillan rencontre un jour sur une route du pays récemment conquis un pauvre diable de compatriote qui allait à pied, portant sur son dos sa fillette âgée de deux ans. « Comment pouvez-vous marcher,, ainsi chargé ? » demande le gentilhomme. Le pauvre soldat répondit qu'il n'avait pas assez d'argent pour s'offrir un Indien. Et comme il parlait, on voyait sa bouche pleine de coca. Or les Espagnols, à ce moment, considéraient encore la coca des Indiens comme une plante diabolique et la coutume d'en mâcher comme idolâtrique et vile. Et le gentilhomme s'indigna : « Mais pourquoi mangez-vous de cette chose dégoûtante et abhorrée des Espagnols ? — En vérité, monsieur, répondit le pauvre soldat, je ne la détestais pas moins que vous, mais la nécessité m'a forcé à imiter les Indiens. Sachez que, si je n'en avais pas, à cette heure, la bouche (pleine, je ne pourrais porter la charge que j'ai sur lie dos. »

Les effets de la coca tiennent en effet du prodige. Elle permet de produire les plus grands efforts sans ressentir faim ni fatigue. Elle préserve de beaucoup de maladies. Elle garde le corps du froid., Mise en poudre, elle guérit les plaies et fortifie les os brisés. Une autre plante péruvienne qui séduisit les étrangers est le tabac, dont écrira des merveilles l'illustre docteur sévillan Nicolas Monardes dans son traité *des choses apportées de nos Indes, et de la pierre bézoard ainsi que de l'herbe scorzonère* (Séville 1565).

Le premier Inca fut Manco Capac, fils du Soleil, qui survécut au déluge, introduisit les arts au Pérou et régna avec sa sœur et épouse, la reine Marna Ocllo Huaco, fille de la Lune. Comme Pharaon, l'Inca épousait sa sœur. Mais il y avait aussi, par-delà, et même par-dessus ce couple divin, d'autres dieux, survivances peut-être de divinités autochtones, vaincues et intégrées par les Incas, à moins qu'ils ne répondent au désir des premiers Espagnols de retrouver, dans les croyances des Péruviens, la notion intuitive et abstraite d'un Démiurge. Ce Démiurge serait Pachacamac, nom composé de *Pacha*, qui est l'univers, et de *Camac*, qui, selon Cieza, de Léon, veut dire : *créateur*. Mais l'Inca Garcilaso de la Vega qui, dans ses *Commentaires Royaux*, rapporte l'histoire et les mœurs de ses ancêtres, corrige cette interprétation. Car, observe-t-il, Cieza de Léon, « étant Espagnol, ne savait pas la langue aussi bien que moi, qui suis Indien Inca ». *Camac* est le participe présent du verbe *cama*, qui veut dire *animer*. Pachacamac serait l'animateur et l'âme du monde.

Il y avait aussi une autre divinité spirituelle, qu'on appelait Huiracocha, et qui fut peut-être un dieu des Aymaras. D'après une tradition, il apparaît comme la force génératrice et volcanique qui soulève les montagnes et creuse les vallées avec une tige de bambou qui nous rappelle la sarbacane du héros maya Huhnahpu. Il emplit de sa force un arbre au pied duquel s'assit la déesse Cauillaca ; celle-ci mangea du fruit de l'arbre et accoucha d'un fils. Puis elle s'enfuit avec son enfant, poursuivie, par le dieu et, en arrivant à l'Océan, la

déesse et son divin amant furent transformés en rochers dans le voisinage du lieu qu'on appelle Pachacamac.

Huiracocha est aussi comme le pendant péruvien de Quetzalcohuatl et de Kukulcan ; c'est le civilisateur venu par mer ou surgi des eaux du lac Titicaca, et l'annonciateur des hommes blancs. Les Péruviens appelent volontiers ceux-ci les huiracochas. Enfin on fait de Huiracocha l'origine des Incas et des Oreillons qui semblent néanmoins avoir été deux castes différentes. L'Inca Garcilaso, en bon Indien hispanisé et qui tend à rationaliser les souvenirs de sa mémoire ancestrale, pense que le premier Inca, le fondateur de la dynastie, ce légendaire Manco Capac, dont on place la venue historique entre le XI^e^ et le XIII^e^ siècle, « dut être simplement quelque Indien de bon entendement » et qui n'apporta à son peuple autre chose que la loi naturelle. Mais il fallait envelopper celle-ci de quelque apparence fabuleuse. Aussi se présenta-t-il comme fils du Soleil et se fit-il agrandir les oreilles pour paraître sortir de la noble et pure tribu des Oreillons.

« O Huiracocha ! priaient les Incas, seigneur de l'univers, que tu sois homme, que tu sois femme, seigneur de la reproduction, qui que tu sois, ô seigneur de la divination, où es-tu ? Que tu sois dessus, que tu sois dessous, ou peut-être tout autour de ton trône splendide et de ton sceptre, oh ! écoute-moi... Créateur des hommes, ton serviteur te parle. Daigne le regarder, souviens-toi de lui, le roi du Cuzco... » Ils disaient encore : « O Créateur, qui accomplis des merveilles, miséricordieux créateur, fais que les gens se multiplient sans mesure et qu'il y ait des créatures et que les terres et les peuples soient à l'abri du péril... O terre imère, garde ton fils, l'Inca, sur toi, sans crainte et pacifique ! . .. » Ils priaient aussi les totems des *ayllus*, qui sont les clans. Et chaque province, chaque nation, chaque quartier d'une ville avait aussi son *biutca*, ou totem, qui le condor, qui le faucon, ou le puma, ou le lac, ou la mer. « O pères huacas, ancêtres, aïeux et pères, grand aïeul qui nous créas, créateur de nos constantes nécessités, puissant défunt, approchez du Créateur

vos fils et vos petits-enfants, et à votre fleur et à vos fils donnez l'être pour qu'ils soient heureux avec le Créateur, comime vous l'êtes vous-mêmes. »

Sur leur *quena*, qui est une flûte, les Quechuas modulaient des (chants de douleur et de mélancolie, dont le génie inspire toujours les pauvres Indiens d'aujourd'hui. Leurs sages grands-prêtres, les *amautas*, composaient des poèmes festifs ou des tragédies. D'autres sortes de poètes, les *haravicus*, composaient des *harahuis* ou *yaravis*, qui sont d'adorables élégies, le soupir de cette race attendrissante. « Est-ce dans le nid du pukuy-pukuy — que ma mère me mit au jour — pour avoir des peines — pour pleurer comme à cette heure — tel le pukuy dans son nid ? . .. » « . . . Oiseau-mouche vert, au cœur rouge — qu'est-ce qui opprime mon cœur ? — Quand viendra l'aube, je m'en irai tenter la fortune dans mes montagnes... » « Ma mère m'a mis au monde, làs ! — dans un nuage de pluie, làs ! — pour aller de porte en porte, làs ! — pareille à la pluie pour pleurer, làs ! — pareille au nuage pour tourner, làs ! — pour aller de porte en porte, làs ! — comme la pluie au gré du vent, làs ! » Dans les fêtes garçons et filles, au son du tambourin, chantent : « Cerf qui ne t'échappes pas — tu seras caressé dans mes mains — ah, mon frère ! » Et un garçon souffle sur la tête du cerf : « Caressé, caressé, caressé — enceinte, enceinte, enceinte... » « Flamme, ma flamme, bonne flamme... » s'exclame le berger solitaire dans sa froide montagne. Il chante aussi : « Petite vigogne, petite vigogne, donne-moi ta fourrure de neige ! » A toute cette nostalgie mâcheuse de coca va répondre la profonde plainte andalouse ; ce sera le « dialogue de la quena et de la guitare », dont parle si bien aujourd'hui le conteur péruvien Ventura Garcia Calderon. On ne peut plus distinguer l'une de l'autre dans des couplets comme ceux-ci :

*Quand elle a perdu son consort*
*La triste tourterelle aimante,*
*En ses peines elle trébuche,*
*Court, vole, retourne et s'en va .*

*
* *

*Que ma mémoire m'est cruelle*
*Chaque fois qu'elle représente*
*Ton image trop adorée*
*Morte fleur ou jaspe glacé.*

*
* *

*Tant que me durera la vie,*
*Je poursuivrai ton ombre errante,*
*Dussent à mes pas s'opposer*
*L'eau, le feu, la terre, le vent* .

Mais les Incas avaient aussi leurs chants de triomphe, les *haylli*, par quoi ils célébraient leurs rois et le Soleil, et dont ils rythmaient les travaux sacres de la campagne : « Ayau haylli, ayau haylli ! — Tes semailles ont-elles du piment — car en son nom je pourrai venir ? — Tes semailles ont-elles des fleurs — car je viendrai à leur place ?...» Plus tard, ce genre de chants ayant plu au maître de chapelle de la cathédrale de Cuzco, il en fit un cantique pour orgue destiné à la fête du Très Saint Sacrement, et l'Inca Garcilaso nous rapporte comment, étant jeune, lui et plusieurs de ses camarades métis, vêtus en Indiens, avec chacun une petite charrue à la main, ils représentèrent dans une procession la cérémonie agraire des anciens Incas. Et le haylli résonna sous les voûtes de lia cathédrale chrétienne, « pour la grande joie des Espagnols et l'extrême contentement des Indiens, à voir que les premiers choisissaient leurs chants et

leurs danses pour célébrer la fête du Seigneur notre Dieu, qu'ils appellent, eux, Pachacamac, celui qui donne vie à l'univers ».

On ne saurait assurer péremptoirement que les Incas eussent pratiqué les sacrifices humains. Le doux et tendre Garcilaso prétend que non. Il rapporte avoir souvent entendu son père le capitaine Garcilaso de la Vega Vargas, comparer les deux républiques du Mexique et du Pérou et louer celle-ci de n'avoir pas connu les diaboliques abominations de l'autre. Cependant les chroniqueurs espagnols parlent tous de sacrifices d'enfants, et aussi de jeunes gens. En tout cas, les Incas pratiquaient les enterrements de personnes bel et bien vivantes. Il est vrai que celles-ci se prêtaient de bonne grâce, et même avec enthousiasme, à ces sortes de cérémonies, en chantant, dansant et buvant. Aux funérailles des rois et des reines, à celles de certains hauts seigneurs, on enterrait vivants les femmes du harem et les serviteurs. Certains historiens prétendent qu'on les tuait avant de les enterrer. Notre Garcilaso proteste contre pareille assertion, car elle laisse supposer que d'aucuns profitaient de la circonstance pour se débarrasser de leurs ennemis, ce qui eût été « grande inhumanité, tyrannie et scandale ». « Ce qu'il y a de certain, poursuit Garcilaso, c'est qu'eux-mêmes s'offraient à la mort, et souvent ils étaient si nombreux qu'il fallait en interrompre le compte et leur dire que, pour le moment, celui-ci était suffisant, que ceux qui restaient finiraient bien par mourir peu à peu et aller ainsi rejoindre leurs bien-aimés maîtres. » On rapporte qu'aux funérailles de Huayna Capac, qui fut un grand roi, on permit ainsi l'enterrement de quatre mille personnes.

Les Péruviens aimaient aussi beaucoup la claustration, et les chroniqueurs s'étendent à l'envi sur l'institution des Vierges du Soleil qui étaient extrêmement nombreuses et dont la règle était sévère. Si l'une de ces vestales délaissait la surveillance de lia flamme sacrée ou la confection du pain et de l'enivrante boissorr destinés aux fêtes, pour courir quelque aventure avec un homme, elle était enterrée vive. Il fallait cependant faire la preuve que si elle

était enceinte, c'était bien des œuvres d'un homme. Si la preuve n'était pas apportée, on attribuait cet accident au Soleil.

Les Péruviens croyaient à la résurrection du corps et la voulaient aussi totale que possible. Ils recueillaient minutieusement leurs cheveux et leurs ongles coupés et les mettaient dans les trous ou les fentes des murs. « Souvent, rapporte l'Inca Garcilaso, j'ai demandé (pour voir ce qu'ils diraient) à divers Indiens et dans divers moments pourquoi ils faisaient cela, et ils m'ont toujours répondu la même chose : à savoir que nous tous qui sommes nés, nous devons revivre au monde (car ils n'ont pas de verbe pour dire ressusciter), et les âmes doivent se lever des tombeaux avec tout ce qui fut de leur corps. Et afin que nos âmes n'aient pas à s'arrêter à chercher leurs cheveux et leurs ongles (car il doit y avoir ce jour-là un grand tumulte et une grande presse), nous les réunissons ici, afin qu'elles se lèvent plus promptement. Et même, si cela était possible, nous devrions toujours coucher au même endroit. » Garcilaso et les autres chroniqueurs tendent, naturellement, à voir dans des principes si scrupuleusement observés et illustrés la preuve que les lumières naturelles avaient déjà éclairé ces Gentils et qu'ils étaient d'eux-mêmes inclinés à reconnaître la vraie foi. Il y avait cependant de mauvais esprits chez eux, et fort raisonneurs. Tel cet empereur Tupac Inca Yupanqui, dont le P. Blas Valera nous rapporte les propos singulièrement sceptiques en matière de religion : « D'aucuns disent que le Soleil vit et qu'il fait toute chose. Et la preuve qu'il ne vit pas se déduit de ce que, tout en tournant toujours, il ne se fatigue jamais. S'il était une chose vivante, il se fatiguerait comme nous. Ou, s'il était libre, il irait visiter d'autres parties du ciel où il ne va jamais. » Tels étaient les syllogismes du grand Tupac Inca Yupanqui[1] Au reste, ce despote éclairé pensait, fort aristocratiquement, qu'il faut une religion pour le peuple. « Il n'est pas bien, disait-il, d'enseigner aux enfants des plébéiens les sciences qui appartiennent aux nobles ; il est à craindre, en effet, qu'ils ne s'élèvent et ne s'enorgueillissent et ne ruinent la république. Qu'il leur suffise d'apprendre les

métiers de leurs pères. Gouverner et commander n'est pas le fait des plébéiens, et c'est faire offense à cet office et à la république que de les commettre aux gens du commun. »

Aussi bien les castes sont-elles immuables, ainsi que toutes les divisions des quatre grandes provinces qui composent l'empire, le Tahuantinsuyu. L'élément de base de cet empire qu'on a appelé socialiste ou communiste est l'*ayllu*, le clan, le village, la commune agricole. Par ailleurs, l'Inca a établi une administration décimale, s'exerçant par décuries et centuries, dont il est assez difficile d'estimer à quel point elle coïncide avec les *ayllus*. En général, le centurion semble se confondre avec le chef de *l'ayllu*. La population est répartie en classes, dont l'inférieure est formée par les peuples vaincus et transférés d'une province à l'autre. Les castes supérieures habitent le Cuzco, le nombril du monde, la résidence de l'Inca. La répartition des terres se fait comme chez les Aztèques et, comme chez les Aztèques, une terre publique est réservée pour l'entretien des fonctionnaires et l'approvisionnement des magasins en temps de disette : ce sont les biens de l'Inca et du Soleil.

L'impériale cité du Cuzco, qui fut fondée par le premier Inca, Manco Capac, garde dans ses murailles cyclopéennes le temple du Soleil, tout fourré et caparaçonné d'or. A sa place les Espagnols fonderont un jour l'église de Saint-Dominique. Sur l'autel (« appelons-le ainsi, dit Garcilaso, bien que les Indiens n'aient jamais su bâtir un autel ») étincelait la figure du Soleil, toute rayonnante de flammes, que l'un des conquérants, dans la même nuit où ils eurent pillé la ville sainte, devait jouer, gagner et perdre : ce conquérant fut Mancio Serra de Leguizano, brelandier enragé. Du souvenir die cette partie nocturne vient le dicton : « Dépêche-toi de jouer le Soleil avant qu'il ne se lève. » Plus tard, le chapitre ou municipalité du Cuzco voulut corriger ce cavalier de sa funeste passion et le nomma pour un an alcalde ordinaire : il se vit, dès lors, à tel point occupé du service de la patrie qu'il ne toucha plus une carte de toute l'année et finit par guérir de son vice. Mais ce disque d'or qu'il

avait joué est-il bien le dieu des Incas ? On tient, en effet, d'une autre source que les Indiens avaient caché le dieu avec tout le trésor du Cuzco et que les Espagnols ne trouvèrent qu'un soleil de remplacement. Certes, le ! butin des Espagnols au Cuzco et dans tout l'empire fut immense : il suffit à éblouir le vieux monde et à le faire vaciller sur ses bases économiques. Il n'en reste pas moins qu'après la conquête les Indiens racontaient que si on considérait tous les trésors enfouis dans les temples et les sépultures de tout l'empire, la brèche faite par les conquérants était très mince. « Et pour faire plus claire et patente la comparaison, ils prenaient une mesure de maïs et en retirant une poignée, ils disaient : les chrétiens ont eu ceci, le reste est en un lieu tel que nous n'en savons rien nous-mêmes. » Le diable avait gardé la meilleure part.

*
* *

Un pauvre hère de conquistador, Pascal de Andagoya, nous apparaît comme le précurseur de la découverte et conquête de l'empire des Incas. Mais il dut passer la main à un trio de personnages pourvus de quelques meilleures ressources, bien qu'assez démunis. A Panama, que gouvernait Pedrarias Davila, le fameux mort ressuscité, Francisco Pizarro — ou, à la mode française, François Pizarre — avait, pour cette entreprise, conclu un pacte d'amitié avec un autre gueux du nom de Diego Almagro et avec un certain P. Luque, que l'on tenait pour fou et qui, ayant quelque argent, s'était fait leur commanditaire. Ils n'avaient rien signé, Pizarro et Almagro ne sachant pas lire, mais avaient fait le signe de croix sur le missiel du prêtre et partagé en trois la même hostie. Les trois compères avaient proposé au malchanceux Andagoya de le dédommager, mais celui-ci s'estimait assez payé par la gloire de leur avoir ouvert la route : il ne voulait d'eux aucun argent, car s'ils lui en remboursaient les frais, il ne leur resterait plus, sur les misérables six mille pesos qu'ils avaient

rassemblés, de quoi même commencer l'affaire. Il s'en fut donc soigner ses rhumatismes et, après marchandages avec le sordide gouverneur Pedrarias Davila qui riait jaune en donnant son assentiment, il fut décidé que Pizarre serait le chef de l'entreprise. Il partirait en avant à travers les mers découvertes par Balboa — Balboa qu'il avait arrêté jadis sur l'ordre de Pedrarias. Il partirait sur un des navires de Balboa — un de ces navires qui, au prix de si durs travaux, avaient été transportés d'un océan à l'autre.

Pizarre avait alors, en 1525, cinquante ans. Quand on considère que Cortès en avait trente-six lorsque, quatre ans auparavant, il avait définitivement conquis Mexico, on peut regarder Pizarre comme un conquistador chevronné et dont on ne s'attendait pas à voir la carrière se rouvrir. Sa figure est d'ailleurs moins complète et a moins de style que celle de son illustre cousin et compatriote, mais peut-être est-elle plus représentative de la généralité des conquistadors, presque tous sortis de la masse plébéienne, gens de pur instinct, aventuriers à l'état nu. Né comme Cortès dans la pauvre Estrémadoure, berceau de conquérants, François Pizarre était le bâtard d'un certain écuyer hidalgo, capitaine des armées de Gonzalve de Cordoue et père négligent. Son enfance s'était écoulée à garder les cochons au village de Trujillo. Almagro n'avait guère meilleure origine : celui-ci avait même toujours ignoré son père. Son nom n'était que celui du village où il avait été exposé et trouvé. Pizarre est certes un aventurier d'envergure, mais avec d'étranges incertitudes de caractère, qui le font souvent vaciller entre les conseils de ses encours et de la bande de ses frères plus ou moins légitimes, Fernando, Juan, Gonzalo, et celui qui avait nom Francisco Martin de Alcantara. Il semble cependant avoir employé beaucoup d'art et d'autorité à prendre constamment les devants sur son associé Almagro et à imposer à celui-ci le soin des campagnes de secours et d'approvisionnements. D'où vinrent des querelles et, finalement, sa perte.

Ce procédé offrait sans doute à Pizarre le triomphe des découvertes, mais au prix de combien de maux et de périls ! Ses premières pérégrinations sur une

côte inconnue, ses longues attentes dans des lieux brûlants et inhospitaliers, tel ce port qui fut baptisé port de la Faim, ne laissent pas d'exciter l'impatience de ses soldats, tandis qu'Almagro le suit dans ses courses, rapporte des vivres de Panama et, dans une mauvaise rencontre, perd un œil. On ne peut se nourrir en ces parages que de coquillages et de ces fruits nommés mangles qui, pour croître dans l'eau salée, sont d'une saveur amère. Il faut prendre garde aux crocodiles et subir l'assaut des Indiens, irrités de la venue de ces étrangers qui ont des cheveux au menton et vont vagabondant à travers le monde, sans terre ni parents, et n'ayant d'autre lignage que l'écume de la mer. Pizarre s'établit à Tacamuz, où les habitants portent le visage semé de clous d'or, puis se rabat Sur l'île du Gallo. Almagro est allé chercher du renfort à Panama, auprès du gouverneur qui vient de succéder à Pedrarias Davila. La révolte gronde chez les soldats demeurés à terre. L'un d'eux cache une lettre dans l'un des pelotons de laine que la femme du gouverneur a demandé qu'on lui rapportât de chez les Indiens. Et cette lettre porte un quatrain satirique qui peint cruellement la situation :

*Mon bon monsieur le gouverneur,*
*Voyez la chose de près :*
*Là-bas s'en va le recruteur,*
*Ici demeure le boucher* .

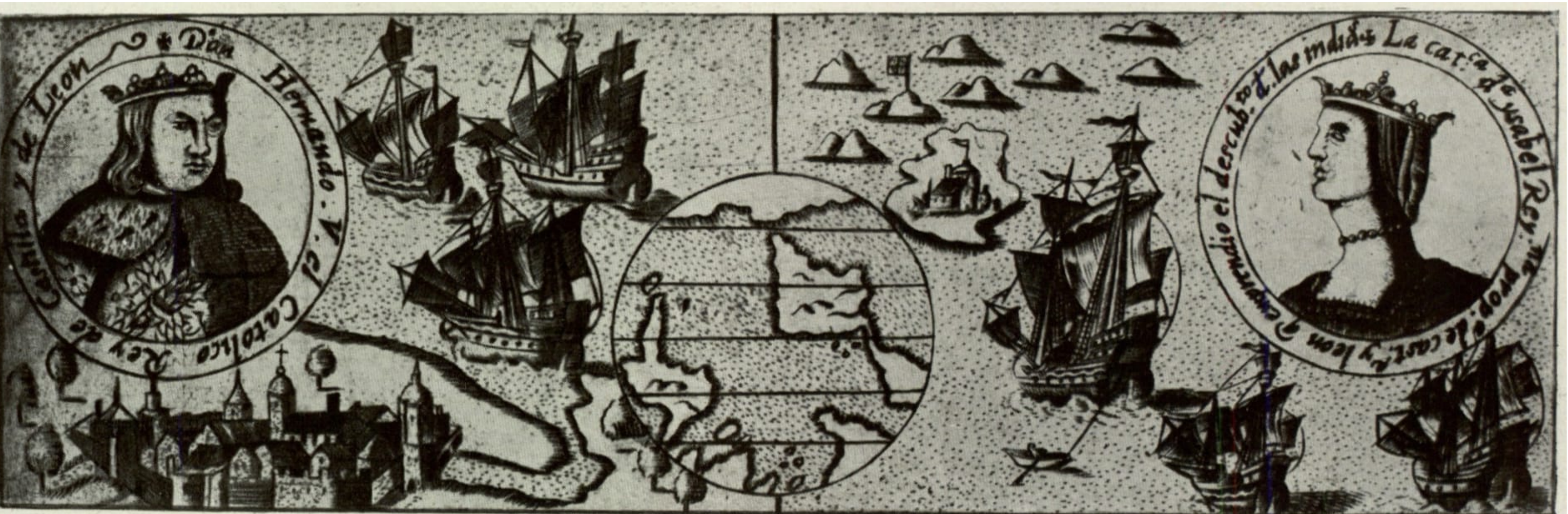
Le gouverneur, voyant que l'affaire tourne mal, veut y mettre fin et envoie son lieutenant Juan de Tafur délivrer les soldats de l'île du Gallo. C'est alors que Pizarre, renouvelant l'audace de Cortès, trace une ligne sur le sol. Que ceux qui veulent s'en aller s'en aillent ! Mais treize vaillants restent avec Pizarre du côté de l'aventure, de la peine et de l'or.

Les treize de l'île du Gallo, qu'on a appelés aussi les treize de la gloire, demeurèrent cinq mois dans leur refuge, auprès de leur chef, jusqu'au retour d'un des navires, grâce auquel ils poursuivirent leurs découvertes et

rapportèrent à Panama des étoffes, de l'or et de l'argent. Puis François Pizarre s'en fut en Espagne et revint nanti par la Couronne de capitulations en bonne et due forme qui le faisaient gouverneur et adelantade. Almagro recevait le titre plus modeste de lieutenant de Tumbez, une des capitales des Incas. Le P. Luque était sacré évêque de cette même ville. Les promesses qu'apportait à l'Espagne la possession de nouvelles contrées surpassaient les satisfactions déjà acquises par la conquête du Mexique, se substituaient, d'autre part, au vieux désir d'établir la route du détroit vers les Moluques.

Le gouverneur Pizarre continua donc la conquête et le peuplement du Pérou de la façon qui pouvait être la plus convenable au service de Sa Majesté et au bonheur des naturels. A mesure qu'il s'avançait, il faisait connaître à ceux-ci que, s'ils lui faisaient la guerre, il aurait le regret de les détruire ; pour ceux qui accepteraient la paix, il recevrait leurs caciques avec amitié. Et, tantôt pacifiant le pays, tantôt guerroyant, flanqué du P. Fray Vicente de Valverde, dominicain, il pénétra au cœur du Pérou sur lequel régnait alors l'Inca Atahualpa, fils du grand Huayna Capac.

Le grand Huayna Capac avait eu deux fils, l'un, Huascar, son héritier légitime, l'autre Atahualpa, qui était bâtard, mais vers qui il semble qu'allassent toutes les dileetions de son père. Fort de cette tendresse, Atahualpa nourrissait de grandes ambitions. Huayna Capac tomba malade d'une épidémie de petite vérole qui fit des ravages dans son empire. Et il lui fut ordonné de ne plus assaisonner ses plats de sel et de piment, ni de boire de *chicha*, qui est la boisson fermentée qu'on tire du maïs. On imagine que cette dernière recommandation lui fut désagréable, sinon funeste, car il était grand buveur. Pierre Pizarre rapporte, dans sa chronique, qu'il pouvait boire comme trois Indiens réunis, et sans jamais s'enivrer. Et quand on lui demandait le secret d'un pareil privilège, ce prince, qui avait toujours été




**Bandeau représentant le roi Ferdinand V et la reine Isabelle**
(extrait de l'ouvrage de Herrera, *Historia de los Castellanos*)




PLAN DE LA VILLE DE CUZCO

charitable, répondait qu'il buvait pour les pauvres. Enfin, étant couché dans son lit d'agonie, il vit entrer trois nains qui lui dirent : « Inca, nous venons te chercher. » Il appela les siens, et leur demanda ce qu'étaient ces trois nains, et comme personne ne les avait vus, il comprit qu'il lui fallait mourir. On consulta les magiciens qui ordonnèrent de sortir l'empereur de sa chambre et de le mettre au soleil. Ils assuraient la guérison immédiate. Ainsi fit-on, et dès qu'il fut au soleil, Huayna Capac expira.

Son fils légitime Huascar fut proclamé son successeur, au Cuzco, cependant qu'Atahualpa demeurait gouverneur de Quito. Et l'on comprit vite que l'empire allait être déchiré entre les deux frères et qu'il se pourrait que Huascar n'eût pas le dessus, car dès le commencement de son règne il commit une grave faute. Il mit les morts contre lui. Il faut bien comprendre, en effet, quelle puissance détenaient les morts dans l'empire des Incas. C'étaient eux qui accumulaient les trésors dans leurs sépulcres, et les vaisselles d'or et d'argent et les provisions de maïs et les coupes de chicha ; c'était à leur service que finissait de s'employer l'existence des vivants ; et l'on ne pouvait rien obtenir de ceux-ci sans qu'ils eussent à consulter le bon vouloir de leurs chères momies. Or, Huascar résolut d'en finir avec cet intolérable despotisme. « Un jour il se fâcha contre les morts, rapporte Pierre Pizarre, et déclara qu'il les ferait tous enterrer et qu'il leur enlèverait tout ce qu'ils avaient. Car il ne devait plus y avoir de morts, mais rien que des vivants. Les morts lui volaient tout le meilleur de son royaume. » Aussi faut-il penser que, lorsque Atahualpa se souleva, les morts prirent son parti. Le Soleil, aussi, vint à la rescousse. Huascar vainquit d'abord et fit Atahualpa prisonnier, mais le Soleil vint le délivrer. Et dès lors, dans les guerres civiles qui se poursuivirent entre les deux frères, la victoire fut au rebelle.

Lorsque les Espagnols envahirent le Pérou, Atahualpa, maître de l'empire, avait sa résidence à Caxamarca, tandis que Huascar était gardé en surveillance au Cuzco. Pizarre se dirigea vers Caxamarca où, selon ce qu'il apprit, l'autre

avait quelque trente à cinquante mille hommes. Ses lieutenants eussent préféré éviter la rencontre et marcher sur Pachacamac où il y avait de grands trésors, mais Pizarre leur fit observer qu'Atahualpa pourrait en induire que les Espagnols le redoutaient. Or, ceux-ci fussent-ils en nombre inférieur, le secours de Notre-Seigneur suffisait à les rendre plus forts. Il fallait donc, sans se laisser distraire, affronter Atahualpa, vers qui ne les menait aucune mauvaise intention, mais celle de lui révéler la vérité de notre sainte foi catholique. Là-dessus les conquérants s'enfoncèrent dans des sierras qui ne sont pas moins froides que celles de Castille.

Des messagers d'Atahualpa leur apportèrent dix brebis et lui parlèrent de leur maître, de sa puissance et des victoires qu'il avait remportées sur Huascar. François Pizarre, sans se laisser intimider, leur répondit : « Je ne doute pas qu'Atahualpa soit grand seigneur et grand guerrier. Mais sachez que mon maître, l'empereur, qui est roi des Espagnes et de toutes les Indes et Terre-Ferme et du monde entier, a de nombreux serviteurs, plus grands seigneurs qu'Atahualpa, et que ses capitaines ont vaincu et fait prisonniers de plus grands seigneurs qu'Atahualpa ou son père ou son frère. S'il veut mon amitié et me reçoit en paix, ainsi que l'ont fait d'autres seigneurs, je lui serai bon ami et l'aiderai dans sa conquête, et il restera à la tête de son Etat. Car je traverse ces terres en long, jusqu'à découvrir l'autre mer. Mais s'il veut la guerre, je la lui ferai, comme je l'ai faite à tous ceux qui l'ont cherchée... » Et, ajoute le chroniqueur Francisco de Jerez, « les messagers demeurèrent un moment stupides et sans parole à ouïr qu'un si petit nombre d'Espagnols accomplissaient de si grands exploits ».

Il y eut, dans les jours de marche suivants, des échanges de messagers entre Atahualpa et Pizarre ; certains s'avérèrent être des espions, et Pizarre n'eut aucune peine à comprendre qu'Atahualpa et son armée étaient sur leurs gardes, et non point dans Caxamarca, mais campés aux environs de la ville et prêts à la bataille.

Le 15 novembre de l'an du Seigneur 1532, les Espagnols entrèrent à Caxamarca et prirent leurs quartiers dans les maisons qui entourent la place, une vaste place, plus grande qu'aucune d'Espagne et flanquée d'une forteresse aux murailles épaisses. Pizarre envoya aussitôt à l'empereur un messager, l'invitant à venir le voir. L'empereur répondit qu'il faisait une retraite et était occupé à jeûner. Pizarre lui dépêcha un de ses capitaines, puis, comme celui-ci tardait à revenir, son frère Fernand. Fernand traversa le camp et trouva son compagnon en présence de l'empereur. Celui-ci, à la porte de sa tente, était assis sur un siège bas, entouré de ses officiers et de ses femmes. Il se tenait immobile, silencieux, les yeux baissés sous le large ruban de laine, insigne de la royauté. Alors le premier messager dit : « Voici le frère du gouverneur. Parle-lui. Il vient te voir. »

Alors le cacique daigna parler, mais pour se plaindre des Espagnols. Un de ses officiers, nommé Maizabilica, lui avait appris que ceux-ci maltraitaient ses caciques et les mettaient aux fers. « Néanmoins, ajouta-t-il, dédaigneusement, je me réjouis d'aller voir demain votre gouverneur. — Ce Maizabilica est un coquin, et il a menti ! répondit Fernand Pizarre. Va, les chrétiens vont t'aider dans ta guerre contre tes ennemis, et tu verras alors ce dont nous sommes capables. » Atahualpa prit la chose légèrement : il ne s'agissait que d'un cacique qui ne voulait pas lui obéir. « Mes gens iront avec vous autres, et vous lui ferez la guerre. — Pour combattre un cacique, répondit don Fernand, et si nombreuses que soient ses troupes, on n'a pas besoin de tes gens : dix chrétiens à cheval suffiront à le vaincre. » Cette présomption fit bien rire le monarque, qui offrit à boire. Les Espagnols refusèrent d'abord, mais Atahualpa insista, et des femmes parurent, portant des vases d'or.

Le lendemain il y eut d'autres négociations, et Atahualpa promit enfin de se rendre à Caxamarca. Pizarre disposa ses gens tout autour de la place. On convint que, lorsqu'il prononcerait le mot : « Santiago », la bataille éclaterait. Le cortège indien parut. Un escadron, vêtu de couleurs éclatantes, s'avança

d'abord, balayant le chemin, puis des troupes de chanteurs et de danseuses, puis des Indiens couronnés d'or et d'argent. Derrière ceux-ci, la litière d'Atahualpa, ornée de plumes de perroquets. D'autres litières suivaient, et des hamacs portant de hauts personnages. Le cortège fit halte sur la place, et le dominicain Valverde, qui se tenait près de Pizarre, s'avança vers l'empereur. Le dominicain se présenta : « Je suis prêtre de Dieu, lui dit-il, je suis disposé à vous enseigner les choses de Dieu comme je les enseigne aux chrétiens. Ces choses sont contenues dans ce livre. » Et il lui tendit son missel. L'Inca Atahualpa, qui ignorait l'usage de cet objet, le prit et essaya de l'ouvrir. Le P. Valverde voulut l'aider, mais l'autre lui repoussa le bras. Etant enfin parvenu à ouvrir tout seul ledit missel, l'Inca n'y trouva rien de remarquable et le jeta par terre. Puis il reprit ses griefs contre les chrétiens : « Je sais bien ce que vous avez fait par cette voie et comment vous avez traité mes caciques. » Alors le gouverneur Pizarre ayant revêtu sa tunique matelassée de coton — qui, chez les soldats des pays tropicaux, s'était substituée à l'armure — et pris son épée et son bouclier, s'approcha de la litière et, mettant la main sur le bras de l'empereur, prononça le mot fatal : « Santiago ! »

Alors les mousquets éclatèrent, et les trompettes résonnèrent et les cavaliers poussèrent dans les rangs des Indiens leurs redoutables chevaux. Et la boucherie fut telle et si pressante que Pizarre, voulant défendre Atahualpa, fut blessé à la main. En tout cas, il n'est pas un des nobles qui entouraient la litière qui échappa à la mort. Pizarre emmena son prisonnier, le fit dîner à sa table et coucher dans sa chambre. On estime à deux mille le nombre des Indiens massacrés.

Atahualpa, prisonnier, semble avoir montré la patience, la gaieté et aussi — peut-être — l'astuce de Montezuma. Il offrit aux Espagnols pour son rachat la valeur d'une salle remplie d'or jusqu'à hauteur d'homme, et envoya des messagers dans les provinces, en particulier au Cuzco, pour en ramener les trésors. Il confirma aussi au gouverneur qu'à dix journées de Caxamarca, sur la

route du Cuzco, à Pachacamac, il y avait un temple d'une grande richesse. Pizarre apprit encore que cette mosquée était consacrée au plus fameux diable et à la plus notable idole de ces païens, avec un grand sage qui savait les choses à venir, car cette idole les lui contait. Pizarre profita de l'occasion pour expliquer à l'Inca que toutes ces idoles sont vanité, car Dieu est un, créateur du ciel et de la terre et de toutes choses visibles et invisibles. Ceux qui n'ont pas cette connaissance et n'ont pas reçu l'eau du baptême sont envoyés aux peines infernales et brûlent éternellement. Et il en advient ainsi de ceux qui servent le diable et lui font des sacrifices et des offrandes et des mosquées. Atahualpa répondit que ni lui ni ses ancêtres, n'ayant jamais vu de chrétiens jusqu'alors, n'avaient rien su de toutes ces choses épouvantables qu'on lui apprenait là. Ce n'était pas leur faute s'ils les avaient ignorées. Au reste, il devait y avoir du vrai, car, pour ce qui est de son idole, Atahualpa reconnaissait qu'elle lui avait été de bien faible secours. Ce ne devait pas être le vrai Dieu.

Content de cette réponse, le gouverneur Pizarre dépêcha son frère Fernand vers le temple en question et sesi richesses. Don Fernand partit avec vingt-cinq hommes, soit quinze cavaliers et dix arquebusiers, qui accomplirent là une des plus audacieuses expéditions de toute la conquête.

Atahualpa avait toujours son frère Huascar prisonnier au Cuzco. Craignant que les Espagnols ne le délivrassent et ne s'entendissent avec lui, il résolut de le faire tuer secrètement. C'est du moins ce qui semble se dégager des divers récits des chroniqueurs, assez obscurs et contradictoires sur ce point. Selon Agustin de Zarate, la tragédie se déroula comme suit. Un matin Pizarre trouva son captif les yeux pleins de larmes. Il l'interrogea. L'autre lui répondit qu'il venait d'apprendre l'assassinat de son frère. Pizarre se mit aussitôt en devoir de le consoler, lui disant de ne pas avoir de peine, car la mort était chose naturelle. « Quand le pays sera pacifié, je pourrai faire une enquête, ajouta-t-il, et nous verrons à châtier ceux qui auront pris part à ce crime. » L'Inca voyant que

Pizarre ne s'émouvait pas davantage, fit alors tuer son frère pour de bon. A moins que la chose n'ait déjà été faite, ainsi qu'il avait feint de l'apprendre.

Les trésors cependant affluaient de toutes parts. Diego de Almagro, aussi, venait rejoindre son associé. Et Fernand Pizarre revint de son expédition au temple de Pachacamac où il avait trouvé, dans un cachot nauséabond, une idole horrible. Il avait poussé, ensuite, jusqu'à Xauxa, où il avait fait prisonnier le cacique Chilicuchima (ou Challicuchima). Et il ramenait un merveilleux butin. Son prisonnier, le grand cacique Chilicuchima, se mit une lourde charge sur le dos avant de se présenter à l'Inca Atahualpa qui, tout prisonnier qu'il était lui-même, n'en restait pas moins son puissant suzerain. Et c'est ainsi, pieds nus, et chargé comme un esclave, qu'il le salua, et ceux qui le suivaient se mirent dans le même équipage. Sur le seuil ils levèrent les mains vers lui, heureux de pouvoir encore une fois contempler leur Soleil. Chilicuchima s'approcha de lui en pleurant, lui baisa les pieds, les mains, le visage. « Mais, raconte l'un des compagnons de don Fernand, le fidèle Miguel Estete, Atahualpa montra tant de majesté que, bien qu'il n'eût dans tout son royaume personne qu'il aimât autant, il ne fixa même pas les yeux sur lui et n'en fit pas plus de cas que du plus misérable des Indiens. »

Pizarre répartit entre ses hommes, y compris ceux d'Almagro, l'or et l'argent qui avaient été réunis ; il mit à part le quint de l'Empereur, et des caravelles partirent pour l'Espagne, chargées de sommes fabuleuses. Pendant plusieurs jours, à raison de cinquante à soixante mille pesos par jour, les Indiens, qui sont d'habiles fondeurs, travaillèrent à fondre or et argent. Le premier résultat de cet afflux minéral fut une hausse effarante du prix de la vie. Un cheval valut deux à trois mille pesos, une paire de brodequins trente à quarante pesos, une cape cent pesos, une épée quarante à cinquante pesos. Francisco de Jerez se rappelle avoir payé soixante pesos une outre de vin et douze pesos une demi-once de safran.

Ici se place encore une sombre tragédie. Les conditions du rachat d'Atahualpa semblaient remplies, à moins que toutes ces pièces d'or et d'argent, une fois fondues, ne correspondissent plus aux dimensions de la chambre dont on avait convenu. Le fait est qu'il ne semble plus être question, à ce moment, de la libération d'Atahualpa, mais d'un complot qu'il aurait organisé, du fond de sa prison dorée, pour soulever tout le pays contre les Espagnols. La révélation en aurait été faite à Pizarre par un cacique ; et les clercs de son entourage, ainsi qu'Almagro et un interprète indien nommé Felipillo, amant d'une des femmes d'Atahualpa, paraissent avoir jeté de l'huile sur le feu. Il fallait perdre Atahualpa. C'est en vain que quelques Espagnols mesurés et raisonnables s'indignèrent du procédé, et parmi eux le chevaleresque Hernando de Soto, qui s'était fait l'ami et le consolateur du prince captif. Ils déclaraient que ce serait rendre le plus mauvais service à Dieu et à l'Empereur que de manifester une si noire ingratitude et de commettre une si évidente cruauté. Pizarre vint dire à l'Inca qu'il connaissait sa trahison. « Est-ce que tu plaisantes ? répondit l'autre sans se troubler. Tu plaisantes toujours... » Dissimulait-il, ou était-il innocent ? En tout cas, Pizarre ne plaisantait pas, qui dut, sur les instances de son entourage et à son corps défendant, le faire mettre aux fers et le condamner à mort. Les larmes de l'Inca ne lui servirent de rien, ni celles que Pizarre versa lui-même. L'Inca fut condamné à être brûlé, ce qui redoubla sa peine, car il ne pourrait plus ainsi ressusciter. On lui apprit que, s'il consentait à recevoir le baptême, il ne serait pas "réduit en cendres, mais mourrait d'une mort chrétienne, c'est-à-dire qu'il serait pendu. Il demanda donc à être baptisé, et le révérend P. Fray Vicente de Valverde, le baptisa. Au moment où on lui passait la corde au cou, il recommanda ses enfants au gouverneur Pizarre. « Cette nuit-là, raconte dans sa Relation à Sa Majesté le chroniqueur Pedro Sánchez de la Hoz, cette nuit-là (car il était déjà tard quand il mourut) son corps resta sur la place après que tout le monde apprit sa mort, et le jour suivant le gouverneur manda que tous les Espagnols assistassent à ses

funérailles, et avec la croix et tout l'appareil de ces cérémonies il fut porté à l'église et enterré avec autant de solennité que s'il eût été le premier Espagnol de notre camp. De quoi tous les principaux et caciques qui le servaient reçurent grand contentement, considérant le grand honneur qu'on lui faisait et apprenant que, pour ce qu'il s'était fait chrétien, il n'avait pas été brûlé vif, mais avait été enterré dans l'église, comme un Espagnol. »

Le 5 décembre 1533, le premier galion du Térou parvenait à Séville avec le capitaine Cristobal de Mena, portant huit mille pesos d'or et neuf cent cinquante marcs d'argent. Item le P. Juan de Sosa, des frères de la Merci, avec six mille pesos d'or et huit cents marcs d'argent. Item venaient sur ce navire, outre les sommes susdites, trente-huit mille neuf cent quarante-six pesos. Un mois après, le second galion amenait don Fernand Pizarre, frère de François Pizarre, gouverneur et capitaine général de la Nouvelle-Castille, avec des sommes non moins importantes et des caisses d'or et d'argent, sans parler d'un énorme aigle d'argent, d'une idole de la taille d'un enfant de quatre ans et de deux marmites pleines, l'une d'or, l'autre d'argent et dans chacune desquelles on eût pu faire tenir une vache dépecée, et de toute sorte d'autres pièces extraordinaires. Tout cela fut déchargé sur le quai et transporté à la Casa de Contratacion. En juin 1544 arrivèrent d'autres vaisseaux.

*
* *

Lopez de Gomara estime qu'il n'y a pas à blâmer ceux qui participèrent à l'exécution d'Atahualpa ; car le temps et leurs péchés les châtièrent, et tous finirent mal. Cieza de Léon fait la même observation. « Dieu, qui a permis que quarante à cinquante chrétiens puissent conquérir des provinces de trente à quarante mille Indiens et que, dès l'entrée des chrétiens, s'arrêtent les tremblements de terre, ordonne aussi que les tyrans meurent misérablement :

ainsi en a-t-il été de la plupart de ceux qui trempèrent dans la mort d'Atahualpa. » En attendant, Pizarre reçut, comme l'avait reçu Cortès, le titre de marquis ; Almagro celui de maréchal de la Nouvelle-Tolède qui s'étendait sur deux cents lieues, à compter des limites de la Nouvelle-Castille. Mais où seraient ces limites ? A qui, en particulier, appartiendrait le Cuzco, source des trésors, objet d'un perpétuel et profitable pillage ? Pizarre eut l'habileté de détourner Almagro vers de nouvelles conquêtes et de l'envoyer chercher sa terre promise au Chili.

C'est à ce moment que se place la rencontre de Belalcazar et d'Alvarado à Quito. Pizarre, par ailleurs, fonde la cité de Los Reyes, qui sera la gracieuse et romanesque Lima, perle de la civilisation coloniale.

Almagro et ses troupes, qu'on appellera désormais les Chiliens, s'enfoncent, sous la Croix du Sud, vers cette nouvelle vigne du Seigneur et rencontrent une race de grands Indiens, bons archers, vêtus de cuir de loup marin. La faim, la soif, le froid les accablent. Us emmènent des troupeaux de lamas, chargés d'outrés en cuir de lama. Les ruisseaux qu'ils rencontrent coulent le jour, mais se figent la nuit. Almagro passe par le plateau bolivien et les contreforts orientaux des Andes, pénètre dans la vallée chilienne de Copiapo, arrive jusqu'au rio Maipu et revient au Pérou. Entre ses Chiliens et les possesseurs de la Nouvelle-Castille l'exécration est plus grande qu'entre Mores et Chrétiens, et une suite de guerres civiles s'engage, et d'intrigues, et de combats inexpiables, et de réconciliations hypocrites, à quoi les Indiens assistent, sans y rien comprendre, pensant que ce sont là manières de huiracochas et comédies destinées à les tromper. La volonté du marquis Pizarre, au milieu de ces conflits, paraît s'effacer derrière celle de ses lieutenants et surtout de son frère Fernand. Enfin, les forces des Pizarristes et des Almagristes s'affrontent à la bataille des Salinas, le 6 avril 1538. Almagro le borgne est vaincu, puis jugé et condamné à mort. La veille de son exécution, il dit à son gardien, Alonso de

Toro, qui le haïssait : « Enfin, tu vas boire mon sang. — C'est bien la meilleure fortune que Dieu m'ait accordée », répondit l'autre.

Quand Pizarre apprit la fin de son ancien compagnon, « il resta un long moment les yeux baissés, nous dit Cieza de Léon, fixant le sol et donnant des marques de douleur, car il répandit ensuite quelques larmes : étaient-elles sincères ou feintes ? cela seul Dieu Notre-Seigneur le sait ». Son frère Fernand, qui est allé s'expliquer à Madrid et y acheter les consciences, est arrêté et passera vingt ans au château de la Mota, à Medina del Campo. Cependant les bandes almagristes, privées de leur chef, ivres de misère et de fureur, errent dans le pays. Pizarre a soixante-dix ans et réside à Lima, où il s'adonne aux travaux de la pacification et du peuplement. On l'avertit que sa vie est en danger. Il n'en continue pas moins à sortir tous les jours sans armes et suivi d'un seul page, dans la campagne de Lima, pour visiter ses moulins en construction. Le 26 juillet 1541, il est assailli dans sa maison. Il empoigne son épée : « Venez ça, vous, bonne épée, compagne de mes travaux ! » Mais les assassins le frappent à la gorge. Il tombe en criant : « Confession ! » Un majordome qui avait été à son service lui brise une alcaraza sur la tête : « Allez-vous confesser en enfer ! » Pizarre trace une croix sur le sol, la baise et meurt.

Les assassins voulaient exposer la tête de Pizarre au pilori, mais ses serviteurs restés fidèles obtinrent des Almagristes qu'on leur laissât cette triste relique. Un nègre l'enveloppa dans un grand chiffon, noua les bouts avec une corde, mit ce paquet sur son dos et sortit par une porte de derrière. Comme le chemin jusqu'à la cathédrale est long et que la tête était grosse et lourde, le nègre la traîna presque tout le temps sur le sol, et le sang se répandit dans la poussière de la rue. Enfin il jeta la tête dans une fosse qui servait de four à briques, « et qu'il recouvrit de terre, sans clameur de cloches ni ecclésiastique cérémonie ». Tel est le récit du P. Fray Antonio de la Calancha dans sa *Chronique moralisée de l'Ordre de Saint-Augustin au Pérou*.

Les forces pizarristes se rangent derrière le licencié Vaca de Castro, envoyé par le Conseil des Indes comme juge entre les deux partis, et remportent une victoire à Ghupas. La Couronne publie les Nouvelles Lois et crée un tribunal de quatre Auditeurs. Elle envoie au Pérou, comme vice-roi, Blasco Núñez Vela, qui se révèle violent et impuissant. Tous les arbitres que l'Espagne essaie d'imposer sont, dès leur arrivée, emportés par le tourbillon de ces luttes volcaniques. « Cela me peina grandement, soupire Cieza de Léon au troisième livre de ses *Guerres Civiles du Pérou*, de voir qu'une aussi parfaite personne que le vice-roi pût tomber aux mains de gens iniques et pervers. Sans doute manqua-t-il de sagesse dans les affaires du gouvernement, mais il ne méritait pas la fin cruelle qu'il subit. » L'effort régulateur des représentants de la Couronne est en effet emporté par le fatidique orage des révolutions. Aussi bien cet effort se présente-t-il, de prime abord, sous une forme abstraite : les hommes de violence s'opposent à la Loi, sous le prétexte que celle-ci méconnaît les conditions et les nécessités pratiques de la colonie. Blasco Núñez Vela, avec ses Nouvelles Lois et ses ordonnances, prétend imposer la liberté aux Indiens, « car la volonté du roi est qu'ils soient libres en qualité de sujets vassaux du roi ». Mais il arrive que tels Indiens refusent eux-mêmes de retourner à leurs terres et se trouvent bien du régime d'esclavage patriarcal où ils sont tombés. Des capitaines espagnols ont pris des Indiennes pour compagnes et veulent garder près d'eux les enfants qu'il en ont eus. Bref, la féodalité, décimée, nivelée en Europe par les monarchies unificatrices, se reconstitue dans le nouveau continent, et sous sa forme la plus primitive et la plus inorganique, avec toute l'arrogance d'un monde qui commence. Le pouvoir est lointain et ne s'appuie que sur la lettre. Ce nouveau monde féodal revendique son droit à la vie du fait de sa peine, de son risque, de sa dépense de sueur et de sang. Il prétend avoir de quoi largement justifier son frémissant besoin d'émancipation. Mais le vice-roi Blasco Núñez Vela se rit



Portrait de François Pizarre



Maison natale de Pizarre A Trujillo (Estremadure)

des difficultés. Il proclame qu'avec sa cape et son épée il viendra à bout du Pérou. Le gouverneur du Nicaragua, Rodrigo de Contreras, qu'il rencontre à Panama, et par qui parle la voix de la colonie jalouse des prérogatives qui naissent d'une expérience féroce, lui donne un conseil : c'est de fourrer ses ordonnances dans un tiroir et de voir d'abord comment elles se peuvent commodément exécuter.

Là-dessus Gonzalve Pizarre reparaît au Cuzco et se voit poussé à incarner la rébellion et à prendre le pouvoir : il est lui-même au pouvoir de son maître de camp, Francisco de Carvajal, dont il écoute les fauves avis et qu'on a surnommé le démon des Andes. « Marius, écrit de ce personnage le grave Cieza de Léon, Marius et le cruel Sylla et Denys et tant d'autres tyrans ne furent terribles qu'envers leurs ennemis. Mais celui-ci ne laissait pas plus la vie à son ennemi qu'il ne pardonnait à l'ami, quand même l'erreur fût facile et la faute petite. » La révolte triomphe. Blasco Núñez meurt étranglé. Un des capitaines rebelles prend sa tête, cette tête dont les cheveux blancs et la barbe représentent le chef de Sa Majesté. Il lui passe un cordon par les lèvres et se promet de la montrer aux dames de Lima. On ne saurait imaginer la gloire et la popularité de Gonzalve Pizarre. « Rien ne me fait plus de peine, lui disait un de ses officiers, que de considérer que Votre Grâce est mortelle et pourra nous manquer un jour. » Mais posant la main sur l'épaule d'un gamin de onze ans que Gonzalve avait eu d'une Indienne, cet officier enthousiaste ajoutait : « Allons, si pareil malheur doit arriver un jour, il nous restera la consolation d'avoir ce don Francisco, votre fils. »

Gonzalve Pizarre est reçu triomphalement à Lima, entouré de ses capitaines, « la tête découverte, quoique bien armés ». Les révérendissimes seigneurs évêques de Lima, du Guzco, de Quito, de Santa Maria de Bogota, marchent à leurs côtés. On a replié les bannières du vice-roi, tandis que les étendards du tyran flottent au vent. Les cloches de la cathédrale et des beaux couvents aux portails platéresques carillonnent. Les arquebusiers tirent des salves en criant :

« Vive le roi et le gouverneur Gonzalve Pizarre ! » Et un bouffon, en tête du cortège, acclame le père de la patrie, le libérateur, le gouverneur et seigneur des royaumes et provinces du Pérou ! « C'est bien, dit Gonzalve Pizarre, vous m'avez fait gouverneur, alors que je n'y pensais point le moins du monde, et vous m'avez enlevé à mon repos. A présent, ayez du cœur : je vous jure que je vous y aiderai. » Cet homme élémentaire, cet « homme de peu de savoir, comme écrit Cieza de Léon, et qui n'examinait pas avec prudence les événements qui peuvent surgir dans l'avenir », est entraîné par son destin. Il craint, s'il y résiste, de paraître manquer de courage, il sent les yeux posés sur lui, et ne veut pas sembler démériter des grands services qu'il a déjà rendus au roi, car c'est toujours au nom du roi qu'on trahit celui-ci. Mais le plus simple ne serait-ce pas de se proclamer roi soi-même ? C'est le conseil que Carvajal donne à Gonzalve. Une fois qu'on est roi, on n'est plus un traître...

Le licencié La Gasca vient, à son tour, représenter l'ordre au Pérou. Après diverses péripéties, Gonzalve Pizarre est vaincu. Les capitaines rebelles passent à la cause royale. « Puisque tous vont au roi, dit Gonzalve, j'irai aussi. » Il décide de se rendre. Un de ses lieutenants l'incite encore à la résistance. « Monsieur, allons sus ! mourons en Romains ! — Mieux vaut mourir en chrétiens, » répond Gonzalve. Il est décapité le 11 avril 1548.

L'Etat s'impose aux aventuriers. L'histoire du Pérou va entrer dans la période des auditeurs et des vice-rois.

*
* *

C'est une touchante figure symbolique de la culture ibérique que celle de l'Inca Garcilaso de la Vega, chroniqueur, dans ses *Commentaires Royaux*, des fastes, des mœurs, des croyances, des grandeurs du Tahuantinsuyu. Son père,

que nous avons déjà nommé, le capitaine don Sébastian Garci Lasso de la Vega Vargas, né à Badajoz — toujours l'Estrémadoure ! — appartenait à une illustre famille de paladins et de poètes. Grande race, qui produisit le sonore et funèbre Jorge Manrique, et le Marquis de Santillane, et le virgilien cygne de Tolède, ce divin Garcilaso, l'ami de Charles-Quint, qui proféra les plus harmonieuses bucoliques de la langue castillane et mourut héroïquement au siège de Muy de Provence, dans les bras du marquis de Lombay, le futur saint François Borgia.

Don Sébastien fit partie de la prodigieuse expédition d'Alvarado en Equateur et demeura au service de Pizarre. Il guerroya au Pérou et eut des amours, au Cuzco, avec la *nusta*, ou princesse Isabel Chimpu Ocllo, petite-fille de l'Inca Tupac Yupanqui. Bien qu'il ne l'eût pas épousée, elle faisait les honneurs de sa maison et y recevait des personnes aussi considérables que l'évêque Fray Juan Solano. La maison était d'ailleurs opulente et hospitalière et la dame y entretenait une fastueuse domesticité indigène. Le petit métis, né de cette union, fut élevé dans les fables de la tace conquise, les récits et les souvenirs des merveilles du temps passé. Il entendit chanter les douces élégies des Andes, et la délicieuse chanson de la pluie qui tombe d'une cruche brisée : *cumas nusta*:... « Belle princesse — ta cruche — c'est ton frère — qui l'a brisée. — Et c'est pourquoi — dans les espaces — retentit le tonnerre — et tombe la foudre. — Mais toi qui sur les pluies — as commandement, tu nous donneras — de douces averses. — Et d'autres fois — c'est la grêle froide — ou la neige glacée — que répandra ta main. — Car Huiracocha, — dieu souverain, — qui créa le monde — et le gouverne sagement, — A toi, princesse, — pour si haute fin, — te donne un trône — dans son palais. » On l'endormait au son de la berceuse dont il devait se souvenir toute sa vie, et qui est d'une rusticité si simple et si brève qu'elle ne se compose que de cinq mots : *Caylla lapi — pununqui — chaupituta — samusac :* « Sur cet air — tu dormiras, — à la minuit — j'arriverai... » En grandissant, l'enfant Garcilaso connut des rumeurs moins amènes : celles des guerres civiles de la Nouvelle-Castille. Il avait dix ans,

quand son père prit parti pour la Couronne contre Gonzalve Pizarre et quitta le Cuzco pour rejoindre à Lima le vice-roi Blasco Núñez Vela. Les partisans de Pizarre pillèrent le Cuzco et la princesse Isabelle, avec ses deux enfants, — car elle avait donné une sœur au petit Garcilaso, — connut l'incendie, les assauts, les terreurs, et n'y échappa que par miracle. Après tant de périls et de peines, Garcilaso eut plus tard, alors qu'il était jeune homme, le chagrin de voir son père abandonner sa mère indienne, pour épouser une dame de Castille. C'était là un cas fréquent. Il arriva bien souvent que « des hôpitaux où tombaient les enfants métis ils vissent d'autres jouir des biens qu'avaient gagnés leurs pères et que leurs mères et leurs parents les avaient aidés à gagner ». Néanmoins, le jeune Garcilaso continua à vivre près du vieux soldat, soigneusement élevé par celui-ci. Mais il rendait de fréquentes visites à sa mère et la trouvait entourée d'amis et de parents incas, qui entretenaient chez l'enfant la mémoire des choses de leur race. « Des grandeurs et des prospérités passées ils en venaient à leur état présent. Ils pleuraient leurs rois morts, leur empire aliéné, leur république défunte. Et ils achevaient leurs récits dans les larmes, en disant : notre règne s'est tourné en vasselage. »

Cependant la férocité des luttes intestines et des soulèvements troublait toujours le Cuzco, à quoi succédèrent peu à peu les triomphes et les fêtes de la pacification. Le jeune Garcilaso, mêlé aux plus galants gentilshommes espagnols, prenait part aux cavalcades et courait la bague.

Après la mort de son père, lequel, à la suite de diverses vissicitudes, était devenu corrégidor du Cuzco, le jeune Garcilaso résolut d'aller en Espagne solliciter la faveur du roi Philippe II pour sa mère et ses frères bâtards. Ce fut un grand voyage, et des plus instructifs. Il connut sa famille paternelle et s'en fit bien accueillir. En 1561, nous le trouvons à Madrid. Il est rebuté dans ses prétentions, car il est avéré que, dans les guerres du Cuzco, son père n'a pas toujours été fidèle aux intérêts royaux. Dès lors, il suivra la carrière classique du gentilhomme espagnol, s'illustrant dans les campagnes du siècle au point de

s'attirer les faveurs de l'immortel don Juan d'Autriche, puis s'exerçant aux lettres. L'Inca Garcilaso a sa place parmi les humanistes de son temps, grâce à une traduction des Dialogues de Léon Hébreu, dont on rapporte qu'elle a su distraire le roi Philippe II au cours d'une de ses veillées à l'Escurial. Mais son chef-d'œuvre reste ces *Commentaires Royaux* où, derrière le chevalier espagnol et catholique, se dessine l'ombre du prince inca, unique et suprême messager d'un monde aboli. Devenu clerc, il passa les dernières années de son existence dans la retraite, à Cordoue.

Or, dans ce moment de sa jeunesse où il quitta sa patrie pour l'Espagne, le corrégidor Polo de Onde gardo, au Cuzco, venait de découvrir les momies des cinq derniers empereurs incas. Et lorsque le jeune Garcilaso alla prendre congé de ce magistrat, celui-ci l'introduisit dans la salle où elles étaient déposées. « Tenez, lui dit-il, puisque vous vous rendez en Espagne, entrez ici et vous y verrez quelques-uns des vôtres, que j'ai tirés au jour ; vous aurez ainsi de quoi conter là-bas. » Il y avait trois momies d'hommes et deux de femmes. Le premier était l'Inca à qui fut donné le nom d'Huiracocha, avec sa tête chenue. Les deux autres étaient son petit-fils, le grand Tupac Inca Yupanqui et le fils de celui-ci, Huayna Capac. Quant aux reines, c'étaient Marna Runtu, la mère de Huiracocha, et la Coya Marna Ocllo, la mère de Huayna Capac. Ils étaient assis là, dans leurs vêtements, l'insigne royal de laine sur le front, les mains croisées contre la poitrine, les yeux baissés. Il ne leur manquait ni un cheveu ni un cil.

Le jeune Garcilaso se prit à rêver à tout ce que ces souverains et leurs ancêtres avaient accompli durant leur règne. Il se rappela combien leur souvenir était resté vivant au cœur du dernier de ses frères indiens, car ils avaient été magnifiques et bons, et passionnément aimés de leur peuple, et encore à présent, les Indiens, même chrétiens, continuaient à les appeler par leurs noms avec des plaintes et des cris. Aucun des anciens monarques d'Asie, d'Afrique ou d'Europe n'avait été, envers ses sujets et vassaux, aussi attentifs,

franc et libéral que ces rois incas. Et le système que ceux-ci avaient créé dans leurs Etats n'était pas moins admirable, puisque, grâce à lui, tout le monde jouissait de ce qui est nécessaire à la vie humaine en manger, vêtements et chaussures. Il y avait tous les deux ans distribution de laine ; et dans les terres chaudes le coton des rentes royales allait à tous. Si bien que nul ne pouvait se dire pauvre ni avoir à demander d'aumône. Et chaque Indien faisait dans sa maison et pour sa maison ce qui était nécessaire, n'ayant besoin du secours de personne, et chacun étant son propre maçon et son propre forgeron, de même que chacun était le cultivateur de son champ. On peut dire qu'en tout cela les Indiens imitaient, sans le savoir, les anciens moines dont les Pères racontent la vie. On peut même dire que « si ce genre de vie avait été suivi par choix, et non par coutume et nature, il eût été vie de perfection. Car il ne laisse pas d'avoir assez de pente à recevoir la doctrine du Saint Evangile, qui est si ennemie de la superbe, de la cupidité et du luxe. Mais les prédicateurs ne se conforment pas toujours par l'exemple qu'ils donnent avec la doctrine qu'ils prêchent aux Indiens... » Ceux-ci, par leurs mœurs comme par leurs croyances, étaient bien près d'admettre les principes des chrétiens. Leur Etat s'ordonnait selon la loi de la nature et la loi de la raison : un procédé un peu plus doux eût pu leur laisser quelques-unes de leurs coutumes et les amener aisément et sans heurt à la religion chrétienne. Il n'y eût fallu que de meilleurs exemples, car parmi ces cœurs simples, comme l'étaient ces Gentils, un chrétien méchant fait plus de mal que cent vertueux chrétiens ne font de bien. Et le jeune Garcilaso se promettait de dire toutes ces choses plus tard, dût-on l'accuser de partialité et de parler avec cette passion parce qu'Indien. Mais il y a un art de dire la vérité, et qui la proclame avec d'autant plus d'éclat qu'elle paraît plus discrète et plus nuancée.

Or les pensées du jeune Inca rejoignaient au même instant celle du corrégidor, son hôte, qui se tenait debout à côté de lui. Le licencié Polo de Ondegardo, dès son arrivée au Pérou, avait admiré que le système social de

cette contrée fût par lui-même si proche de certaines coutumes agraires espagnoles : la terre donnée à la communauté et partagée tous les ans entre les Indiens correspondait à ces terres « de profit commun » que l'on partage périodiquement entre les cultivateurs de Sayago, Léon, Burgos ou Badajoz, entre les bergers de Gerone ou du Haut-Aragon. Et, de même qu'au Pérou le tribut des paysans consistait à travailler aux terres de l'Inca et du Soleil, de même en Navarre les paysans devaient-ils à certains jours travailler aux terres du roi et des seigneurs. Enfin, l'obligation, pour les Indiens, de labourer les terres du malade, de la veuve et de l'orphelin ne se retrouvait-elle pas en Espagne dans la coutume de l'*andecha ?* Et le P. Barnabe Cobo, dans son *Histoire du Nouveau Monde*, rapporte avec quelle ardeur les Indiens concouraient au travail commun, chacun aidant son voisin à labourer sa parcelle : « Us tenaient le travail des champs pour exercice de divertissement et de réjouissance et, en réalité, il le tiennent encore pour tel aujourd'hui, particulièrement dans les provinces des Andes, où ils s'invitent et se convoquent entre amis, communautés et villages entiers à labourer leurs parcelles, et les invités accourent avec autant d'empressement que si on les invitait à des noces... » Ces mœurs et les affinités qu'elles présentaient avec l'esprit communautaire des campagnes espagnoles ne pouvaient manquer de frapper l'élite des conquérants, en particulier le corrégidor Polo de Ondegardo, qui avait été justement chargé par le vice-roi du Pérou, le comte de Nieva, d'une enquête sur la taxation du tribut des commanderies et répartitions d'Indiens et sur la question de savoir si ce tribut devait être fixé individuellement ou collectivement. Et Polo de Ondegardo, dans son rapport, concluait en faveur de la taxation collective, disant qu'il y avait le plus grand intérêt à ce que l'on conservât et adoptât l'ancien état de choses et à ce que l'on taxât les Indiens des commanderies collectivement, ce qui entretiendrait chez eux l'habitude de travailler en commun, et non chacun pour soi. D'autres observateurs parleront dans le même sens, tels le P. Acosta, jésuite, qui, dans

son *Histoire naturelle et morale des Indes*, écrit : « Il n'y aura aucun homme de réflexion qui n'admire un gouvernement aussi remarquable, car, sans être religieux ni chrétiens, les Indiens, à leur manière, gardaient cette haute perfection de ne posséder rien en propre et de pourvoir à tout le nécessaire et entretenir si copieusement les choses de la religion et de leur roi et maître. » Plus tard, en 1624, un des nombreux réformateurs et « arbitristes » qui proposeront des projets pour lutter contre la décadence du royaume, le licencié Francisco Murcia de la Llana, imaginera que dans chaque village d'Espagne on sème pour la commune, une année dans un champ, l'autre année dans un autre, dix fanègues de blé : il suffira qu'à certains jours de fête, après la messe et à l'appel des cloches, non pas même le peuple du village, mais simplement les alcaldes et la municipalité — car, puisqu'ils ont les honneurs et les profits, il est bon qu'ils occupent leurs amis et serviteurs un ou deux jours — travaillent à cette récolte publique. Et le réformateur Murcia de la Llana invoque à ce propos l'exemple si profitable et si excellent des barbares incas.

Si les esprits de bon sens et de bonne volonté voulaient ainsi tirer parti de cet exemple, il subsisterait quelque chose du règne des Incas sur ces rivages et sur ces hautes montagnes, et son absorption dans le régime des vainqueurs garderait les germes d'une renaissance. Mais la méditation du jeune Garcilaso n'allait peut-être pas aussi loin, de même que les esprits de bon sens et de bonne volonté restent le plus souvent dans les limbes et les ténèbres de la spéculation, avant de pénétrer dans la conscience de l'histoire et de produire leurs fruits.

Pour le moment, le jeune Inca ne pouvait concevoir l'avenir qu'improbable, sans recours, anéanti, livré absolument au vainqueur ; il ne pouvait que le mêler à son regret et à sa déploration d'un passé aboli. Et il se tenait là, debout devant les rois rouges, grave et méditatif comme seuls les Indiens peuvent l'être. Il s'approcha de l'un d'eux, le plus récent de tous, Huayna Capac. le dernier Soleil qui eût accompli son tour complet avant l'arrivée des blancs. Il

toucha un doigt de sa main ; il était dur comme le doigt d'une statue de bois. Puis Garcilaso se rappela le chant qu'un des aïeux de ces cadavres avait chanté sur son lit de mort : « Je suis né comme le lys du jardin et l'on m'éleva et, lorsque vint mon âge, je me mis à vieillir, et comme je devais mourir, je me suis desséché ainsi et je suis mort. »

---

1 La part que ces syllogismes réservaient ainsi à la dégradation de l'énergie leur confère une valeur scientifique supérieure, semble-t-il, aux syllogismes par lesquels Pythagore, esprit plus religieux que le grand Tupac Inca Yupanqui, démontrait que les astres sont des dieux : 1. Ce qui est toujours en mouvement est animé. 2. Or les astres, doués de mouvements circulaires uniformes, sont toujours en mouvement. 3. Donc les astres sont animés. Deuxième syllogisme : 1. Le mouvement d'une âme intelligente est un mouvement de rotation uniforme. 2. Or les astres sont animés de mouvements circulaires et uniformes. 3. Donc les astres sont doués d'une âme intelligente, et comme ils sont éternels ce sont des dieux. (V. Rougier : *L'Origine astronomique de la croyance pythagoricienne en l'immortalité céleste des âmes*. Le Caire, 1933.)

V

## LA DERNIÈRE ÉPOPÉE.

Valdivia renouvelle l'expédition d'Almagro et conquiert le Chili. Les Espagnols s'y heurtent à la révolte des Araucans : un des soldats de ces guerres, Alonso de Ercilla, les chante dans son poème épique de l'Araucanie. Du Pérou partent aussi des expéditions vers l'Est. Francisco de Orellana descend le fleuve des Amazones et traverse le continent. Pedro de Urzua tente de recommencer cet exploit ; il est tué par ses lieutenants. Lope de Aguirre, chef de la conspiration, et curieux tyran, mène l'aventure à bonne fin et se révolte contre l'autorité royale. On continue à chercher l'Eldorado en partant, cette fois, de l'Atlantique. Par ailleurs, les Espagnols s'obstinent dans le Pacifique à établir la route des Moluques. Le P. Urdaneta trace enfin l'itinéraire, aller et retour, des futurs galions des Philippines. Les Espagnols sillonnent les mers australes, découvrent l'Australie et la Nouvelle-Guinée. Toutes ces diverses explorations trouvent leur aboutissement dans la fondation définitive du port de Buenos-Aires.

En 1539, Pedro de Valdivia, maître de camp du marquis Pizarre, obtint l'autorisation de conquérir le Chili. Il partit du Cuzco l'année suivante, mais ne suivit pas la même route qu'Almagro : il longea la côte, et c'est par Arequipa, Moquegua, Arica, Tarapaca, Calama et le désert d'Atacama, qu'il parvint au même lieu qu'Almagro : la vallée de Copiapo. Il y prend possession du pays au nom de Sa Majesté, et le baptise Nouvelle-Estrémadoure. Il va plus outre et, le 12 février 1541, fonde, aux pieds de la montagne de Huelen, Santiago, la future capitale de ce charmant pays, de cette longue bande de terre, serrée entre la Cordillère et l'écume du Pacifique, dans le ciel pur de laquelle soufflent les vents antarctiques et passe le cri des grives qui disent : *chili*. Mais avant de s'épanouir, Santiago, fleur exquise et lointaine du génie ibérique, sera attaquée et détruite par les Indiens.

Valdivia poursuit ses conquêtes et ses peuplements, organise le travail des mines, fonde la Serena dans la vallée de Coquimbo. En 1547, il retourne au Pérou, prend parti pour la cause royale dans les dernières guerres civiles et se

voit confirmé dans son titre de gouverneur. Puis il revient avec des renforts et descend vers les provinces du Sud, fonde La Concepcion, pénètre en territoire araucan, fonde Impérial, Villarica et la ville à laquelle il donne son nom.

Valdivia se trouvait à Arauco, en 1553, lorsqu'il apprit que des Indiens s'étaient révoltés à Tucapel. Il marcha vers ce lieu avec une trentaine de cavaliers. En travers de sa route les Indiens avaient jeté, funèbre avertissement, un bras de chrétien, coupé, avec, encore, sa manche de pourpoint et sa manche de chemise. Un ancien *yanacona* de Valdivia — qui sont des Indiens attachés à la personne du maître — nommé Lautaro — celui-là lui avait servi de valet d'écurie — s'était mis à la tête de la révolte : « Les chrétiens, avait-il expliqué à ses frères, sont mortels comme les autres hommes, et leurs chevaux se fatiguent, surtout lorsque la chaleur est la plus grande. Le temps est venu de secouer notre joug, car les travaux que nous avons à supporter dans leurs mines ne sont rien à côté de ceux qu'ils nous imposeront bientôt, à nous, à nos femmes et à nos enfants. Mieux vaut mourir en hommes, d'une mort noble, en défendant nos maisons, que de ne pas vivre en mourant toujours. » Valdivia approchait de Tucapel. Tout à coup il se vit cerné : les cris et les cornes des Araucans retentissaient de toutes parts. Il fit à son tour sonner ses trompettes et rassembla ses gens : « Messieurs, qu'allons-nous faire ? » Le capitaine Altamirano, naturel de Medellin, homme brave et emporté, lui répondit, à ce que rapporte le chroniqueur Góngora Marmolejo : « Que Votre Seigneurie veut-elle que nous fassions, sinon combattre et mourir ? » Après un combat acharné, Valdivia, suivi de son chapelain, le P. Poza, tomba dans un bourbier. Les Indiens s'élancèrent sur lui, l'arrachèrent de son cheval à coup de lances. Comme le taureau sous la massue du boucher, Valdivia s'abattit. Les Indiens lui ôtèrent ses vêtements, lui lièrent les mains avec des joncs. Ils le traînèrent ainsi jusqu'à leur campement en l'accablant d'insultes, et lui, étant gros et pesant, marchait avec peine. On n'arrivait point à lui enlever sa salade, enfoncée sur sa tête. Le P. Poza marchait à côté de lui ; ayant fait une croix avec

deux morceaux de bois ramassés sur la route, il la lui montrait et l'encourageait à bien mourir. Enfin, arrivés à leur campement, les Indiens allumèrent un grand feu et, avec une coquille de moule, se mirent en devoir de couper à leur captif les muscles des bras, depuis le coude jusqu'au poignet. Sans doute auraient-ils pu se servir, pour cet office, de leurs dagues, de leurs épées, de leurs couteaux, mais il voulaient lui faire souffrir un plus cruel martyre, et sous ses yeux ils assaisonnèrent la chair qu'ils lui avaient retranchée et la mangèrent. Il paraît qu'ils lui firent subir encore d'autres tortures jusqu'à tant qu'ils le tuèrent, ainsi que le chapelain. Après quoi, ils mirent leurs têtes au bout de leurs lances et les promenèrent avec celles des autres Espagnols qu'ils avaient fait prisonniers. « Telle fut, dit le chroniqueur Góngora Marmolejo, la fin de Pedro de Valdivia, homme courageux et jusqu'alors fortuné. Quels grands secrets de Dieu n'y a-t-il pas à considérer ici pour un chrétien ! »

Quelque temps plus tard, le marquis de Canete, Andrés Hurtado de Mendoza, qui gouvernait le Pérou, envoyait contre les rebelles du Chili son fils, Garcia Hurtado de Mendoza, avec une brillante armée dans les rangs de laquelle figurait un jeune gentilhomme madrilène, nommé Alonso de Ercilla y Zuniga.

*

* *

Ercilla était le troisième fils des cinq enfants qu'eurent le docteur Fortun Garcia de Ercilla, du Conseil Royal, et dona Leonor de Zuniga. Il avait été page du prince Philippe et l'avait accompagné dans les voyages qu'il avait faits en ses futurs Etats des Flandres et en Angleterre. Il avait aussi servi l'infante Marie en Bohême, en Autriche et en Hongrie. Le voici soldat des Indes et qui va prendre part aux guerres d'Araucanie et en même temps les chanter. La *Araucaria* sera, sinon le dernier des fameux poèmes épiques de la littérature

universelle, du moins le dernier qui n'ait pas à faire incessamment appel à des artifices de l'imagination : il transpose dans le langage de l'immortalité des événements et des héroïsmes immédiats, vécus, sentis avec chaleur et avec passion.

Le jeune Ercilla n'a pas, comme l'Arioste, à regretter, voire même, tant ils sont lointains, impossibles, absurdes et extravagants, à bafouer les âges romanesques où la fantaisie s'ébat en souveraine.

*Non les dames, amour ni gentillesses*
*De chevaliers amoureux je ne chante,*
*Ni les régals, les preuves et tendresses*
*Des affections et des soucis galants,*
*Mais la valeur, les hauts faits, les prouesses*
*De ces extraordinaires Espagnols*
*Qui, sur l'indomptable nuque araucane,*
*Posèrent le joug de leur dure épée.*

Il n'ira pas, comme d'autres, plus tard, désireux de doter les lettres de leur patrie d'un chef-d'œuvre digne des Anciens, chercher son thème dans l'histoire des Croisés ou celle d'un prince fameux. Mais, comme son contemporain Camoëns, c'est l'histoire présente qu'il veut célébrer, l'histoire de son siècle, l'histoire à laquelle sa génération a reçu le privilège de prendre part : car, comme Camoëns, il a profondément conscience du caractère inouï de cette histoire, la plus étrange qu'ait jamais vécue l'humanité : la prise de possession de la planète.

C'est donc de sa propre aventure, de sa propre action, de sa propre épopée qu'il fera la matière et l'objet de l'exercice épique. C'est elle, toute vivante, qu'il découpera en stances égales et mécaniques qui doivent se dérouler avec majesté, coupées de descriptions, de récits et de songes, selon les lois du genre, telles que, par exemple, les observa et illustra cet autre célèbre poète espagnol

qui s'appela Lucain. Mais cette fois, si le poème est prolixe, c'est parce que prolixe fut la guerre dont il fit plus qu'inventer, dont il connut, dont il souffrit les péripéties. Si des préceptes moraux ouvrent la marche de chaque chant, ils ne sont pas puisés dans la sagesse commune et traditionnelle, mais réfléchissent une épreuve quotidienne. Si Bellone trace aux yeux du héros endormi la bataille de Saint-Quentin ou si le magicien Fiton lui procure la vision de Lepante, c'est que ces deux triomphes contemporains touchent au fond de son cœur le guerrier antarctique, qu'il s'y sent engagé et que rien ne lui est étranger de ce qui agite, en quelque point, l'universel empire de Philippe. Si les dieux et les astres interviennent dans le récit, c'est pour assister des héros qui furent des compagnons, des chefs ou des adversaires. Si ces héros comblent le dur et net hendécasyllabe de la sonorité de leurs noms, empanachés pour les Espagnols, bizarres et rebondissants pour les Araucans, ces noms ont été familiers aux oreilles du poète et lui ont inspiré, non seulement des combinaisons de timbres, mais d'humains sentiments de sympathie ou de haine. Si ces mêmes héros discourent ou s'invectivent, s'ils réduisent leurs travaux, leurs sentiments, leurs angoisses, leurs enthousiasmes au langage et à la mesure du mode épique, toute cette émotion, ainsi stylisée, le poète se rappelle à quel point elle fut véritable et palpitante du désordre, du sang et de l'odeur de la vérité. Elle eût pu être interrompue par la mort, et l'épopée en serait restée là, sans que le poème eût lieu. Et, sans doute, dans le poème la mort prend-elle cet aspect simplifié et conventionnel qui est exigé par les règles. La mort est facile ; elle est noble, bien dite et bien disante : mais sous la pompeuse ordonnance à quoi le jeu des octaves la ramène, le poète sait combien elle fut terrible.

Elle l'a perpétuellement accompagné dans ses luttes contre les chefs Lautaro et Caupolican, assistés du conseil du sage vieillard Colocolo, dans l'incendie et le sac de La Concepcion, dans l'assaut que les Indiens donnent aux vaisseaux espagnols ancrés à Penco, dans la bataille de Puren, dans toutes ces rencontres où la valeur castillane se heurte à une race sauvage et belliqueuse, et dont on

sent, en dehors de tous les ornements rhétoriques, qu'elle opposa à l'envahisseur une résistance farouche. Si bien qu'il faut au soldat fatigué que recèle le poète assez de chaleur lyrique pour se persuader que la guerre qu'il mène est une guerre juste. Car seule une guerre juste vaut de tels efforts, mérite une acceptation si totale, s'égale à une si constante présence de la mort avec toutes ses chances. C'est alors, quand il s'est pénétré du bon droit de sa guerre,

*C'est alors, comme un ange sans péché,*
*L'œil fixé sur la cause universelle,*
*Que le soldat peut, accourant aux armes,*
*Sur son ennemi parfaire son ire .*

Mais Ercilla ne verra pas la fin des guerres d'Araucanie, et celles-ci se poursuivront avec les succès des chefs Pelantaru et Paillamacu. En 1641, le marquis de Baides, gouverneur du Chili, et les chefs araucans signeront la paix de Quilin, comme entre gouvernements égaux. La rivière du Biobio marquera la frontière de l'Araucanie. Là, pour longtemps, la conquête espagnole a connu des bornes.

*
* *

La conquête du Pérou avait projeté trois tentacules vers le continent : au Sud, l'expédition chilienne d'Almagro et ses suites ; au Nord l'expédition de Belalcazar vers Quito. Vers l'Est, Gonzalvo Pizarre s'en fut chercher le pays de la Cannelle et trouva le pays des fleuves. Il y envoie en reconnaissance Francisco de Orellana avec un brigantin et cinquante hommes. Comme Belalcazar, comme aussi Garay et Olid, émancipés de Cortès, Orellana, dès qu'il se sentit libre, loin du chef, prit l'expédition à son compte, non sans avoir,

pour la forme, demandé conseil à ses compagnons. Ceux-ci, abondant dans son sens, firent observer qu'il était très difficile de remonter les courants. Le chroniqueur remarque que c'était là une mauvaise raison, mais elle convenait aux desseins d'Orellana. Celui-ci, donc, ne pouvant remonter les courants, les descendit, aussi loin que possible, dans l'inconnu, vers la mer. Ainsi traversa-t-il tout le continent. A la fin de décembre 1540 il remontait le Napo, pénétrait dans les eaux énormes du Marañón, descendait ce fleuve à qui un nom ne suffit pas et qui s'achève par les bouches des fabuleuses Amazones. Il avait atteint l'Atlantique. Là, il suivit les côtes vers le Nord, longeait les bouches de l'Orénoque et parvenait à Cubagua le 11 septembre 1540. Cet exploit lui méritait bien des capitulations, qu'il s'en fut quérir en Espagne. Quatre ans après, il reparaissait sur le fleuve des Amazones, mais cette campagne en sens inverse fut désastreuse ; il y perdit la vie.

Andrés Hurtado de Mendoza, marquis de Canete, vice-roi du Pérou, nomme Pedro de Urzua gouverneur d'Omagua et d'Eldorado et le lance sur les fleuves. C'était un hidalgo navarrais, « qui excellait en toutes armes et en toutes choses de vertu et de discipline militaires et particulièrement en conquêtes et découvertes d'Indiens ». Ainsi le présente le chroniqueur Toribio de Ortiguera, dans sa relation de la *Journée du rio Marañón*, adressée au roi Philippe III. Il le dit encore « galant et fort incliné aux choses de miséricorde et de charité ». Le marquis de Canete l'avait d'abord envoyé réprimer une révolte d'esclaves nègres marrons à Panama, qui s'étaient organisés avec leur roi et leur évêque. Pedro de Urzua en avait fait justice : les plus coupables furent, sur son ordre, dévorés vivants par des chiens. Il s'était acquis là une grande réputation, d'où, quelque temps plus tard, sa nomination de gouverneur de l'Eldorado.

Dans la bande de valeureux guerriers qu'il emmenait avec lui, sur le Marañón, l'un d'eux, nommé Lope de Aguirre, se distingua vite par ses intrigues. Il souleva l'esprit de ses compagnons contre leur capitaine, leur montra comment celui-ci délaissait les devoirs de sa charge, ne pensait plus ni à

découverte ni à peuplement et n'était occupé que de son amie, la belle dona Inès, fille du conquistador Blas de Atienza. Sans doute y avait-il fort à dire sur le compte de Pedro de Urzua. Le chroniqueur anonyme de la *Relation véritable de tout ce qui arriva dans la journée d'Omagua et du Dorado*, moins flatteur que Toribio de Ortiguera, le dit cupide et ingrat. « S'il avait besoin de quelqu'un, il lui faisait de grandes offres et de belles promesses, et dès qu'il tenait ce qu'il avait voulu et qu'il avait l'assurance de le garder, alors il ne remplissait pas sa promesse. » Mais, ajoute le chroniqueur, « il est vrai que ce vice est commun à la plupart des capitaines des Indes ».

En réalité, si, réserve faite d'un défaut qu'il partageait avec tous ses frères d'armes, le capitaine Pedro de Urzua avait pu montrer jadis d'aimables et brillantes qualités, il semble qu'il les ait alors perdues et qu'une transformation se soit opérée en lui. Il était devenu solitaire et farouche. Dona Inès l'avait apparemment ensorcelé. On n'aimait guère cette dame. Quand le capitaine avait à punir un de ses soldats, il l'envoyait ramer sur la barque de dona Inès, comme un galérien. Mieux eût valu pour lui le faire pendre. Les soldats eussent admis ce châtiment sévère, mais non humiliant, et dont, au reste, ils ne seraient jamais revenus. Tandis que, d'avoir ramé pour le plaisir de dona Inès, ils gardaient une furieuse démangeaison de vengeance.

Lope de Aguirre caressait ce sentiment dans l'esprit de ses compagnons, en particulier chez un certain Fernando de Guzman, homme faible et ivrogne, glouton surtout, car « il perdait la tête à courir après les fruits, les beignets et les gâteaux, et quiconque en désirait faire son ami en pouvait, avec la moindre de ces choses, tirer tout ce qu'il voulait ». Lope de Aguirre fit de ce Guzman le chef de la conspiration, et Pedro de Urzua fut promptement expédié, en compagnie de sa belle Inès.

Le coup fait, les conjurés se réunirent, et Fernando de Guzman, qu'inquiétaient encore quelques scrupules juridiques, composa une relation où l'on expliquait qu'Urzua étant devenu, par sa paresse et ses défauts, impropre à

la conduite de l'expédition, on avait dû se résoudre à le sacrifier pour le plus grand service du roi. Chacun signa cette information, et Lope de Aguirre ajouta à son nom le titre de traître : Aguirre le traître... Et comme ces coquins s'étonnaient, il entra en fureur : « Qu'est-ce que cette folie et ces sottises ? Vous venez tous, tant que vous êtes, de tuer un gouverneur du roi, lequel avait son pouvoir et ses provisions scellés de son sceau et représentait sa personne, et vous pensez maintenant que vous allez échapper à votre responsabilité ? Allez, nous sommes tous des traîtres ! » On décida de compléter le voyage entrepris en revenant ensuite tyranniser le Pérou, et d'en finir avec les auditeurs, les vice-rois et autres ministres de l'impertinence royale. L'infortuné Guzman fut nommé d'avance prince de Terre-Ferme, du Pérou et du Chili. Ses soldats s'attribuèrent divers titres et diverses fonctions ; Lope de Aguirre reçut la charge de maître de camp du Prince. Celui-ci prit dès lors ses repas à part, en prince véritable, et on le servait avec des cérémonies princières. Il se mit à affecter des manières graves et hautaines. Lorsque, dans le camp, un soldat venait à prononcer son nom, ce n'était jamais sans ôter son bonnet ou son casque. Et ses soldats venaient le trouver pour lui demander humblement une faveur pour le temps où ils seraient rentrés et établis au Pérou : par exemple, d'obtenir une bonne répartition d'Indiens ou de tuer un voisin qui leur déplaisait. Le prince don Fernando de Guzman fronçait les sourcils et prenait son air le plus sérieux et le plus réfléchi. Puis il donnait sa réponse qui, d'ordinaire, était favorable, et le soldat se retirait avec de grandes actions de grâces.

Malgré ces plaisirs et ces occupations, le Prince n'avait pas la conscience tranquille. Il fit confidence de ses remords à quelques-uns de ses compagnons, leur demanda si l'on ne pourrait, par de bonnes et affectueuses raisons, ramener Aguirre dans le bon chemin ou, au besoin, le tuer au nom du roi. A son défaut il pensait à se supprimer lui-même. Un jour, il tendit son poignard à ses amis et les supplia de le tuer. Son historien rapporte qu'on lui voyait la

mort sur le visage. Aguirre, avec qui il eut une explication pathétique, rêvait de son côté aux moyens de se débarrasser de cet encombrant roi malgré lui. C'est dans cette confusion que la bande descendait le Marañón, traversant ses pluies, ses orages, ses nuées de moustiques, et ses tempêtes aussi terribles que celles de l'Océan.

Le sort du prince don Fernando fut bientôt décidé. Et les actes suivirent la résolution. Lope de Aguirre pouvait en informer minutieusement l'autre roi, celui d'Espagne, dans une lettre fameuse : « Et j'ai tué le nouveau roi, le capitaine de sa garde, son lieutenant général, quatre capitaines, son majordome, son chapelain, une femme de leur ligue, un commandeur de Rhodes, un amiral, deux porte-enseigne, et encore cinq ou six de leurs alliés. » Tout cela fait, Lope de Aguirre se proclama la Colère de Dieu, prince de la liberté et du royaume de Terre-Ferme et province du Chili. Mais avant de s'assurer la possession du Chili et du Pérou, il voulait marcher sur Terre-Ferme et Panama. Donc le tyran Aguirre, dit la Colère de Dieu, « dénaturalisé d'Espagne », boitant de deux arquebusades qu'il avait reçues au pied droit, traînant sa gent marahonesque en haillons, sa fille de quinze ans et son bourreau Anton Llamoso, descendit les fleuves, sans que les géographes puissent fixer actuellement s'il parvînt aux bouches de l'Orénoque ou à celles des Amazones. Mais une fois sur l'Océan, on sait qu'il se dirigea vers l'île Margarita où il s'établit quelque temps. Il y eut une belle bénédiction de drapeaux à la cathédrale de l'endroit. C'est en se rendant à cette cérémonie qu'ayant vu, sur le chemin, un roi de carte, Aguirre se mit à le piétiner avec des jurons, tant était grande sa passion antimonarchique. Il ne perdait d'ailleurs jamais une occasion de jurer contre le roi, autant que de blasphémer Dieu. Par là il se faisait aimer de ses hommes. Néanmoins, après la même cérémonie, il leur fit un discours, leur recommandant, entre autres bonnes choses, de respecter l'honneur des temples et des femmes. Mais on pense que ce n'était là qu'une clause de style ou qu'il voulût ne pas se découvrir entièrement aux

habitants de l'île Margarita et leur laisser croire qu'il y avait encore un peu de chrétien en lui. Ceux-ci ne se faisaient pourtant pas d'illusions là-dessus et poussèrent un soupir lorsque le libérateur Aguirre, au bout de quarante jours, quitta leur île, la laissant totalement ravagée. A la Nouvelle-Valence, l'une des femmes de la ville, Catalina Rodriguez, voulut être la Judith de ce nouvel Holopherne. Elle l'invita à dîner et résolut de l'empoisonner. Mais la chose fut découverte, la Rodriguez subit le garrot, et aussi son vieil époux en larmes ; mais n'était-il pas juste, puisqu'il pleurait tant sa mort, qu'on lui permît de lui tenir compagnie en un pareil voyage ?

C'est de la Nouvelle-Valence que Lope de Aguirre écrivit son épitre au roi Philippe : « Roi Philippe, naturel d'Espagne, fils de Charles, l'invincible... » Après cet excellent début, il entrait tout de suite dans le vif du sujet et donnait au roi Philippe, en le tutoyant, comme il sied entre monarques, des avis qui ne manquaient pas de fondements : « Prends garde, roi espagnol, prends garde à ne pas te montrer cruel envers tes vassaux, ni ingrat, car, pendant que ton père et toi vous étiez dans vos royaumes de Castille sans vous faire aucun souci, tes vassaux t'ont donné, au prix de leur sang et de leurs biens, tous ces royaumes et seigneuries que tu as en ces contrées. Prends garde, roi et seigneur, que tu ne saurais porter ton titre de roi juste sans que ceux qui y ont travaillé reçoivent tout d'abord quelque récompense. » Il lui disait encore : « Je tiens pour assuré qu'il va peu de rois en enfer, mais c'est que, somme toute, vous autres rois vous êtes peu nombreux. Mais fussiez-vous beaucoup, aucun ne pourrait entrer au ciel, tant vous avez ambition, soif et faim de vous empiffrer de chair humaine. Mais vous ne m'émerveillez pas et je fais peu de cas de vous, car vous vous nommez toujours mineurs, et tout homme innocent est fou, et votre gouvernement n'est que vent. Et ainsi, roi et seigneur, je te jure et je fais vœu solennel à Dieu que moi et mes deux cents arquebusiers Marañóns, gentilshommes conquérants — *conquistadores hijosdalgo* — ne nous ne te laisserons pas un seul de tes ministres et agents, car je sais jusqu'où va ta

clémence. » Il s'indignait des malheurs du siècle : « A la sortie que nous avons faite du fleuve des Amazones, qui s'appelle aussi Marañón, j'ai vu, dans une île peuplée de chrétiens, qui a pour nom Margarita, des informations venues d'Espagne sur le grand schisme luthérien qu'il y a là-bas, et cela nous emplit de terreur et d'épouvante, car ici, dans notre compagnie, il y avait un Allemand, nommé Monteverde : mais je l'ai fait mettre en pièces. » Pour ce qui était de ses hommes, ils ne tomberaient jamais dans de si scandaleuses erreurs, le roi Philippe pouvait se rassurer : « Où que nous soyons, crois bien, excellent prince, que tous nous vivrons très parfaitement en la foi au Christ. » « Dommage, disait-il encore à Philippe, que ton père et toi vous ayez conquis l'Allemagne : après quoi, c'est l'Allemagne qui a conquis l'Espagne avec ses vices. Mais que les guerres aillent où elles vont, en Flandre, Espagne ou Amérique ! elles ont été faites pour les hommes. » L'important, c'est qu'« en aucun temps ni par l'occasion d'aucune adversité qui nous advienne, nous ne cessions d'être sujets obéissants des préceptes de la Sainte Mère Eglise Romaine ». Ces pieuses résolutions ne l'aveuglaient pas d'ailleurs sur la décadence où était tombée la même Eglise, ni ne l'empêchait de dire leur fait aux moines, engeance qui ne pense qu'à acquérir des biens temporels, à vendre les sacrements, et fort cher, à faire cuire des perdrix et à se gorger de fruits. Ils sont ennemis des pauvres, sans charité, ambitieux, gloutons et superbes. Cette lettre magnifique était signée : « Fils de fidèles vassaux en terre basque et rebelle jusqu'à la mort à cause de ton ingratitude, Lope de Aguirre le vagabond. » Elle fut confiée au Père Contreras, afin qu'il la portât à l'Audience royale de Santo Domingo, laquelle la ferait parvenir à son destinataire. Par ailleurs, Lope de Aguirre avait mandé au Père Montesinos, provincial des dominicains, qu'il considérait que « rien ne pourrait être plus digne de cœurs grands et généreux que de faire la guerre à don Philippe, roi de Castille ». L'alarme fut donnée dans toute l'Amérique. Quand il se vit perdu, ce héros truculent résolut de tuer sa fille. « Confesse-toi, mon enfant, et mets-toi bien avec Dieu, car il ne serait

pas juste que tu restasses au monde pour qu'un coquin jouisse de ta beauté ou qu'on t'insulte en t'appelant fille de ce traître de Lope de Aguirre. » La malheureuse suppliait son père. « Je me ferai nonne, là où ni le ciel, ni le soleil, ni la lune ne me verront plus, puisque mes péchés et les vôtres m'ont menée à un si misérable et triste état. Là, je prierai Dieu pour vous et pour moi. » Mais Lope de Aguirre ne voulut rien entendre et la perça de coups de poignard. Les troupes de Garcia de Paredes, l'un des conquérants du Venezuela, fils d'un fameux soldat des guerres d'Italie, marchaient contre lui. Ses meurtriers lui refusèrent la confession dont il avait lui-même privé tant de ses victimes.

Le souvenir de ce premier des *caudillos* est demeuré longtemps vivace, et les mères vénézuéliennes l'évoquaient naguère pour faire pour à leur enfant : « Si tu n'es pas sage, le tyran Aguirre va venir te chercher. » C'est encore l'âme du tyran Aguirre qu'on voit passer dans les feux follets des campagnes de Barquisimeta.

*
* *

Mais l'Eldorado ? De nouvelles expéditions s'y dirigent dans l'autre sens, en remontant l'Orénoque, comme avait tenté de le faire Diego de Ordaz. En 1568, Diego Fernández de Cerpa reçoit le gouvernement de la Nouvelle-Andalousie, que les Indiens appellent Guyane, et qui s'étend entre l'île Margarita et le Marañón, en comprenant, bien entendu, les provinces dites de l'Eldorado. Son expédition est puissamment organisée, mais elle se heurte aux Indiens Cumanogotes et Chacopotes, et Cerpa est tué. Un neveu par alliance de Jimenez de Quesada, nommé Antonio de Berrio, partant de Nouvelle-Grenade, reprendra à son tour la conquête de la Guyane où, de plus en plus, l'esprit public situait l'Eldorado. Les Anglais s'en mêleront : Robert Dudley débarque à la Trinidad, et Sir Walter Raleigh prophétise que l'Angleterre, en

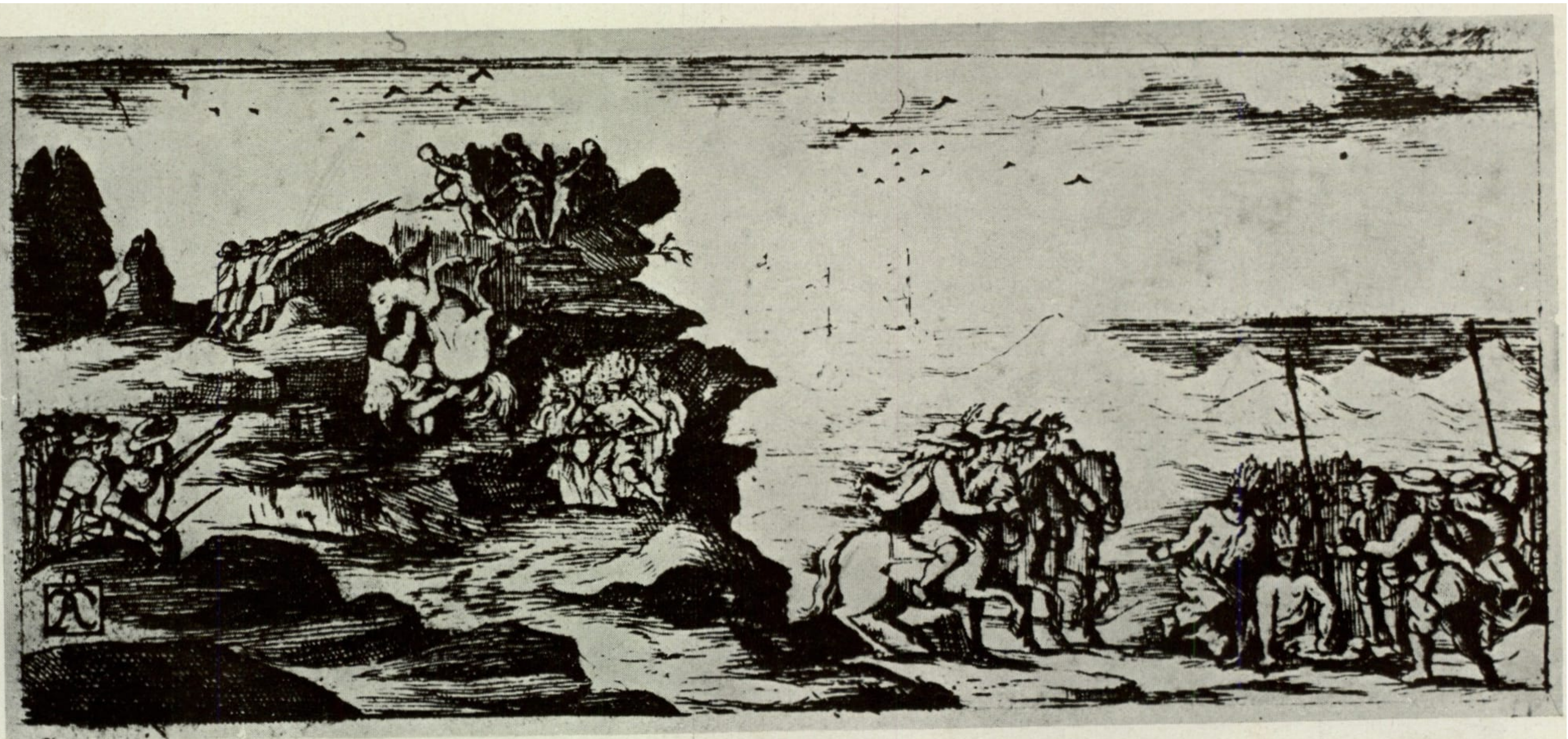
Guyane, effacera le souvenir des exploits qu'auront pu accomplir les Espagnols. Mais pour le moment, Antonio de Berrio, puis son fils Fernando colonisent et gouvernent la contrée.

*
* *

L'éminent historien mexicain Carlos Pereyra exalte à juste titre l'action des pilotes espagnols. Le conquistador s'appuie constamment sur le marin. Pour la découverte des mers du Sud, l'exploration des côtes de l'isthme, au Midi comme au Nord, Vasco Núñez de Balboa s'est fait constructeur de navires, Gaspar de Espinosa — qui utilise deux vaisseaux de sa flotte — emmène le pilote Juan de Castaneda, et Gil Gonzalez Davila le pilote Andrès Nino. L'historien Pereyra considère Bartolomé Ruiz, pilote de Pizarre, comme le véritable découvreur du Pérou. Enfin, Cortès, dans la seconde partie de sa carrière, s'est fait armateur. Des rivages de la Nouvelle-Espagne la tentation subsiste de la route des Epices. Mais le retour du Ponant, après les échecs de Saavedra et de Ruy Lopez de Villalobos, n'est pas résolu.

Andrès de Urdaneta, soldat des guerres d'Italie, compagnon de Loaysa et de Saavedra, puis combattant et négociant aux Moluques, enfin citoyen de Mexico, avait mis le sceau à une existence aventureuse en se faisant moine et vivait dans sa retraite lorsqu'il reçut une lettre du roi Philippe II. Il semblait que ce prestigieux navigateur des mers australes fût le seul à pouvoir organiser une campagne décisive aux Moluques. Le P. Urdaneta, donc, accepta la consigne royale et prit avec lui, comme chef de l'expédition, Miguel Lopez de Legazpi. La flotte quitta la Navidad le 21 novembre 1564. Elle atteignit les Philippines, où fut fondée Manille, et repartit le 1" juin. Le 3 octobre 1565 elle rentrait à Acapulco. Le retour du Ponant était accompli. La route des galions de Manille était tracée.

L'activité des Espagnols en Océanie s'exercera aussi à partir du Pérou, car la rumeur y court d'îles mystérieuses qui, jadis, envoyaient aux Incas des vaisseaux chargés d'or. On connaît



Bandeau représentant un combat entre Espagnols et Indiens
(Amérique du Sud)





l'aventure de ce marin Juan Fernández qui avait fait un pacte avec le diable et qui découvrit deux îles désertes. Peut-être aussi parvint-il à une île énigmatique où se dressent, en des points où l'on s'étonne qu'ils aient pu être transportés, d'énormes blocs de pierre taillés en forme de visages. C'est dans une des îles Juan Fernández qu'un siècle et demi plus tard des flibustiers anglais devaient abandonner le marin Selkirk, destiné à s'incarner en Robinson Crusoé.

Fray Tomas de Berlanga, évêque de la Castille de l'Or, chargé par la Couronne d'une enquête sur les agissements de Pizarre au Pérou et d'une description de cette contrée, est entraîné dans l'Océan par des courants contraires et découvre les Galapagos. Pedro Sarmiento de Gamboa découvre les Salomon et les Marshall, et Alvaro de Mendana celle des Marquises qui a gardé son nom ; il meurt en route, et sa femme, dona Isabel Barreto, prit la direction de l'expédition, au retour, en s'aidant des conseils du pilote portugais Pedro Fernández de Quiros. Ce dernier, chef d'expédition à son tour, découvre Tahiti et les Nouvelles-Hébrides. Là, l'équipage de son navire se soulève, le fait prisonnier et ramène le navire en Amérique. Le vaisseau amiral de cette petite escadre poursuit la route sous la direction du maître de camp Luis Vaez de Torres et trouve le détroit — auquel on donnera son nom — qui sépare la Nouvelle-Guinée d'un continent nouveau : l'Australie.

La Nouvelle-Guinée avait elle-même été déjà reconnue. D'abord, sans doute, par Alvaro de Saavedra, quand il était parti de Tidore en 1528 et qu'il avait longé un rivage d'hommes noirs à la chevelure laineuse. Plus tard, en 1545, après la tentative de Ruy Lopez de Villalobos pour retourner en Nouvelle-Espagne, Inigo Ortiz de Retes, qui faisait partie de sa flotte, sur le *San Jnan*, conduit par le pilote Gaspar Rico, avait vu une grande île, de belle

apparence ; il y avait fait provision d'eau et de bois et l'avait baptisée Nouvelle-Guinée.

*
* *

La conquête de l'Amérique du Sud se parfait avec les fondations dont Asuncion est le centre. Les conquérants, se mêlant aux Guaranis ou Carios, produisent une belle race de Métis qui, sur les ordres du roi, sont déclarés Espagnols. C'est là, au Paraguay, que les jésuites feront plus tard leur célèbre expérience sociale. Cependant diverses expéditions, parties du Pérou, tentent de pénétrer le continent vers l'Est. En 1543, Diego de Rojas s'essaye à la conquête du Tucuman où vivent les Diaguites, et trouve la mort dans cette entreprise. Francisco de Mendoza parvient au Parana et est assassiné par ses soldats. Nicolas de Heredia, qui a usurpé son commandement, doit retourner au Pérou. Juan Núñez del Prado fonde la Ciudad del Barco. D'autres fondations argentines se font à partir du Chili.

Valdivia, en effet, projette d'unir en un même gouvernement le territoire qui s'étend entre l'Atlantique et le Pacifique, depuis la Serena jusqu'au Rio de la Plata. Il confère à son lieutenant Francisco de Aguirre tous pouvoirs pour gouverner la ville de la Serena et sa juridiction, ainsi que les autres cités, villes et lieux que ledit Aguirre peuplera jusqu'à l'Atlantique. Aguirre, dont l'historien argentin contemporain Roberto Levillier a su mettre le rôle en relief, transforme Barco par la fondation de Santiago del Estero. Après quoi, Juan Perez de Zorita fonde, en divers points stratégiques du Tucuman, des villes qui défendront Santiago del Estero contre les Diaguites et faciliteront les échanges commerciaux entre Charcas et le Chili. Par ailleurs, Garcia de Mendoza ordonne la fondation en territoire chilien, en face de Santiago, au delà de la Cordillère, de cités qui ouvriront le chemin au delà du Tucuman méridional :

c'est ainsi que le capitaine Pedro del Castillo fonde en 1561 la ville de Mendoza. Cependant Aguirre poursuit ses plans : un de ses lieutenants fonde San Miguel de Tucuman. Il projette la fondation des villes qui seront Cordoba et Santa Fé et proclame la nécessité de faire renaître Buenos-Aires. Malheureusement il offense le président de l'Audience de Charcas, don Pedro Ramirez de Quinones qui réussit à le faire arrêter et exiler. C'est le gouverneur Geronimo Luis de Cabrera qui fonde Cordoba et qui commence à s'établir dans la vallée de Jujuy.

Alors que, au Mexique et au Pérou, les fondations chrétiennes s'étaient, après une aventure fulgurante, substituées aux anciennes cités impériales, alors que, au Chili, une guerre continue imposait aux villes nouvelles un caractère stratégique et militaire, ici, l'œuvre des conquérants s'orientait dans les voies larges et pacifiques d'un commerce à créer. Tout tendait désormais à la fondation de Buenos-Aires. Le licencié Juan Matienzo, de la Royale Audience de Charcas, expliquait dans sa correspondance qu'il fallait former un ensemble administratif comprenant le Potosi, dont les mines d'argent prenaient un développement fabuleux, le Tucuman et le Paraguay et donner à ces provinces un port sur les bouches de la Plata. Sur ses conseils, plusieurs villes furent fondées, destinées à desservir cette route fructueuse. Et il réclama la fondation de Buenos-Aires « où, disait-il, il y a eu autrefois une ville et où il y a assez d'Indiens et un bon climat et une bonne terre. Ceux qui peupleront ce point deviendront riches, à cause de cette grande relation qu'il doit y avoir là entre l'Espagne, le Chili, le Rio de la Plata et le Pérou... » Il ajoutait : « A cet effet Votre Majesté pourrait envoyer d'Espagne cinq cents hommes, et même si on en envoyait le double, il ne manquerait pas à quoi les employer, en sorte que tous puissent manger et s'enricher. » Il souhaitait que ce fussent surtout des marchands et des laboureurs, et non des gentilshommes, « car ceux-ci, ordinairement, ne veulent pas s'appliquer au négoce ni aux travaux des champs, mais s'en vont prenant du bon temps et se divertissant en jeux et

promenades et autres choses de peu de profit et qui, au contraire, apportent dommage et inquiétude aux gens tranquilles et pacifiques. Et ils pensent que tout le Pérou suffit à peine à n'importe lequel d'entre eux. Sans doute en faut-il quelques-uns pour la guerre et pour défendre la terre à peupler, mais ils doivent être peu nombreux et bien connus... » Dans cette même lettre, laquelle est datée du 2 janvier 1566, l'auditeur Matienzo insistait sur les avantages du port de Buenos-Aires : « La navigation vers l'Espagne est brève et excellente ; en sortant des bouches du fleuve on ne voit pas de terre jusqu'aux Terceras, îles du roi de Portugal, ou, si l'on veut, jusqu'à Sanlúcar, ce qui est cause que l'argent et les choses qui partiraient d'ici iraient à l'abri des corsaires. Ceux-ci, en effet, ne s'aventurent pas en haute mer, mais naviguent au voisinage des ports. »

Le 10 juin 1580, Juan de Garay, gentilhomme basque, fondait Buenos-Aires qui, malgré les étroites et aveugles rigueurs de l'administration économique coloniale, allait devenir un jour une des métropoles de l'échange universel.

# VI

## LE BLÉ, LA VIGNE ET L'OLIVIER.

Les conquistadors introduisent dans le Nouveau Continent l'élevage d'animaux inconnus, la canne à sucre, l'industrie de la soie, le blé, la vigne, l'olivier, développent la culture des arbres fruitiers. En échange, l'Amérique nous donne quelques plantes nouvelles que dénombrent et étudient les premiers naturalistes espagnols. Les conquistadors établissent, pour leurs entreprises, le système des répartitions d'Indiens. La découverte et l'exploitation des mines d'argent du Mexique et du Pérou apparaissent comme une meilleure affaire encore que la recherche de l'or, surtout grâce à l'invention du procédé de l'amalgame. L'afflux des métaux précieux en Espagne a de fâcheuses conséquences pour ce royaume. Les pirates anglais apparaissent sur les océans espagnols.

« … Pour mener à bien mon intention de perpétuer cette terre au bénéfice de Votre Majesté, je m'en fis le gouverneur et la gouvernai, ainsi que ses vassaux, avec autorité ; je fus leur capitaine pour les encourager dans la guerre et être le premier aux dangers, comme il convenait ; leur père pour les favoriser en ce que je pouvais et leur épargner les peines, leur ami pour converser avec eux ; je me fis géomètre pour tracer et peupler, architecte pour faire des canaux et répartir l'eau, laboureur et journalier pour semer, berger pour paître les troupeaux, et enfin fondateur, éducateur, nourricier, conquistador et découvreur... »

Ainsi s'exprime Pedro de Valdivia, dans ses Relations à l'Empereur, faisant le portrait du parfait conquistador et des multiples activités qui furent exigées de tous. Mais il semble que de ce modèle ce soit encore Fernand Cortès qui se soit approché le plus près.

Dès l'année qui suit la prise de Mexico, en 1522, il demande à l'Espagne des cannes à sucre, des pieds de vigne, des mûriers. Dans un mémoire de 1542 il rapporte « qu'il a fait venir dans les terres nouvelles des bêtes de toutes espèces et aussi beaucoup de plantes, et en particulier des mûriers, ainsi que des cocons de soie, et qu'il a pratiqué dix ans cette industrie, jusqu'au moment où beaucoup en comprirent l'intérêt et s'y adonnèrent ».

Pendant que Cortès faisait sa campagne des Hibueras, Francisco de Santa Cruz reçut d'Espagne un quart d'once d'œufs de ver à soi, et il les donna au contrôleur Delgadillo qui, dans son jardin, avait de bons mûriers. Le chroniqueur Herrera voit là l'origine de l'industrie de la soie mexicaine. Par ailleurs, Martin Cortès, homonyme du conquérant, s'illustra dans les débuts de cette culture.

*
* *

A son arrivée en Amérique, c'est-à-dire aux Antilles, aux îles, le conquistador est tout d'abord agriculteur et éleveur. C'est en partant des îles vers le continent qu'il justifiera son nom et se fera conquérant. Mais à Hispaniola, à Cuba, à la Jamaïque, à Porto-Rico il est colon. Les luttes militaires y furent rares, sauf à Hispaniola, où la cacique Anacaona, la Fleur d'Or, fut l'héroïne d'une rébellion, et mourut pendue ; un peu plus tard, en 1519, alors que commençait l'aventure cortésienne au Mexique, un Indien baptisé et qui savait lire et écrire et qu'on appelait du nom familier d'Enriquillo, ou Henriquet, souleva le pays. A Porto-Rico les Indiens voulurent d'abord se rendre compte si les Espagnols étaient mortels. Ils en attrapèrent un, le plongèrent dans l'eau où ils le maintinrent tout le temps nécessaire à un Indien normal pour mourir noyé, puis le gardèrent en observation pendant trois jours. L'expérience ayant été concluante, ils se révoltèrent. Mais les Espagnols, bien que privés du don d'immortalité, ne s'en avérèrent pas moins redoutables et puissants.

C'est donc aux Antilles que le conquérant commença à se faire éleveur des animaux inconnus dans le pays, rapportés d'Espagne et qui, se multipliant, envahiront le continent tout entier, jusqu'au cœur de la pampa : les chevaux,

les bêtes à cornes. Voici bientôt peuplées ces larges contrées où résonnera plus tard la chanson triste et libre du trouvère gaucho Martin Fierro. Le dieu taureau, venu des profonds âges ibériques engendre ici toute une presse de troupeaux. Et les centaures font souche. Foudroyant, écumant, cabré, retentissant, le cheval étend son règne sur le continent qui s'en épouvantait et qui, devient, dès lors, le pays même du cheval. Les conquistadors avaient fait de cet animal étrange, leur frère d'arme, et peut-être n'y eut-il jamais, dans toute l'histoire de notre espèce, plus vif compagnonnage que celui qui unit, sur ces terres nouvelles, le cheval et l'Espagnol. Celui-ci, dans les marches éperdues où la soif halluciné, n'allait-il pas jusqu'à ouvrir une veine de son coursier et en tirer un verre de sang ? Par ces communions farouches, la bête s'est associée à la gloire de la conquête. Elle a bien gagné, à son tour, de s'associer à la richesse et à la liberté des prairies futures.

Les ânes, les mulets et les mules, les porcs s'acclimateront aussi. On fit venir d'Espagne des poules et des coqs, des brebis et des moutons, et des Canaries et du Cap-Vert des chèvres. Enfin la canne à sucre se développa aux Antilles. Le bachelier Gonzalo de Velosa, à ses propres frais, construisit à Hispaniola un moulin à chevaux, qui fut un des premiers à moudre du sucre dans cette île. Ces moulins se répandirent vite dans l'île, puis sur le continent. « Parmi les moulins puissants et bien outillés, pouvait dire bientôt le chroniqueur Oviedo, outre la valeur propre de l'édifice où l'on fait le sucre et de celui où on le raffine et le conserve, il y en a qui coûtent dix et douze mille ducats d'or et plus, avant d'être en pleine exploitation, et il ne serait pas exagéré de dire quinze mille ducats ; car il est nécessaire d'avoir continuellement quatre-vingts ou cent nègres et même cent vingt et quelques-uns de plus pour que les moulins fonctionnent mieux ; et pour leur nourriture il faut avoir tout prêt un bon troupeau ou deux de mille, deux ou trois mille vaches, sans compter la construction des bâtiments, les gages des ouvriers qui font le sucre, l'achat de charrettes pour apporter de la canne et du bois au moulin, et tous ceux qui

font le pain et arrosent les cannes, et d'autres choses nécessaires et qui sont fort coûteuses. »

*
* *

Un nègre qui s'était fait chrétien à Lisbonne et, après diverses aventures, était venu au service du marquis Cortès, fut, paraît-il, le premier à semer et récolter du blé en Nouvelle-Espagne. Au Pérou ce fut, selon l'Inca Garcilaso, Maria Escobar qui l'introduisit. Et le chroniqueur ajoute : « Pour le même exploit, les païens tinrent Cérès pour une déesse, mais les gens du pays ne firent aucun cas de cette femme. » D'après une autre tradition, la Cérès du Pérou aurait été Inès Munoz, femme de Francisco Martin de Alcantara, l'un des demi-frères de Pizarre. Dona Inès était une fois occupée à trier du riz qui venait d'arriver d'Espagne dans un baril. On sait le goût des Espagnols pour le riz : on imagine le soin que dona Inès mettait à trier ce riz non pareil qu'elle comptait apprêter pour le grand Pizarre. Elle découvrit alors, parmi les grains, quelques grains de blé, qu'elle sema dans un pot à fleurs, « avec autant de précautions, rapporte le P. Barnabé Cobo, de la Compagnie de Jésus, que si elle eût planté des pieds d'œillet ou de basilic ; et, grâce à la sollicitude avec quoi elle veilla sur son petit semis, l'arrosant avec opportunité, les graines germèrent, la plante se développa avec une vigueur remarquable et donna de nombreux et grands épis ». A Quito, le miracle du blé se produisit près du couvent de Saint-François et fut l'œuvre du P. Josse Rixi, natif de Gand, en Flandre. « Les moines y montrent encore, rapporte le grand voyageur et apologiste des Amériques, baron Alexandre de Humboldt, le vase de terre dans lequel le premier froment est venu d'Europe et qu'ils regardent comme une relique précieuse. Que n'a-t-on conservé partout les noms de ceux qui, au lieu de ravager la terre, l'ont enrichie les premiers des plantes utiles à l'homme ? »

L'évêque Zumarraga, l'un des premiers civilisateurs du Mexique, « propose que les employés de la *Casa de Contratacion* envoient sur les navires des plants de végétaux de toutes espèces, en prenant soin de ne pas les faire sécher, et qu'à Vera Cruz les capitaines puissent les vendre à quiconque voudrait les acheter ». Paroles de Carlos Pereyra, l'historien mexicain déjà souvent cité ici, et infatigable destructeur de légendes pernicieuses au bon renom de la race espagnole. Parmi ces plantes introduites d'Espagne, une des premières fut la vigne. « Naturellement, poursuit Pereyra, elle ne réussit point dans les îles et en Nouvelle-Espagne ; elle dut passer le Tropique pour trouver un climat convenable dans quelques prairies intérieures de l'Est et dans les missions de Californie. » A Panama vivait un auditeur, le docteur Robles, si attaché à son *estancia*, à son petit troupeau de vaches, à ses chèvres qu'il ne voulait pas qu'on le nommât au Pérou. Il fit venir des plants et des semences, et en particulier des vignes, dont il prétend, dans un mémoire, qu'elles prospérèrent. On est sûr, du moins, que ce fut le cas pour les vignes du Pérou. « Au Pérou, en 15 51, rapporte toujours Pereyra, cette fois d'après le P. Cobo, Hernando de Monténégro fit la vendange et on lui paya le raisin un demi-peso d'or la livre, suivant le prix fixé par le licencié Rodrigo Nino. Monténégro jugea le prix trop bas et fit appel devant l'Audience, car il considéra comme un préjudice qu'on rabaissât la valeur d'« un fruit si nouveau et si agréable ». En effet, on estimait tant les premiers ceps qu'il était nécessaire de les faire garder par des gens armés, de peur qu'on ne les volât ou qu'on ne coupât les sarments. Du premier cep qu'on porta au Chili, un religieux me raconta qu'étant soldat en ce temps-là, il se trouva présent à la vente et qu'on le vendit trois mille pesos et que ses premiers sarments s'en vendirent cent pesos chacun. Il n'y a pas lieu de s'en étonner ; et l'on n'aura point de peine à le croire si l'on considère les prix auxquels se vendaient dans les premières années toutes les choses apportées d'Espagne. »

Le vin prospéra dans les vallées du Pérou. « Dès que l'expérience eut montré la grande abondance de vin que fournissait ce royaume, les Espagnols se mirent à planter une grande quantité de vignes, aussi bien dans les vallées côtières que dans les vallées intérieures ; et le vin est déjà si bon marché que dans les vallées où il se récolte il vaut de trois à quatre pesos l'arrobe, ce qui équivaut à six ou huit réaux en Espagne. La première espèce de vigne qui se planta dans ce pays, et qui est la plus abondante, est un peu rouge, tirant sur le noir ; aussi le vin qu'elle produit est-il clairet ; mais on a déjà introduit d'autres espèces, telles que chasselas, muscats blancs et noirs, et deux ou trois autres espèces, et l'on a commencé à faire du vin blanc... »

Antonio Ribera apporta d'Espagne à Lima deux grandes cuves de bois avec de jeunes oliviers de l'Ajarafe de Séville. Deux ou trois seulement arrivèrent vivants, qu'il planta dans son jardin et fit garder par ses chiens et ses esclaves. Néanmoins un des arbrisseaux lui fut volé et transplanté à cinquante lieues de là, au Chili, où, « en fort peu de temps il donna une grande quantité de rejetons que l'on replanta et qui prirent racine avec une grande facilité... » Fray Tomas de Berlanga, évêque de Panama, que nous avons vu découvrir les Galapagos, introduisit à Hispaniola la banane des Canaries. Un autre prélat, don Sébastian Ramirez de Fuenleal, et l'auditeur Vasco de Quiroga, plus tard évêque du Michoacan, l'introduisirent en Nouvelle-Espagne. Ce ne fut là, d'ailleurs, qu'un des moindres bienfaits de ces deux hommes charitables, ardents antiesclavagistes, fondateurs d'hôpitaux et qui travaillèrent inlassablement à créer des cités, intégrer des populations, introduire des cultures et des industries.

Les citronniers et les orangers prospérèrent à Hispaniola. Oexmelin, l'historien des flibustiers, l'ennemi des Espagnols, pourra parler plus tard de leur perpétuel souci de plantation : « Quand un Espagnol se trouve dans une forêt et qu'il y rencontre quelque arbre fruitier, il a soin de planter la semence du fruit qu'il mange. C'est pour ce sujet que les terres qu'ils ont habitées sont

plus remplies de toutes sortes d'arbres fruitiers que celles que les autres nations habitent. »

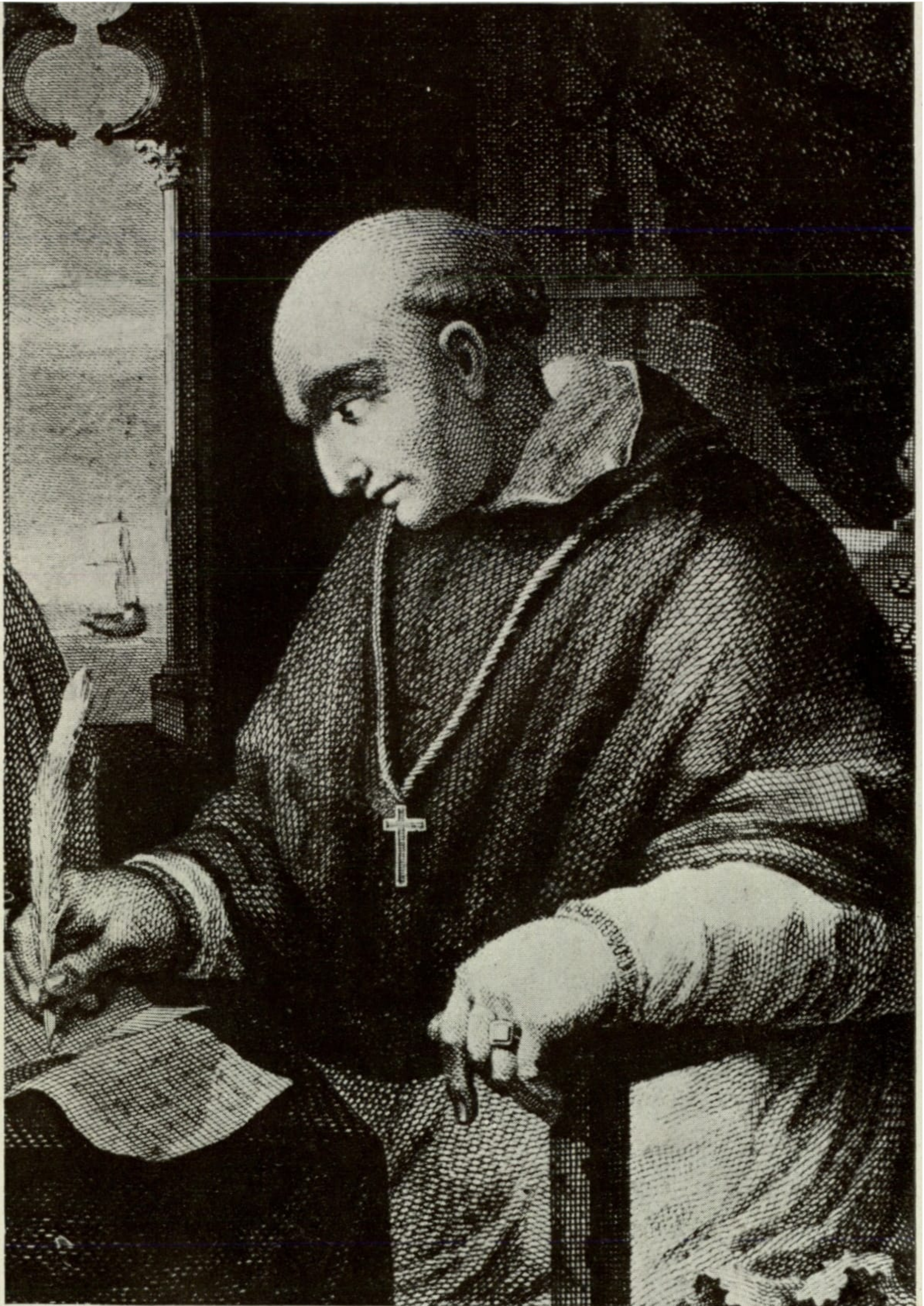
En échange, l'Amérique, par la voie des conquistadors, fit au vieux monde quelques dons délectables ou salutaires, non point tirés de sa faune, qu'elle accrut sans donner, mais de sa flore. Colomb avait rapporté de son premier voyage, avec ses dix Indiens et ses quarante perroquets, des ignames, des piments et du maïs. Le maïs devait prospérer en Galice, et Fernández de Oviedo, conquérant, historien et naturaliste, devait introduire l'igname à Avila, sa patrie. Les haricots se répandirent très vite en Europe, ainsi que la tomate, le poivre et le tabac. On sait la révolution que produisit la pomme de terre. Et si le cacao n'est pas acclimaté chez nous, il n'en a pas moins enrichi notre alimentation de son réconfortant parfum.

D'innombrables naturalistes commencent, dès le XVI[e] siècle, à faire la nomenclature de la faune américaine, à étudier ses vertus et singularités, et tout d'abord le même excellent soldat et chroniqueur Oviedo, déjà souvent cité ici et qui fut gouverneur de la forteresse de Santo Domingo, à l'Ile Espagnole ; puis le docteur Nicolas Monardes, également cité plus haut et qui traita du tabac et des sassafras et d'un grand nombre d'herbes, graines et liqueurs aux merveilleux effets. Le roi Philippe II organisa une expédition scientifique, sous la direction d'un homme de grand courage et de grande ferveur, le docteur Francisco Hernandez, tolédan. Mais le résultat de ses énormes travaux fut enfermé dans la bibliothèque de l'Escurial et brûla dans son incendie. Des résumés, heureusement, en avaient été publiés. Le *Traité des drogues et médecines*, de Cristobal Acosta, eut de nombreuses traductions étrangères, dont l'une, en latin, sortit des presses des Plantin. Le chocolat trouvera ses apologistes en Juan Cardenas, dans ses *Problèmes et Secrets merveilleux des Indes*, et Antonio Colmenero, dans son *Curieux traité de la nature et qualité du chocolat*. Mais ce ne sont là que quelques titres dans l'immense catalogue

d'ouvrages que produisit, à son contact avec la nature américaine, la science espagnole.

*
* *

Il ne fait nul doute que les conquérants enracinés et devenus colons et agriculteurs devaient éprouver de l'aversion pour les aventuriers qu'animait la soif aveugle et immédiate, la soif enragée de l'or, *auri rabida sitis*, comme dit le fameux humaniste — et qui fut le plus passionné apologiste de Colomb — Pierre Martyr d'Anghiera. En particulier, en ce qui concerne l'usage à faire des Indiens, deux formes d'esclavagisme s'opposent, l'une patriarcale, l'autre qui épuise le nombre et les forces des pêcheurs de perles ou des mineurs. Encore faut-il, dans les répartitions et commanderies agricoles, distinguer les régions où l'agriculture était déjà développée avant l'arrivée des Espagnols et avait ses cadres de population et où, par conséquent, le système de la répartition se traduisit pratiquement par la fixation des Indiens à la glèbe. Et, d'autre part, les contrées telles que les Iles, où la société précolombienne en était à un stade tout à fait primitif et où le système fit une terrible consommation de vies humaines. Car la répartition était basée sur un nombre donné d'Indiens, et non sur une liste d'individus personnellement désignés ; de sorte que le bénéficiaire d'une commanderie de cinquante Indiens pouvait, selon les morts ou disparitions,



# Portrait de Las Casas






BIBLIOTH · NATIONALE
RF

renouveler indéfiniment son personnel et avoir toujours cinquante Indiens. « Et, dit Oviedo, l'affaire en vint à ce point que non seulement des Indiens furent donnés aux colons, mais qu'on en donna aussi à des gentilshommes et favoris, bien placés auprès de la personne du Roi Catholique, ou membres du Conseil Royal de Castille et des Indes. Et ceci est intolérable, car, bien que ce fussent là des personnes nobles et de bonne conscience, il arrivait que leurs majordomes et les chefs de leurs factoreries faisaient travailler sans mesure les Indiens qu'ils avaient sous leurs ordres, afin qu'en puissent jouir les uns et les autres, ceux d'ici et ceux de là-bas. »

Ce procédé de créer des commanderies pour d'oisifs personnages de la métropole irritait davantage encore les colons du type paternaliste lorsqu'il s'appliquait aux mines. La consommation des travailleurs était alors plus grande, il fallait souvent enlever des Indiens aux campagnes pour les transporter dans les mines. Les commandeurs, résidant à la Cour, désiraient avant tout, dit encore Oviedo, « l'or que l'on recueille au prix de la vie de ces misérables Indiens, et ils écrivaient à leurs intendants et majordomes de leur en envoyer, et comme tous les intendants et officiers d'ici étaient les obligés desdits gentilshommes, leur but à tous était de se procurer, d'envoyer et de recevoir de l'or, pour quoi l'on faisait travailler excessivement et l'on traitait fort mal les Indiens ; et ils mouraient tous ou, du moins, en si grand nombre que les répartitions de deux cents ou trois cents Indiens étaient rapidement épuisées et qu'il fallait les reconstituer avec d'autres Indiens qu'on prenait aux habitants de cette région. De cette façon, les répartitions des colons allaient diminuant, pendant que celles des gentilshommes augmentaient ; et tous

mouraient de leurs mauvais traitements, ce qui contribua grandement à leur totale destruction ».

Cette destruction fut-elle totale ? Jusqu'à quel point le développement des mines fut-il défavorable à celui de l'agriculture ? Les historiens discutent de ces points. Deux siècles plus tard, le baron de Humboldt remarquait que la population indienne, tout au moins au Mexique, allait en augmentant, et que les régions où l'agriculture se trouvait dans l'état le plus avancé étaient justement les régions minières. « Au Mexique, les champs les mieux cultivés, ceux qui rappellent à l'esprit des voyageurs les plus belles campagnes de la France sont les plaines qui s'étendent depuis Salamanca jusque vers Silao, Guanajuato et la Villa de Léon, et qui entourent les mines les plus riches du monde connu. Partout où des filons métalliques ont été découverts dans les parties les plus incultes des Cordillères, sur des plateaux isolés et déserts, l'exploitation des mines, bien loin d'entraver la culture du sol, l'a singulièrement favorisée. Les voyages sur le dos des Andes ou dans les parties montagneuses du Mexique offrent les exemples les plus frappants de cette influence bienfaisante des mines sur l'agriculture... »

*

* *

C'est au Mexique et au Pérou que s'est surtout développée l'industrie minière. L'extraction de l'argent s'y substitue à la recherche désordonnée de l'or. La découverte des filons de Guanajuato, de Zacatecas, au Mexique, et, au Pérou, du prodigieux Potosi eurent sur l'économie mondiale les plus étonnantes répercussions. « En beaucoup de points du Pérou, écrit l'Inca Garcilaso, on a trouvé et on trouve des mines d'argent, mais aucune comme celles du Potosi, lesquelles furent découvertes en l'an 1545, quatorze ans après l'entrée des Espagnols dans ce pays. La colline du Potosi est dans une plaine et

a la forme d'un pain de sucre ; le sommet de la colline est rond et beau à la vue, car il est isolé : la nature l'a voulu beau, pour qu'il fût aussi fameux dans le monde qu'il l'est devenu. Certains matins il apparaît couvert de neige, car l'endroit est froid. » Le métal, au début, fut traité dans les *guairas*, qui sont des petits fourneaux de terre, percés de trous ; ce mot, en quéchua, signifie vent. Une fois l'argent lavé et criblé, à la tombée de la nuit, on le jetait dans ces vents, et le vent de la montagne soufflait à son tour sur le feu, et le métal fondait. Dans la nuit, le Potosi semblait couronné de flammes. « Potosi, s'écrie le P. Reginaldo de Lizarraga, est en quelque sorte le centre de toutes les Indes, notre but et notre séjour préféré, à nous tous qui venons ici. Qui n'a pas vu Potosi, n'a pas vu les Indes. C'est la richesse du monde, la terreur du Turc, le frein de tous ceux qui haïssent et notre foi et la renommée espagnole, l'effroi des hérétiques, le silence imposé aux nations barbares. Tous ces qualificatifs lui conviennent. Avec les trésors tirés des flancs de la colline, l'Italie, la France, l'Allemagne sont riches ; le Turc lui-même a dans son trésor de l'argent en barre de Potosi, et il redoute le Maître de cette montagne, souverain de ces riches royaumes. Les ennemis du grand Philippe, de la puissance de l'Espagne et de sa foi chrétienne, dès qu'ils se souviennent qu'il est maître de Potosi, n'osent plus bouger de chez eux. Les hérétiques en perdent, pour ainsi dire, la respiration et quand les potentats du monde veulent se conjurer contre Sa Majesté Catholique, ils ne parviennent pas à parler. »

Au procédé des guairas se substitua bientôt celui de l'amalgamation par le mercure, inventé par Bernardinode Medina, Sévillan, et appliqué pour la première fois dans les mines de Pachuca, au Mexique.

Bartolomé de Medina, en décembre 155 5, écrivait au vice-roi, don Luis de Velasco : « Moi, Bartolomé de Medina, je déclare qu'ayant appris en Espagne, par ma conversation avec un Allemand, que l'on pouvait extraire de l'argent des métaux sans fusion ni raffinement, et à peu de frais, je décidai de venir en Nouvelle-Espagne et de quitter ma maison en Espagne, de me séparer de ma

femme et de mes enfants, pour en faire l'essai ici... Et le très illustre seigneur don Luis de Velasco, ayant vu tout le profit que pouvaient en tirer les finances royales de Sa Majesté et, en général tout le pays, m'accorda gracieusement, au nom de Sa Majesté, que personne, durant une période de six ans, n'eût le droit d'employer ce procédé, si ce n'est en me payant une certaine redevance, et que nul, non plus, ne pût emporter plus de trois cents piastres des mines... »

Et, sans doute, les sciences métallurgiques étaient-elles très avancées en Espagne, où Juan de Arfe, essayeur mayor de Philippe II publiera en 1572 un traité sur son office, l'*Essayeur de l'argent, de l'or et des pierres*. Mais c'est en Amérique même que s'illustrèrent, à côté de Bartolomé de Medina, tant de métallurgistes, savants en théorie et habiles en pratique, Mosen Antonio Boteller, qui fut appelé en Espagne pour appliquer l'amalgamation aux mines de Guadalcanal, et Pedro Fernández de Velasco qui l'introduisit au Pérou, et Bernardo Perez de Vargas, Garci Sánchez et Carlos Corzo, Pedro de Contreras et Lope de Saavedra, Fray Blas del Castillo et Alvaro Alonso Barba, curé de Potosi, dont l'*Art des métaux* fut traduit en français, en anglais, en italien et en allemand. Le P. José de Acosta, de la Compagnie de Jésus, mérite aussi de figurer ici, car il fut un des premiers à exposer le procédé de l'amalgame dans son *Histoire naturelle et morale des Indes*, que nous avons déjà eu l'occasion de citer. De tous les savants qui scrutèrent les profondeurs de l'Amérique, ses racines et ses métaux, il est l'un des plus clairs et des plus sûrs, et Humboldt en fait, avec Oviedo, l'un des créateurs de la science de la physique du globe.

L'argent espagnol envahit le monde. Et, d'Amérique, se propage, par l'étroit goulet du Guadalquivir, en Europe, une fantastique hausse de la vie. Le prix de la fanègue de haricots, qui vaut en moyenne 272 maravédis en 15 55, avait monté à 578 lors de la banqueroute de 15 57 ; il reste à 442 en 1567, atteint 612 en 1579. Le prix de la fanègue de grains suit le cours suivant : 310 en 1558, 374 en 1571, 476 en 1587, 612 en 1615. Notre Bodin observera en 1568 que l'abondance d'or et d'argent a fait enchérir toutes choses dix fois plus

qu'elles ne coûtaient il y a cent ans. Les trésors des Indes ne font que traverser l'Espagne, cependant que celle-ci épuise sa substance. Les retranchements et les mutilations qu'elle opère elle-même sur son propre corps, un bureaucratisme hiératique, le monopole de la *Casa de Contratacion* de Séville jalousement établi aux dépens de tant d'autres ports qui ne demandaient qu'à vivre, l'étouffement des échanges entre la colonie et le monde au seul — et illusoire — profit de la métropole, tout cela ruine la société espagnole et la précipite vers la gueuserie picaresque. Enfin l'Espagne s'exténue dans ses guerres de Flandre et d'Italie, au lieu de se tourner vers une politique résolument américaine. Peut-être faut-il voir dans la page lyrique du P. Reginaldo de Lizarraga, plus haut citée, l'aveu inconscient de la plus grande faute commise alors par la Couronne. Sa Paternité fait du Potosi le trésor qui permet au roi Philippe le Prudent d'entretenir tant de guerres contre les hérétiques. Elle ne prévoit pas que cette utilisation du trésor américain sera la ruine du royaume. L'idée dynastique du Habsbourg Charles-Quint, prince étranger, devenue fanatisme religieux sous Philippe II, impose à l'Espagne une politique européenne, la décentre, la détourne de l'Amérique vers laquelle la poussait, au contraire, l'élan spontané des conquistadors, c'est-à-dire l'énergie et le génie populaires.

Les politiques étudieront l'œuvre des conquistadors, les conditions de la colonisation, les causes de la décadence espagnole. Les moralistes, d'autre part, trouveront matière à maximes et réflexions dans la ruine produite par un tel afflux de métaux précieux. Ce gain était douteux en tant que bienfait, mais sûr et certain en tant que péril de l'âme et du corps. L'Inca Garcilaso, à la fin de ses *Commentaires Royaux*, raconte les surprenants effets que produisit la montagne enchantée de Potosi : « Parmi les Espagnols qui assistèrent à la découverte du premier filon fut Gonzalo Bernai, plus tard majordome de Pedro de Hinojosa, lequel, depuis, parlant une fois devant Diego Centeno, fameux gentilhomme, et quelques autres, disait : « Les mines promettent une

telle richesse que, dans peu d'années, le fer vaudra plus que l'argent. » J'ai vu l'accomplisse ment de ce pronostic durant les années 1552 et 1554 : pendant la guerre de Francisco Hernandez Giron, un fer à cheval valait cinq pesos, c'est-à-dire six ducats, et un fer à mule quatre pesos ; deux clous à ferrer un tomin, c'est-à-dire cinquante-six maravédis. J'ai vu payer une paire de brodequins trente-six ducats. Une main de papier quatre ducats. La vare d'écarlate fine de Valence soixante ducats, et on peut évaluer à ce compte les draps fins de Ségovie, et les soies et les toiles et les autres marchandises d'Espagne. Sans doute est-ce cette guerre qui a causé cette cherté, car en deux ans qu'elle a duré il n'est pas venu d'armada au Pérou, apportant des marchandises d'Espagne. Mais la cause en est aussi l'abondance d'argent qu'ont produite les mines : trois ou quatre ans avant ce que nous venons de rapporter un panier de l'herbe appelée coca en était venu à valoir trente-six ducats et une fanègue de blé vingt-quatre et vingt-cinq ducats. Il en était de même du maïs et du vêtement et des chaussures et du vin, dont les premières botiches, jusqu'à ce qu'il y en eût abondance, se vendaient plus de deux cents ducats. Et bien que ce pays, conclut l'Inca, fût la terre la plus riche et la plus abondante en or et en argent et en pierres précieuses, comme chacun sait, les naturels dudit pays sont les gens les plus pauvres et les plus misérables qu'il y ait dans l'univers. »

*
* *

C'est le mercantilisme des nations protestantes qui profitera des conquêtes et découvertes de la monarchie catholique. A la suite de la fameuse bulle du pape Alexandre VI, son correctif le traité de Tordesillas du 7 juin 1494, réservant les droits du Portugal, avait donné à l'Espagne les terres situées au delà du méridien tracé à 370 lieues à l'ouest des îles du Cap Vert. Mais quelque cinquante ans plus tard, John Oxenham, Thomas Cavendish, et surtout John

Hawkins et son neveu et disciple, Francis Drake, le Dragon, l'ami et l'associé de la reine Elisabeth, lui disputent cette possession. Leurs pirateries vont faire l'objet des protestations de l'ambassadeur Bernardinode Mendoza auprès de la cour d'Angleterre. A quoi celle-ci répond qu'elle ne sait pour quelles raisons elle serait exclue des Indes, car elle ne reconnaît en rien l'autorité de l'évêque de Rome en de telles matières. Les pirates français, d'ailleurs, avaient commencé, avant les Anglais, à ronger les rivages de l'empire ibérique, dévastant les ports et faisant la chasse aux galions des Indes.

En l'an 1577, en Espagne comme dans toute l'Europe, une prodigieuse comète était apparue dans la région moyenne de l'air ; on l'avait vue aussi en Amérique où, pendant deux mois, sa longue queue avait désigné le détroit de Magellan. Le P. Fray Reginaldo de Lizarraga ne doute pas qu'elle n'annonçât la venue, par le détroit, de quelque châtiment envoyé de la main de Dieu pour les péchés des Espagnols : car deux ans plus tard le Dragon luthérien pénétrait de nuit dans le port de Los Reyes sans que l'on eût imaginé que pareil scandale pût jamais se produire. Car il fallait vraiment « un courage plus qu'anglais pour sortir de son pays et s'en venir par des mers et des climats aussi contraires à l'humeur anglaise et suivre une route qui, depuis la caravelle *Victoria*, n'avait plus été suivie, puisque, de celles qui l'avaient suivie, celle-là seule était revenue. Que ce capitaine anglais eût renouvelé cette navigation, alors quasi oubliée, et vînt se jeter dans les mains de ses ennemis, si loin de tout secours possible, c'était plus que de la témérité ». Mais cette témérité lui réussit. Il avait passé le détroit, longé les rivages du Chili, dépouillé les navires ancrés à Valparaiso de leurs chargements d'or et de leurs provisions, et remonté de port en port, en les mettant à sac, jusqu'au Pérou. Les gens d'Arica, le voyant surgir à l'horizon, avaient crié avec joie : « Un bateau du Chili ! Un bateau du Chili ! » Seul un pilote, nommé maître Benito, avait reconnu l'étranger à la couleur de ses voiles. Et bientôt un coup de canon lui donnait raison. Les gens du port avaient envoyé les femmes à l'intérieur des terres et s'étaient armés.

Mais l'ennemi ne descendit même point. Le luthérien alla aux navires du port, les pilla, y compris celui du pauvre maître Benito qu'il soulagea de cent cinquante pièces de bon vin de Castille. Tout lui allait selon ses désirs. « Il était le fouet de Dieu et il devait fouetter. » De port en port, les Espagnols envoyaient des messagers à cheval annoncer le péril. Celui qui devait aviser le vice-roi, à Los Reyes, rencontra, à deux lieues de la capitale, le corrégidor, une espèce de Portugais ou de Galicien, qui le crut ivre ou fou et le jeta en prison. Là-dessus, le capitaine Francis arriva au Callao, qui est le port de Los Reyes. Il y eut un beau tumulte. La ville était sans défense. Le pirate, au navire espagnol qui s'avançait à sa rencontre, cria : « Carguez, au nom de la reine d'Angleterre ! » Il était le fouet de Dieu. Et il fouetta.

*

* *

Quelques années après le désastre de l'Invincible Armada, l'insolente destruction de Cadix scellait définitivement à l'impuissance de l'empire maritime castillan.

# VII

## L'ANTI-CONQUISTADOR

De ce qu'on a appelé la « tropicalisation de l'homme blanc ». A la violence anarchique et féodale des conquistadors s'opposent les forces d'organisation et d'intégration : l'administration des vice-rois, l'action éducatrice du clergé. Par sa vie, sa doctrine et son œuvre, le P. Bartolomé de Las Casas apparaît comme l'Anti-Conquistador.

Donc, à l'action brutale du conquistador qui prolonge et renouvelle le régime féodal succède et s'oppose l'action ordonnatrice de la monarchie. Les premiers hommes blancs qui pénètrent le continent inconnu subissent un phénomène que le sage sociologue de Tucuman, Juan B. Teran, a appelé la *tropicalisation*. Ils sont pris par cette violence anarchique et élémentaire qui caractérise encore de nos jours les mœurs de l'Amérique ibérique, ses réactions historiques, son humeur, ses tressaillements. Eux-mêmes êtres élémentaires, ils se confondent aussitôt avec cette nature vierge, explosive, démesurée. Ils épousent ses revendications, exaltent son droit à l'injustice. Du type du conquistador naît tout naturellement le type du caudillo. Le premier obstacle à ces désordres est venu de la métropole. L'Etat leur oppose l'appareil de ses fameuses *Leyes de imitas*, qui condamnent les commanderies et répartitions d'Indiens, organisent le négoce et le travail, imposent la journée de huit heures, ordonnent l'éducation des Indiens. Sans doute restent-elles souvent lettre morte. *La ley se acata, pero nose cumple :* la loi se respecte, mais ne s'accomplit pas. La loi est abstraite. Mais il n'en faut pas moins reconnaître que la loi, en Amérique, a élevé la voix comme une protestation de la raison.

Les vice-rois succèdent aux conquistadors. Auprès de Fernand Cortès, et pour l'aider dans son œuvre de construction et de peuplement, apparaît don

Antonio de Mendoza. Son successeur, don Luis de Velasco, méritera le titre de Père des Indiens. Sans doute, tous les vice-rois ne laisseront-ils pas d'aussi aimables souvenirs. Il y aura, dans leur liste, de simples courtisans mués en proconsuls, gens fastueux, absurdes et tyranniques. Et, avec eux, la tyrannie s'installe. A l'aventure succède l'exploitation, béate, frivole, tracassière. D'autres que les conquérants profitent de la conquête. Bien souvent le conquistador, rentrant au pays, ne sera plus qu'un déchu, le fou parti en quête d'illusions et de délires, et que son ingrate patrie ne comprend pas, précurseur de tant de colons, de tant d' « Indiens » qui n'ont pas fait fortune et que leur village natal accueille par des sarcasmes.

A côté des administrateurs survient le clergé, dont l'action pacifique se dressera contre la nouvelle barbarie américaine, comme elle a transformé le Moyen Age européen. Cortès qui, dans la série des conquistadors célèbres, est le seul, peut-être, à avoir eu de profondes vues politiques, dépassant la seule conquête, demande l'aide des forces spirituelles. « Toutes les fois que j'ai écrit à Votre Majesté, écrit-il à Charles-Quint dans sa lettre du 15 octobre 1524, je l'ai suppliée de pourvoir ce pays de personnes religieuses de bonne vie et de bon exemple. Et comme jusqu'à présent il en est venu très peu, voire aucune, et comme il est certain que leur venue serait des plus fructueuses, je rappelle ceci à la mémoire de Votre Altesse... » Dans cette même lettre le conquérant suppliait l'Empereur de ne point envoyer de ces évêques et prélats « qui suivent la coutume qu'ils ont aujourd'hui pour nos péchés, laquelle consiste à gaspiller les biens de l'Eglise en pompes et autres vices, à laisser des majorats à leurs enfants ou parents ». « Le mal, disait-il, serait plus grand, car les naturels d'ici ont eu dans leur temps des personnes religieuses qui s'entendaient en leurs rites et cérémonies et fort recueillies en honnêteté et en chasteté ; et quand on leur voyait faire quoi que ce fût là-contre, elles étaient punies de peine de mort. Or, si, à présent, les naturels voyaient les choses de l'Eglise et du service de Dieu au pouvoir de chanoines et autres dignitaires dont on leur dirait que ce sont là

ministres de Dieu, et qu'ils les voyaient pratiquer les vices et usages profanes qu'on pratique de nos temps dans ces royaumes, notre foi serait dépréciée et tenue pour bouffonnerie. Et ce serait un si grand dommage que je ne crois pas qu'aucune prédication qu'on leur pourrait faire aurait le moindre effet. » Ce furent donc les moines, franciscains et dominicains, qui se chargèrent de l'œuvre pie que souhaitait Cortès. Dès que celui-ci connut l'arrivée à Vera Cruz des premiers apôtres, il ordonna que les routes fussent balayées devant leurs pas et qu'ils fussent salués à son de cloches et avec des cierges allumés. Et comme ils approchaient de Mexico, lui-même, accompagné de ses plus fameux soldats et de nombreux caciques et principaux Indiens, parmi lesquels le captif Guatimozin, s'en fut à leur rencontre. Lorsqu'on fut en présence des évangélisateurs, Cortès descendit de son cheval et fut le premier à s'agenouiller devant le franciscain Fray Martin de Valencia qui guidait la mission. Et Guatimozin et les Indiens de s'étonner à voir tous ces guerriers, leurs vainqueurs, s'agenouiller devant les pauvres frères déchaux et baiser le bas de leurs robes déchirées. Nombreux sont, parmi les apôtres des Indes, ceux qui s'illustrèrent par leurs vertus, leurs œuvres de charité, leurs fondations utiles, leurs travaux savants. Fray Bartolomé de Olmedo, conseiller intime de Cortès, établit le premier hôpital de Mexico et en soignait lui-même les malades. Pierre de Gand qui fut, croit-on, frère de l'empereur Charles-Quint, fonda la première école d'arts et métiers du Nouveau Monde. A l'école du même genre que fonda l'évêque Vasco de Quiroga, à côté des métiers manuels où chacun se spécialisait, il y avait des travaux communs d'agriculture : et la récolte était partagée entre tous « selon ce que les qualités et les besoins de chacun, sa manière et sa condition rendaient nécessaire, pour lui-même et pour les personnes de sa famille, de façon que personne ne souffrît à l'hôpital ». Le franciscain Fray Francisco de Trembleque construisit le robuste aqueduc de Zempoala. Dans l'isthme, le dominicain Fray Francisco de San Roman s'élevait contre les excès du licencié Espinosa, le lieutenant de l'affreux Pedrarias Davila.

Dans Hispaniola, les premiers dominicains menaient aussi le combat, tels Fray Pedro de Cordoba et Fray Antonio de Montesinos : ils seront tous deux les inspirateurs de Las Casas.

Sans doute, les moines, dans leur zèle à effacer les dernières traces de l'idolâtrie, ont-ils anéanti bien des témoignages du passé américain : ils en ont aussi conservé beaucoup. Le saint évêque de Mexico, Fray Juan de Zumarraga, à qui beaucoup de reproches dans ce sens sont à faire, car il livra d'inestimables manuscrits au bûcher, n'en a pas moins publié, par ailleurs, une *Doctrine chrétienne* en castillan et en mexicain, ainsi que d'autres ouvrages purement linguistiques. Fray Andrès Olmo compose en 1547 une *Grammaire de la langue nahuatl*, Fray Alonso de Molina est l'auteur d'un *Vocabulaire en langue castillane et mexicaine*, Fray Luis de Villalpando d'un *Art et Vocabulaire de la langue maya*, Fray Antonio de Ciudad Real d'un *Dictionnaire maya*, Fray Francisco Marroquin d'une *Grammaire et Vocabulaire de la langue générale des Indiens du Pérou, appelée quechua*, Fray Juan de Cordoba étudie la langue zapotèque. Nous avons déjà cité les travaux de l'illustre Fray Bernardinode Sahagun. Tout n'est pas perdu non plus, tant s'en faut, des richesses artistiques des anciennes civilisations, bien que les dieux barbares se métamorphosent dans les saints du paradis chrétien et que le continent, à la place des temples détruits, se soit vite couvert d'une exubérante floraison de clochers, de coupoles, de rétables dorés et de ces prodigieuses façades où l'élan et l'excès du style baroque se magnifient aux dimensions de la végétation américaine. Le baroque se tropicalise, lui aussi. Hispania Victrix triomphe et prolifère. Et, suprême affirmation de son imperturbable despotisme, l'Inquisition débarque à son tour. Peut-être avait-on failli n'y point songer, mais Dieu veillait... « Dieu lui-même, observe le P. Fray Reginaldo de Lizarraga, dans sa *Description des pays de Pérou, Tucuman, Rio de la Plata et Chili*, Dieu lui-même, soucieux du bien-être de tous ses royaumes, inspire souvent des choses très nécessaires à exécuter, lesquelles étaient comme oubliées ; ou, si elles n'étaient pas oubliées,

il se faisait qu'on n'en sentît pas la nécessité. Ce fut donc par une motion du Très-Haut que la Majesté du Roi notre maître se souvint d'envoyer des Inquisiteurs à ces royaumes et à celui du Mexique, sur la même flotte où vint le vice-roi don Francisco de Toledo... Ils installèrent l'Inquisition fort sagement et commencèrent à remplir leur office avec autant de rectitude et de christianisme qu'il est requis et que tout le royaume leur connut et leur connaît. On vit promptement le besoin qu'il y en avait et comme cela avait été une inspiration de Dieu que Sa Majesté l'envoyât, car sinon la chrétienté courait grand risque en ces contrées, ainsi qu'il apparut au grand nombre de personnes luthériennes, et je ne sais si je dirai pires, qu'on arrêta bientôt, et au premier autodafé que l'on fit et où l'on vit clairement le péril de tout le royaume. »

Dans ce flot humain par lequel l'Espagne, avec ses vertus comme avec ses manies, s'écoule vers le continent prestigieux, parmi ces gens de guerre, de mer et de tonsure, planteurs, cavaliers, saints, coquins, brûleurs d'hiéroglyphes et d'hérétiques, fondateurs d'écoles et de cités et massacreurs d'Indiens, esclavagistes et fonctionnaires, évangélistes et légistes, hommes de foi, hommes de loi, nous voulons distinguer un conquérant parti comme les autres, emporté par les voiles des mêmes passions et qui, soudain, manifesta un génie singulier : Bartolomé de Las Casas.

*
* *

Bartolomé de Las Casas descend d'un cavalier français qui avait accompagné saint Ferdinand III à la prise de Séville en 1252. Et à côté de son nom hispanisé il garda toujours son nom français : Casaus. Son père, compagnon de Colomb dans son second voyage, avait ramené un esclave indien à son fils, alors étudiant en droit à Salamanque. On dut le mettre en liberté lorsque la reine catholique Isabelle ordonna la libération et le renvoi dans leur pays des

esclaves ramenés en Espagne par les découvreurs. Le jeune Bartolomé fut un des premiers colons d'Hispaniola et y fit comme les autres : il combattit les Indiens et les employa.

En 1510, lors de l'arrivée des premiers dominicains dans l'île, Bartolomé se fit ordonner prêtre : il fut le premier prêtre ordonné dans le nouveau monde, et sa première messe eut lieu avec une grande pompe. Dès lors il servit d'interprète au P. Fray Pedro de Cordoba pour ses sermons, qui furent les premiers qui furent les Indiens. Il passe à Cuba avec le rusé gouverneur Diego Velazquez et le brutal capitaine Panfilo de Narvaez, venu de la Jamaïque, et reçoit une nouvelle commanderie. C'est en lisant les Ecritures pour préparer ses sermons qu'il se sent illuminé d'un : soudaine vocation. Ce verset de l'*Ecclésiastique* surtout l'émut : *Immolantis ex iniquo oblatis est maculata, et non sunt beneplacitce subsannationes injustorum* (XXXIV, 21). Il renonce à ses Indiens entre les mains du gouverneur, se met d'accord avec Fray Pedro de Cordoba, devenu supérieur des dominicains d'Amérique, et part pour l'Espagne avec cet autre ardent évangélisateur, Fray Antonio de Montesinos. A Séville, il voit l'archevêque, Fray Diego de Deza, dominicain lui aussi, qui avait été un des protecteurs de Colomb, lui expose l'état de servitude où il a vu les Indiens des Antilles, les bons sauvages. « Devant Dieu et devant ma conscience, je tiens pour assuré qu'à toutes les injustices et méchancetés que je rapporte et tant d'autres que je pourrais dire, les Indiens n'ont pas donné plus d'occasion qu'en pourrait donner un couvent de bons religieux vivant en bon accord. » Il propose ses plans de réforme et est reçu par le roi en 1515. Celui-ci meurt l'année suivante, mais son conseiller, le fameux cardinal Ximenez de Cisneros, prend en main la défense des Indiens et nomme Las Casas leur procureur universel et protecteur. Une commission est nommée où sont admis Fray Antonio de Montesinos, mais d'où est exclu l'archevêque Fonseca qui fait campagne contre Las Casas et de qui l'histoire n'oubliera pas qu'il fut non seulement l'adversaire de Las Casas, mais aussi celui de Colomb, de Balboa, de

Cortès. Il est décidé qu'on enverra des hiéronymites en Amérique, afin d'y enquêter sur les faits rapportés par Las Casas. On pense que cette religion pourra y tenir la balance dans le conflit surgi là-bas entre les deux religions qui se partagent l'évangélisation du nouveau monde : les dominicains et les franciscains, ceux-ci ayant pris, dans l'ensemble, le parti des conquistadors et des commandeurs d'Indiens. Déjà des intrigues rangent la commission hiéronymite de ce côté, et lorsque le P. Bartolomé, nommé à sa tête comme informateur et conseiller, veut s'embarquer avec elle, les commissaires refusent de l'admettre sur le bateau.

Las Casas n'en reprend pas moins la lutte en Amérique, puis en Espagne où il revient. Cisneros est mort. Las Casas va trouver l'empereur Charles-Quint, lui présente un plan. Il faut envoyer aux Indes, non des soldats, mais des colons, exclusivement agriculteurs, et non des individus isolés, mais des familles. Il faut, comme un moindre mal, développer le transport des esclaves nègres d'Afrique et les substituer aux Indiens. (Ce conseil sera écouté, et le P. Las Casas le regrettera plus tard.) On décide aussi de nommer une commission de théologiens, présidée par le prieur du couvent de dominicains de San Esteban, et qui résoudra la question de savoir si, comme d'aucuns le prétendent, les Indiens sont esclaves de nature et gens incapables de recevoir la foi catholique. Les membres de la commission décident en faveur des Indiens et font le serment, serment révolutionnaire, de soutenir leur cause devant le Conseil des Indes et même de prêcher publiquement contre les persécuteurs de leurs frères rouges, doués, comme eux, d'une âme immortelle, « voire contre Sa Majesté pour la part qui, à ce sujet, lui reviendrait de coulpe ». Le P. Bartolomé obtient qu'on lui concède en Amérique un territoire où il fera une expérience d'exploitation pacifique. L'expérience échoue, mais il ne se déconcerte pas. C'est alors qu'il prit l'habit dominicain et que, retiré au couvent de Santo Domingo de Vega Real, il commença à écrire son *Apologétique histoire sommaire des Indes*. Mais l'action le requiert. Il apaise la révolte d'Enriquillo à

Hispaniola et amène le vaincu par la main devant l'Audience. En 1535 il écrit *De unico vocationis modo*, qui condamne la guerre comme moyen de conversion. Dans les provinces de Tuzutlan et de Coban, au Guatémala, il est plus heureux que dans son précédent essai de colonisation. Il pacifie ces terres de guerre devenues terres de la Ver a Paz, et, nouvel Orphée, y donne des représentations où sont mis en musique et en vers les mystères de la foi. Il obtient la ratification d'un traité fait avec Alonso Maldonado, gouverneur du Guatémala, selon lequel, durant cinq ans, aucun homme de guerre n'entrera dans ce territoire, et même aucun Espagnol, s'il n'y est admis par les Pères. En 1542 il adresse à l'Empereur sa *Très brève relation de la destruction des Indes*, qui est publiée dix ans plus tard, et il provoque la Junte de Valladolid, d'où sortiront les Nouvelles Lois. On a vu que ce monument de science juridique condamnait l'esclavage. « Nous ordonnons et mandons que dorénavant, pour cause de guerre ni nulle autre, fût-ce sous prétexte de rébellion, aucun Indien ne puisse être fait esclave, ni par achat ni d'autre façon, et nous voulons qu'ils soient traités comme vassaux de notre Couronne de Castille, ce qu'effectivement ils sont. »

Charles-Quint ayant voulu le nommer évêque du Cuzco, le P. Bartolomé refusa, mais dut, par obéissance, accepter le siège épiscopal de Ghiapa, en Nouvelle-Espagne. Les franciscains sont à présent devenus les alliés des dominicains dans leur lutte pour l'émancipation des Indiens. Mais des dérogations sont apportées aux Lois, et la colonisation espagnole suit son train. Las Casas retourne en Espagne, s'acquiert l'appui du prince Philippe et publie le *Démocrates II* ou *De justis belli eausis apud Indos*. Il trouve en face de lui un contradicteur et polémiste de cicéronienne éloquence en la personne de l'humaniste Juan Ginés de Sepúlveda, qui fut aussi l'adversaire d'Erasme. Il meurt en 1566. L'histoire des conquistadors ne serait pas complète et l'on ne se ferait pas une juste image de l'Espagne pendant ce siècle, si l'on n'avait dessiné ici la figure de cet autre fils de son génie, celui que Juan B. Teran a

justement appelé l'anti-conquistador. C'est-à-dire, en somme, le conquistador suprême, non plus avide d'or, de perles et d'esclaves, mais récolteur d'âmes, et qui a eu conscience de parachever la conquête accomplie par les hommes de sa race, d'y mettre le timbre et le sceau, de lui donner sa signification spirituelle. Il a voulu rendre viable et fructueux cet empire espagnol, empêcher que les Espagnols eux-mêmes ne détruisent leur œuvre et ne soient détruits à leur tour. A ceux qui l'accusent d'avoir été détracteur de ses compagnons d'aventure, « j'ai agi, répond-il, par compassion de ma patrie, qui est Castille, afin que Dieu ne l'anéantisse point pour de si grands péchés commis contre sa foi et contre son honneur ».

*
* *

Les influences du ciel, du climat, l'effet du chaud et du froid sur les humeurs et, partant, sur la subtilité ou l'épaisseur de l'esprit, font, d'autre part, qu'on peut juger de l'excellence spirituelle d'un être humain à sa forme extérieure, à la disposition et à la convenance réciproque de ses membres. Tous les auteurs antiques et modernes, profanes et sacrés tendent à prouver une harmonie du physique et du moral et à présenter l'homme et ses inclinations spirituelles comme un produit de la nature des choses et de l'énergie universelle. Il y a donc une loi naturelle, et dont les préceptes, tous contenus en un ensemble que les théologiens appellent syndérèse, s'impriment en notre esprit, éclairent notre entendement, sont l'étincelle de cet élément actif où ils sont contenus comme en un vase de très transparent cristal. Par suite de cet accord et de cette inspiration, l'homme apparaît naturellement incliné à la conservation de son être, à la recherche de la vérité et au bien que sa raison lui permet de distinguer comme sa fin suprême. Aussi est-il doté de la vertu de prudence, qu'il applique, *primo* au domaine monastique, qui est le gouvernement de soi-

même, *secundo* à l'économique, qui est le gouvernement de la maison, *tertio* au politique, qui est le gouvernement de la cité.

Passant du général au particulier, on s'assure que les constellations, le climat et le sol des Amériques n'ont pu qu'inspirer à leurs habitants les meilleures dispositions et les soumettre à la loi naturelle. On constate qu'ils l'ont suivie dans les trois domaines, sauf, sans doute, quelques errements. Aussi faut-il penser que l'anthropophagie des Caraïbes des Antilles est venue de quelque accident ou d'une perversion. On peut imaginer qu'une grande famine s'est produite et que l'habitude de manger de la chair humaine serait demeurée. Au reste les Indiens ne sont pas la seule nation chez qui on observe de telles coutumes. Strabon a connu des *andropophagi, id est hominum carne vescentes manduconesque magni*, de gros mangeurs d'hommes. Nous admirons les peuples antiques, bien qu'ils eussent manqué des lumières de la foi véritable et que la perversité de leur idolâtrie les eût amenés à célébrer des sacrifices humains ; nous reconnaissons néanmoins qu'ils ont été considérables par leurs arts et leur histoire et n'ont pas méconnu certains principes de la loi naturelle inscrite au cœur de tout homme. On demande la même indulgence pour les pauvres Indiens. En tout cas, ce n'est point par la violence et la tyrannie qu'on réformera leurs mœurs. Devant le guerrier espagnol, devant « ceux qui se disent chrétiens », ce sont de douces brebis. « Je sais, écrit le P. Bartolomé, je sais de science certaine et infaillible qu'ils ont toujours eu contre les chrétiens une très juste guerre, et que les chrétiens n'en ont jamais mené aucune contre eux qui fût juste. Non, elles furent toutes diaboliques et fort injustes. Bien plus : on en peut dire autant de toutes celles que firent les tyrans du monde, et je l'affirme de toutes celles qu'on a faites dans toutes les Indes. »

Les tyrans engendrent la peur. Si l'on dénombre les états de l'âme où les circonstances transforment les heureuses dispositions de la nature, on découvre que l'un des plus déplorables naît des altérations de la tristesse, causes de pestilence. Toute l'étude et tous les soins des tyrans, c'est de tenir les citoyens

en crainte et profonde servitude, afin qu'ils ne puissent être occupés à des actions généreuses et libres, à des actions d'entendement et de raison, afin qu'ils ne pensent pas aux remèdes de leur oppression, afin qu'ils deviennent lâches et ne souhaitent ni n'osent reconquérir leur liberté.

Homme de son siècle, le P. Bartolomé de Las Casas ou Casaus part de l'humanisme scolastique et s'appuie sur les sommes de l'érudition et de la théologie, pour postuler, avant Fénelon, Jean-Jacques, Tolstoï, la bonté de l'homme de la nature. Et, à la façon de son siècle, il établit cette bonté dans l'harmonie organique du macrocosme et du microcosme. Ce n'est pas simplement un humanitaire sentimental, c'est, dans sa formation première, un génie abstrait. Abstrait comme la Loi. Un docteur, voire un pédant. On lui a opposé les statistiques erronées de sa *Destruction des Indes*, on lui a reproché d'être un des principaux auteurs de cette « légende noire » — la *Leyenda Negra* — qui, devant l'opinion ou l'hypocrisie européennes, a trop longtemps couvert d'opprobre l'Espagne et représenté celle-ci comme la nation de l'obscurantisme et de la cruauté. Sa polémique a pour contre-coup de servir la polémique des nations protestantes contre cette Espagne détestée, parce que trop puissante, trop rayonnante, trop généreuse. Des éditions déformées, amplifiées de ses œuvres coururent l'Europe et y propagèrent un pharisaïque frisson d'horreur. Il faut donc considérer que les écrits de Las Casas ont un caractère unilatéral, ne rendent pas compte de tous les aspects du problème de la conquête. Son tableau de la société indienne est une utopie, comme celle de Thomas Morus et de tels autres grands modernes de la Renaissance. Mais il est de la nature des renaissants et des réformateurs d'être des utopistes et des abstraits, et de créer un monde idéal, afin de l'imposer à la réalité. Il se peut que, dans son détail, la férocité des conquistadors ait été moindre qu'il ait voulu le dire ; il se peut aussi qu'elle ait été féconde par ses fusions et ses sursauts, voire plus humaine que d'autres formes, toutes radicales, de colonisation. Cette férocité n'en pèse pas moins sur l'avenir de la colonisation espagnole. Un moment vient où, à la

violence à l'état brut, doivent succéder des forces plus méthodiquement et rationnellement créatrices. Las Casas surgit à ce moment et le précipite. Il prétend organiser la vie. Il veut que ses Rois Catholiques, qui sont à l'origine de la découverte et du peuplement de tant de terres nouvelles apparaissent véritablement comme les « apôtres architectoniques des Indes ».

A ceux-ci la bulle du pape Alexandre n'a pas seulement donné possession de biens temporels, mais les obligations morales et humaines qui la conditionnent. Elle leur a donné, dit-il dans son *Traité des Trente Propositions*, qui est une des chartes de la Renaissance, « office de pourvoir en toute sollicitude et en toute diligence à la promulgation de l'Evangile et de la loi du Christ, à la fondation et à l'amplification du culte divin et de l'Eglise universelle par tous leurs royaumes, ainsi qu'à la conversion et au salut de leurs habitants et à tout ce qui est nécessaire et convenable à cette fin ». (*Proposition XIV.* ) « Les rois de Castille sont obligés de droit divin à faire prêcher la foi du Christ dans la forme qu'a établie le Fils de Dieu... c'est-à-dire pacifique, amoureuse, douce, charitable, avec bonté et humilité, en donnant le bon exemple, en prenant soin des infidèles, et surtout des Indiens qui, par nature, sont très doux, très humbles et pacifiques, et il faut leur apporter des dons au lieu d'en accepter d'eux. Alors ils tiendront pour bon, suave et juste le Dieu des chrétiens, et ils voudront par suite être de ses fidèles et recevoir sa foi et sa doctrine. » (*Proposition XXII.* ) Opportun rappel de la règle : *suadenda, non imponenda*. « Il ne faut pas tenir compte aux infidèles de leur ignorance et idolâtrie, ni même de leurs vices, si grands et horribles qu'ils soient. » (*Proposition XII.*) « Parmi ces infidèles qui ont des royaumes éloignés qui oncques n'ouïrent nouvelles de Christ ni reçurent sa foi, il y a de véritables rois et princes souverains ; et la souveraineté, la dignité et la prééminence royales leur appartiennent de droit naturel et de droit des gens... » (*Proposition X.*) Et cette souveraineté doit être reconnue tant que les intéressés n'auront pas fait leur soumission à la loi de Christ et, par conséquent, au roi d'Espagne,

mandaté par son vicaire pour le gouvernement desdits Indiens. Contre ceux qui soutiendraient la proposition contraire, source de violences atroces, le P. Bartolomé n'a pas assez d'anathèmes. C'est une proposition *erronée et très pernicieuse.* » (*Proposition XI.*) « Traiter les Indiens par les procédés de la guerre, c'est là la manière de Mahomet, celle qu'emploient aujourd'hui les Mores et les Turcs ; tyrannie très inique, qui déshonorerait le nom adorable de Christ. » (*Proposition XXIII.*) « Nulle peste n'a pu être inventée du diable pour détruire tout ce continent, consumer et tuer tous ses habitants et dépeupler de si grands et si peuplés royaumes (et celle-là suffirait à dépeupler le monde) qui se puisse comparer à l'invention de la répartition et des commanderies de ces gens qui furent répartis entre Espagnols, et recommandés à leurs commandeurs comme si on les avait recommandés à tous les diables, ou comme si on avait livré des troupeaux de moutons à des loups affamés. » (*Proposition XXVIII.*)

Le docteur scolastique s'échauffe d'ans le combat contre l'iniquité, et se fait apôtre et prophète, il trouve des accents fulminants jusque contre les évangélisateurs, les faux évangélisateurs de l'Amérique : « Ces gens-là sont vêtus de soie, et non seulement eux, mais encore leurs mules, et nous pensons que, si l'on tordait cette soie, il en coulerait du sang indien. » L'affamé et l'assoiffé de justice, le fanatique de la tendresse suit sans broncher son terrible chemin d'amour. Fait de la même substance humaine que les conquérants, il applique leur ardeur à une œuvre de création. A leur entreprise collective, à leur geste massive et bouillonnante, il met fin par un acte original et personnel, aussi énergique, certes, mais d'une énergie issue de la réflexion, de la pitié, de la volonté constructive. Ce conquérant nouveau représente la première crise américaine, le premier essai d'humanisation du continent, le premier appel à l'émancipation de la race de bronze. Dès lors, à travers les colères et les contradictions, l'Amérique elle-même, par elle-même, dans sa fusion de deux sangs furieux, va entreprendre sa lutte intime pour la civilisation.

# BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

## OUVRAGES GÉNÉRAUX ET DIVERS

II. Beuchat : *Manuel d'Archéologie américaine*. Paris, Alph. Picard, 1912.

Carlos Pereyra. Historia de América Espanola. T. I : *Descubrimiento y Exploraciôn del Nuevo Mundo*. T. II : *El Imperio Espanol*. T. III : *Méjico*. T. IV : *Las Repûblicas del Plata*. T. V. : *Los Paises Antillanos y la América Central*. T. VI : *Colombia, Venezuela, Ecuador*. T. VII : Perú Madrid, Sat. Calleja, 1920-1925.

Carlos Pereyra : *L'Œuvre de l'Espagne en Amérique*, trad. de l'espagnol par Jean Baelen et Robert Ricard. Paris, « Les Belles Lettres », 1925.

Juan Hurtado y J. de la Serna, y Angel Gonzalez Palencia : *Historia de la Literatura Espanola*. Madrid, 1921.

Henri Hauser : *La Prépondérance espagnole*. Paris, Alcan, 1933.

Jacques de Lauwe : *L'Amérique Ibérique*. Paris, Gallimard, 1937.

Juan B. Teran : *La Naissance de l'Amérique espagnole*, trad. de l'espagnol par Xavier de Cardailhac. Paris, « Le Livre Libre », 1930.

Julian Juderias : *La Leyenda Negra*. Barcelone, Araluce, s. d.

Joaquin Costa : *Colectivismo agrario en Espana (Obras Complétas*, t. V), Madrid, « Biblioteca Costa », 1915.

B. Sânchez Alonso : *Fuentes de la historia de Espana e hispanoamericana.* Madrid, Ed. de la « Revista de filologia espanola », 1927.

RufinoBlanco-Fombona : *El Conquistador espanol del siglo XVI*. Madrid, s. d.

Marius André : *La vèridique aventure de Christophe Colomb*. Paris, Pion, 1927.

Juan de Solôrzano: *Politica indiana*. Madrid, Mat. Sacristan, 1736-1739.

Antonio de Herrera : *Descripcion de las Indias Occidentales. Historia général...* Madrid, en la imprenta real, 1601-1615.

Fray Bartolomé de las Casas : *Obras*. I *: Brevissima Relacion de la Destrucción de las Indias Occidentales por los Castellanos*. II : *Treynta proposiciones*, etc. Barcelone, A. Lecavalleria, 1646.

Revue de l'Amérique Latine : *passióm*.

RECUEILS DE CHRONIQUES

*Historiadores de Indias* . T. I : *Apologética historia de las Indias*, de Fr. Bartolomé de Las Casas. T. II : *Guerra de Quito*, de Pedro de Cieza de Léon. *Jornada del Rio Marañón*, de Toribio de Ortiguera. *Jornada de Omagua y Dorado. Descripcion del Perú, Tucumàn, Rio de la Plata y Chile*, de Fr. Reginaldo de Lizârraga. Madrid, Bailly-Baillière, 1909.

*Historiadores primitivos de Indias* . T. I : *Cartas de relacion* de Fernando Cortés. *Hispania Victrix, historia général de las Indias*, por Francisco Lôpez de Gômara. *Sumario de la Natural Historia de las Indias*, por G. Fernández de Oviedo y Valdés. *Naufragios de Alvar Núñez Cabeza de Vaca*. Etc. Madrid, Rivadeneyra (Biblioteca de Autores Espanoles, t. XXII), 1852.

Id. T. II : *Verdadera Historia de los Sucesos de la Conquista de la Nueva Espana* por Bernai Diaz del Castillo. *Verdadera Relacion de la Conquista del Perú*, por Francisco ae Jerez. *Crónica del Perú*, por Pedro de Cieza de Leôn. *Historia del Descubrimiento y Conquista del Perú*, por Agustin de Zérate. Madrid, Rivadeneyra (Biblioteca de Autores Espanoles, t. XXVI), 1853.

MEXIQUE

Fernando de Alva Ixtlilxochitl : *Obras historicas*. Mexico, 1891-1892.

Antonio de Solis : *Historia de la Conquista de Mexico*. Madrid, en la impr. de D. Antonio Mayoral, 1768.

Le P. Bernardine de Sahagûn : *Historia général de las cosas de Nueva Espana*. Mexico, imprenta del ciudadano Alejandro Valdés, 1829-1830.

Alexandre de Humboldt : *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*. Paris, Schoell, 1811.

Th. de Bussière : *L'Empire mexicain*. Paris, Pion, 1863.

Stuart Chase : *Mexique*. Paris, Gallimard, 1935.

Alfonso Tejas Zabre : *Guide de l'histoire du Mexique*. Mexico, Imprimerie du Ministère des Affaires Etrangères, 1935.

Alfonso Reyes : *Vision de l'Anahuac (1519)*, trad. de l'espagnol par Jeanne Guerandel. Paris, Gallimard, 1928.

Jean Babelon : *La Vie de Fernand Cortès*. Paris, Gallimard, 1928.

Id. : *La Vie des Mayas*. Ibid., 1933.

Brasseur de Bourbourg : *Collection de documents dans les langues indigènes*... T. I : *Popol-Vuh*. T. II : *Gramática de la lengua quiché*... T. III : *Relation des choses de Yucatan, de Diego de Landa*. Paris, A. Bertrand (et A. Durand), 1861-1868.

Miguel Angel Asturias : *Légendes du Guatemala*, trad. de l'espagnol par Francis de Miomandre. Marseille, « Les Cahiers du Sud », 1932.

PÉROU, CHILI, ETC.

*Biblioteca de Cultura Perúana* , introducciôn général de Ventura Garcia Calderón. T. I. *Literatura Inca*, seleccion de Jorge Basadre. T. II : *Los Cronistas de la Conquista*, seleccion de Horacio H. Urteaga. T. III :*Paginas escogidas de Garcilaso de la Vega Inca*. T. IV : *Los cronistas de convento*, seleccion dirigida por José de la Riva Agtiero. Paris, Desclée, de Brouwer, 1938.

Garcilaso de la Vega : Pª*Parte de los Comentarios Reales. Historia général del Perii*. Madrid. N. Rodriguez Franco, 1722-1723.

Louis Baudin : *La Vie de François Pizarre*. Paris, Gallimard, 1930.

*Historiens Chiliens* , pages choisies, traduit de l'espagnol par Georges Pillement, avec une introduction de Carlos Pereyra. Paris, « Les Belles Lettres », 1930.

Góngora Marmolejo : *Historia de Chile desde su descubrimiento hasta el afio 1575.* Madrid. (Mémorial histôrico espanol, t. IV), 1851.

Alonso de Ercilla : *La Araucana*. Madrid, Rivadeneyra (Biblioteca de Autores Espanoles, t. XVII), 1851.

Agustin Venturino: *Sociologia Chilena*. Barcelone, Cervantes », 1929.

Robert Levillier : *Les Origines Argentines*. Paris, Fasquelle, 1912.

Léon Lemonnier : *Le Capitaine Cook et l'Exploration de l'Océanie*. Paris, Gallimard, 1940.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Editions de la N. R. F.*

LES INCONNUS DANS LA CAVE.

DE L'ETOILE AU JARDIN DES PLANTES.

VIE DE PHILIPPE II.

GROMAIRE.

MARCOUSSIS.

LES MASSACRES DE PARIS.

LA RÉVOLUTION DE 48.

LÉGION.

*Aux Éditions Émile-Paul.*

ELOGE DE LA FOLIE.

LES HARMONIES VIENNOISES.

LE PAYS QUI N'EST A PERSONNE.

LA CLEF DES SONGES.

COMME UNE GRANDE IMAGE.

LES NUITS DE MUSSET.

BAYONNE.

*Chez divers éditeurs.*

Mémoires de l'Ogre (Plon).

Sarah (Corréa).

Souvenirs de la Terre (Corréa).

Frédégonde (Trémois).

Pour la poésie (Corréa).

Grandeur et infamie de Tolstoï (Grasset).

Panorama de la littérature espagnole contemporaine (Kra).

Le Greco (Rieder).

Cervantes (E. S. I.).

nrf



GALLIMARD
5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07
www.gallimard.fr

Cette édition électronique du livre *Les Conquistadors* de Jean Cassou a été réalisée le 04 août 2016 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782070212729 - Numéro d'édition : 9521272).
Code Sodis : N13950 - ISBN : 9782072139192 - Numéro d'édition : 192314

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Inovcom www.inovcom.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.

# Table des matières